

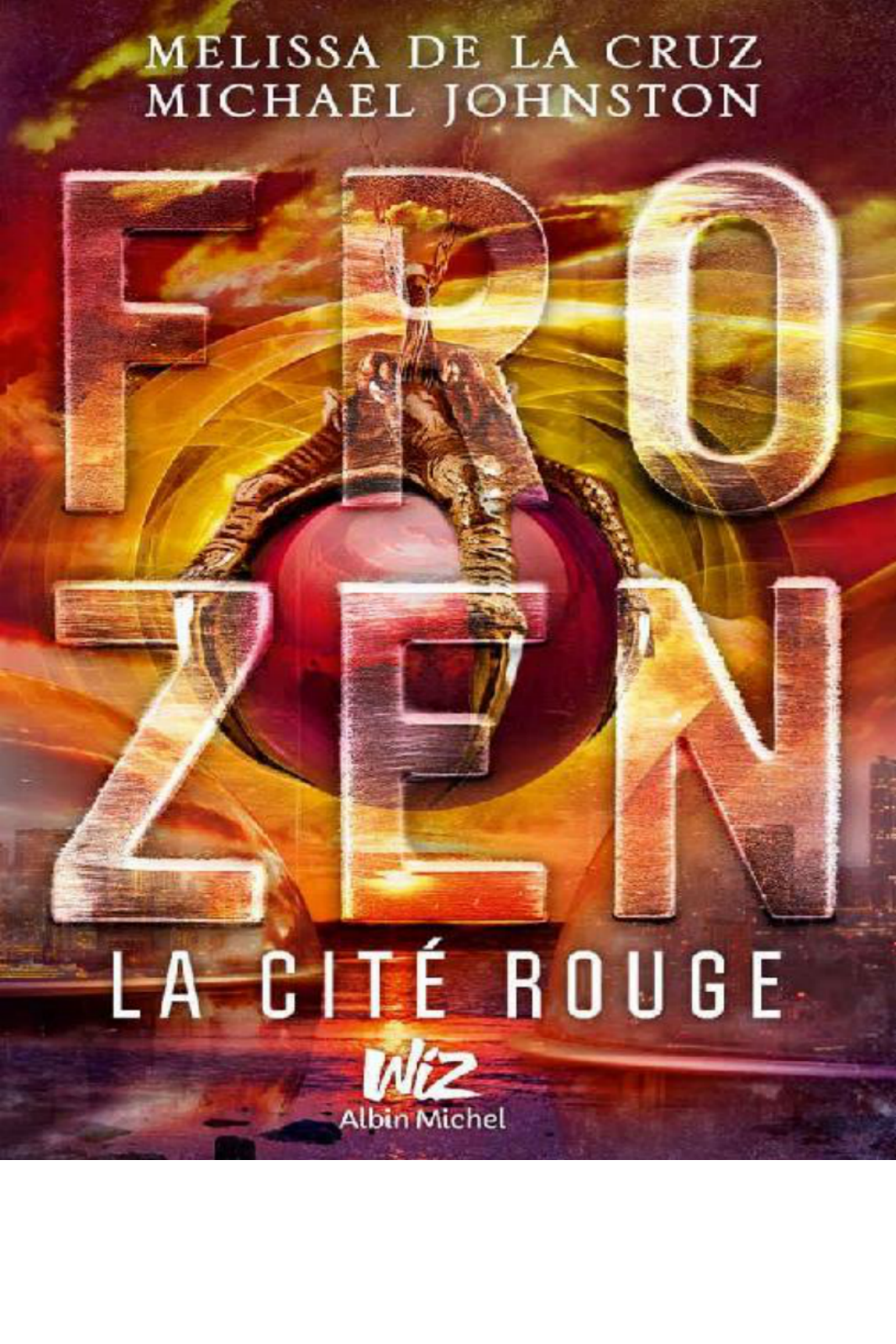
Frozen 2 - La Cité Rouge

Melissa De la Cruz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MELISSA DE LA CRUZ
MICHAEL JOHNSTON



FIRE ZEN

LA CITÉ ROUGE

Wiz
Albin Michel

Pour la traduction française :
© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-38203-0

D'autres livres de Melissa de la Cruz
chez Albin Michel Wiz :

Un été pour tout changer
Fabuleux bains de minuit
Une saison en bikini
Glamour toujours
Un été pour tout changer, L'Intégrale

LES VAMPIRES DE MANHATTAN

Les Sang-Bleu
Les Sang-d'Argent
Le Baiser du Vampire
Le Secret de l'Ange
La Promesse des Immortels
Les Portes du Paradis

Bloody Valentine
Le Pacte des loups

Frozen

*À Mattie, qui embrasera le monde un jour,
et à Josey, dont l'imagination s'envole
aussi haut qu'un Drakon.*

L'homme prétend savoir maintes choses,
Mais voilà qu'elles se sont envolées,
Les arts et les sciences,
Et mille applications ;
Le vent qui souffle,
Voilà tout ce que nous savons.

Henry David Thoreau

Come hell – Que vienne l'enfer.

The Decemberists,
« This Is Why We Fight »

Le feu et les voleurs

À travers le feu, à travers la fumée et les flammes, elle vit le garçon et la fille blottis dans un coin. Des jumeaux. Elle ignorait qu'il y aurait deux enfants. Alors, lequel ? Le garçon semblait effrayé, mais sa sœur, elle, avait un regard hardi. La fille avait les yeux couleur saphir et une spirale sur l'épaule. Une tisseuse.

C'était la fille.

Une décision fut prise.

C'était elle.

Celle qu'ils étaient venus enlever.

Première partie

Le *Palimpseste d'Archimède*

You drop a coin into the sea, and shout out, « Please come back to me ».

Tu jettes une pièce à la mer, et tu cries : « Reviens-moi, je t'en prie ! »

Stars, « The Night Starts Here »

Le feu dans sa gorge. Le feu dans ses poumons et dans sa poitrine. Quand Nat inspirait, le Drakon inspirait ; quand elle soufflait, le Drakon soufflait. S'il rugissait de fureur, les flammes envahissaient tout, brasier resplendissant comme le soleil de midi.

Natasha Kestal était drakonnière. Elle était *Anastasia Dekesthalias, la Résurrection de la Flamme*. Mais ni les mots ni les noms n'auraient pu décrire l'incroyable sensation de ce vol à tire-d'aile qui lui tordait les entrailles, lui hérissait les cheveux et emplissait son être entier. Sa nature de drakonnière ne l'expliquait qu'en partie. Nat *était* le Drakon. Partie intégrante de l'âme de la créature, membre un temps arraché à son corps, aussi concrètement que l'aurait été une aile ou une griffe. Mais à présent, réunis, ils ne faisaient plus qu'un, filant entre les nuages, effleurant la surface de l'eau, visage et cheveux au vent, et son feu à lui brûlait dans sa gorge. La fureur et la rage du Drakon étaient siennes, et elle les projetait avec son souffle sur les navires-drones téléguidés des VSA, les Vestiges Subsistants de l'Amérique, embrasant l'océan entier.

Tout n'était pas si simple : la bataille livrée dans le Pacifique n'avait été qu'une première victoire, mais le pouvoir ennemi était bien plus immense que ce à quoi le Conseil de Vallonis ou elle-même se seraient attendus. Depuis ce premier combat, des armadas dissimulées en divers points de la planète avaient localisé et assailli tous les passages possibles vers le Bleu. Ils étaient venus avec leurs fusils et leurs roquettes, la suivant au radar et par satellite, envoyant des drones repérer sa position et des croiseurs de guerre percer la peau du Drakon avec leurs missiles. *Telles des guêpes piquant un chien de chasse*, songeait Nat. *Mais à force de piquûres, le chien finit par succomber.*

Elle était là pour empêcher cela. Mais son Drakon avait déjà subi de nombreuses blessures, et n'avait pu prendre de repos depuis bien longtemps.

Les océans étaient tous les mêmes, avec leurs eaux mousseuses, toxiques et noires, et la mer de Tasmanie était aussi dégradée que les autres. Le portail d'Arem s'était refermé, mais les espions de la marine

avaient découvert, au nord de la Nouvelle-Crète, un autre passage que les gens de Vallonis utilisaient désormais pour aller secourir leurs frères et sœurs malades dans le monde mourant. Nat patrouillait à l'aube dans les cieux lorsqu'elle avait repéré les énormes porte-avions approchant de l'île.

Elle incita son Drakon à descendre et ils plongèrent à travers des murs de fumée et de cendres pour surgir soudain des flammes : une Walkyrie et sa monture. Le vent des ailes de la créature souleva des vagues écumeuses qui envoyèrent voler les navires les plus légers, firent chavirer les bateaux sans pilote et emplirent leurs coques d'une eau fuligineuse qui les entraîna dans les profondeurs vaseuses, pendant que Nat et son Drakon profitaient d'un courant ascendant pour reprendre de l'altitude et disparaître dans les cieux assombris afin de préparer une nouvelle attaque.

Plus haut, le pressait-elle. Plus vite ! Ne laisse pas leurs projectiles t'atteindre ! Le Drakon Mainas battait de ses ailes de cuir : chacun de ses puissants battements provoquait un petit ouragan, dispersant les nuages et ouvrant un trou par lequel Nat apercevait les vestiges de la dernière flotte, les rutilants croiseurs et destroyers des VSA, en détresse, pratiquement anéantis en un souffle par la flamme du Drakon.

Encore un, et ils en auraient terminé.

Nat inhala. Elle sentit l'air chaud tournoyer dans ses poumons, le feu s'attiser, la chaleur monter. *Faites que cette décharge soit la plus puissante de toutes – une chaleur si intense qu'elle rôtira leurs navires et les réduira en cendres.* Le feu battait dans ses veines ; il s'éleva dans sa gorge. Elle laissa la flamme grandir jusqu'à devenir incontrôlable. Les écailles noires et grises du Drakon se mirent à rougeoyer comme des braises. Nat hurla, et une boule de feu bleu jaillit violemment de sa bouche, chauffée à blanc en son centre, pour s'abattre sur les derniers navires.

Tous les bâtiments de l'armée flambaient, à présent, et semblaient dans les eaux noires en projetant des colonnes de vapeur sifflante. Carbonisés. Vaincus.

Nat éprouva une violente bouffée de joie triomphante, mais elle avait déjà survécu à assez de ces campagnes pour savoir que ce n'était pas terminé.

Monte, dit-elle à son Drakon. Dans les cieux, notre traque se poursuit.

Et ils montèrent, plus haut, toujours plus haut, jusqu'à se retrouver au-dessus des nuages, au-dessus de la brume grise. Nat tendait l'oreille, guettant les moteurs des derniers aéronefs, les drones gris qui fourmillaient dans le ciel au-dessus de la côte de Nouvelle-Pangée.

Comme le ronflement d'un gros monstre endormi, se dit-elle. Ou comme...

Soudain, un vol d'oiseaux de guerre, élégants, aux lignes pures, déchira les nuages, tous moteurs hurlants, leur dispositif de visée braqué droit sur eux. Ils n'étaient plus qu'à quelques secondes, quelques longueurs de Drakon au maximum.

Plonge ! Vite !

Le Drakon replia ses puissantes ailes dans son dos et se laissa tomber en piqué vers les falaises rocailleuses du rivage. Ils descendirent dans une vallée qui se resserrait en canyon, passant si près de ses parois que Nat vit des animaux filer sur les rochers, fuyant le grand vent qui précédait le Drakon. Mais les drones bourdonnants les suivaient à la trace, elle apercevait du coin de l'œil leurs nez noirs.

Plus vite !

Ils plongèrent toujours plus bas, pulvérisant roches et branchages, envoyant cailloux et feuilles tourner dans les airs, et s'arrêtèrent à un cheveu du torrent qui courait au fond du canyon.

Le Drakon redéploya ses ailes juste avant qu'ils ne s'écrasent dans l'eau, et dans un grand battement ils s'élevèrent à nouveau, décrivant un large arc de cercle avant de se diriger vers le rebord de la gorge.

Cette feinte inattendue envoya quelques-uns de leurs poursuivants se fracasser dans le torrent ou sur les rochers, mais les autres furent plus rapides et continuèrent de les pourchasser en crachant leurs munitions, et Nat dut se baisser pour esquiver les balles qui lui sifflaient aux oreilles. Elle brandit son épée et la tendit devant elle pour diriger la flamme du Drakon tandis que les balles rebondissaient sur son bouclier sans la blesser.

Sors-nous de là. Trouve-nous un abri.

Là ! Nat avait repéré un pilier de granit, une tour de roche susceptible de les dissimuler. Déjà le Drakon virait dans sa direction et filait vers une faille béante, une grotte accueillante. Il se posa de l'autre côté du pilier, ses serres agrippant la roche, broyant de gros morceaux de granit. Ils restèrent là, cachés, dans l'ombre, pour écouter le rugissement des drones envahir le canyon.

Hurlant comme des harpies, gémissant comme des âmes perdues, les aéronefs sans pilote filèrent dans la vallée. *Maintenant. Emplissons ce canyon de flammes.* Nat inhala profondément et le Drakon tendit l'encolure pour contourner la pierre, poussa un rugissement épique, souffla son feu dans la gorge étroite et la transforma en enfer. Un par un, les drones entraient dans le canyon avec leur bourdonnement d'insectes géants, à la recherche de Nat, et se retrouvaient pris au piège, dans une chaleur suffisamment intense pour tordre leurs ailes et faire fondre leurs moteurs. Trois d'entre eux s'écrasèrent sur les parois de la gorge, et le dernier se contenta de tomber au sol en hoquetant. *C'est fini. On a réussi.* Le canyon était un brasier, et Nat s'émerveilla de la splendeur du feu de Drakon, de la manière dont il tournoyait autour d'elle, comme s'il dansait. Il lui procurait une sensation de pluie tiède sur ses épaules, l'apaisait comme un cocon.

Elle laissa les flammes s'éteindre peu à peu. La bataille était gagnée, ou du moins le pensait-elle ; elle avait suffisamment d'expérience pour reconnaître la fin d'un combat.

Mais alors qu'elle soupirait de soulagement, un drone gris et solitaire s'éleva au-dessus de leur abri. Ses ailes sombres étaient larges comme le canyon, son nez long comme le tronc du plus haut des arbres, et son ventre lâchait des bombes. C'était un *grayhawk*, un aigle gris, l'aéronef le plus meurtrier de l'arsenal des VSA, aussi immense et terrifiant que le Drakon lui-même – furtif et silencieux, une machine à tuer en plein ciel.

Nat perçut l'appréhension du Drakon. Comme elle, il redoutait le fer, l'acier des balles et des obus. Comme elle, il craignait le *grayhawk*.

Grimpe !

Ils s'élevèrent au-dessus du canyon dans un grand battement d'ailes. Les talons de Nat s'enfonçaient dans les flancs du Drakon, le pressant de monter encore, et ils surgirent dans le ciel, chassés de la gorge par les explosions et la fumée, talonnés par les flammes.

Attrape-nous si tu l'oses ! Nat attendit que le drone géant les ait localisés dans les nuages et la fumée : elle avait l'intention de lui foncer dessus et de le faire griller comme les autres.

Viens donc, je vais te montrer ce que c'est que d'avoir chaud.

Elle attendit, attendit, mais il n'y avait plus rien qu'une fumée obscure qui lui piquait les yeux. Un battement de cils, et elle se retrouva soudain face à une vaste étendue noire qui n'était ni océan ni

ciel, mais faite d'asphalte : une route, avec des véhicules circulant dessus. Elle se frotta les paupières en se disant qu'elle avait des hallucinations, mais la vision du circuit de course automobile persista.

Et là, dans une des voitures, elle vit Wes, les traits tirés, les lèvres serrées, des cernes sombres sous les yeux.

Ryan Wesson.

Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas vus ? Trop longtemps. Concentré sur sa conduite, il ne l'apercevait pas : il était trop occupé à manœuvrer sur la piste. Il faillit percuter un autre pilote, mais donna un coup de volant juste à temps. Puis il leva la tête, et ses yeux noisette s'agrandirent lorsqu'ils rencontrèrent ses yeux verts à elle.

Nat ?

Quand elle entendit la voix du garçon dans sa tête, son cœur se déchira et le feu chauffa ses entrailles à blanc.

– Wes !

Qu'avait-elle sous les yeux ? Où se trouvait-il donc ?

Mais aussi vite qu'il était apparu, il se volatilisa. La piste et les voitures disparurent dans la brume.

Il ne restait que la panse du *grayhawk* au-dessus d'eux, ses roquettes braquées droit sur elle. Nat vola à sa rencontre, la gorge pleine de flammes, prête à souffler.

Wes se cogna la tête contre le plafond de la Mustang ; lorsqu'il rouvrit les yeux, le circuit de course avait disparu.

Il ne voyait plus qu'une eau sombre et trouble, constellée de tours d'ordures hautes comme des icebergs. Un croiseur de guerre carbonisé s'abîmait lentement dans les vagues tandis qu'un *grayhawk* passait dans le ciel. Un battement des paupières : le rugissement d'un moteur de voiture lui vrilla les tympans, s'approchant par l'arrière. Une Lamborghini blanche fila dans son rétroviseur latéral et envoya un panache de neige sur son pare-brise, lui bloquant la vue.

Il donna un brusque coup de volant pour dégager son pare-brise, cligna des yeux une nouvelle fois, et revit la même chose : une mer agitée, des navires en plein naufrage. Mais voilà qu'il distinguait autre chose, aussi : une immense silhouette noire, ailée, à longue queue, qui s'élevait dans le ciel gris en crachant des flammes.

Encore un cahot, et Wes fut de retour dans la course. Il avait franchi la chicane et s'engouffra dans la ligne droite. Si un autre pilote voulait le doubler, c'était le moment. Ils approcheraient par la corde et tenteraient de l'obliger à se rabattre sur un des couloirs extérieurs. Très bien. Qu'ils y aillent. Après tout, il n'essayait pas de gagner la course. C'était même le dernier de ses soucis. Dans l'ensemble, il désirait juste rester en vie.

Prenant le virage dans un crissement de pneus, la piste ouverte devant lui, Wes n'eut même pas le temps, cette fois, de cligner des yeux avant de revoir la proue du navire-drone et la créature dans les airs. Et c'est alors qu'il la vit, elle.

Nat sur son Drakon, maniant l'épée, semblable à une divinité, comme surgie d'un conte de fées, héroïne du livre des légendes, ses longs cheveux bruns flottant derrière elle comme un ruban dans le ciel.

Nat !

Wes ?

Elle le regardait sans ciller, et ses yeux verts de tigresse étincelaient de surprise et de joie.

Nat !

Mais, aussi vite qu'elle était apparue, elle se volatilisa.

Ce n'était pas réel. Cela ne pouvait pas l'être. S'agissait-il d'un souvenir ? Pourtant, Nat paraissait changée : ses cheveux étaient plus longs, et elle était vêtue différemment. Une armure ? Il aurait pu jurer qu'elle portait une cotte de cuir renforcée de mailles noires, semblables aux écailles de son Drakon. C'était forcément un rêve.

La *sensation* était si réelle, pourtant !

Et ses sentiments pour elle, de même, étaient aussi réels que le jour où ils s'étaient dit au revoir.

Il avait tenu sa promesse. Il l'avait fait sortir de New Vegas, l'avait emmenée sur le Pacifique dévasté pour rejoindre le Bleu, son pays à elle. Ensemble, ils avaient survécu aux traîtres et aux marchands d'esclaves, au chaos et à la mort. Wes l'avait menée jusqu'aux portes d'Arem, où elle et son Drakon avaient réduit en cendres la flotte entière du Pacifique afin de défendre leurs terres.

Une Aston Martin le heurta violemment, l'envoyant tourner sur la piste, et Wes se reconcentra aussitôt sur sa conduite. Il doubla à toute allure deux Ferrari noires, talonné par la Lamborghini blanche. Très bien. Il allait faire le lièvre sur quelques tours avant de se laisser dépasser. C'étaient les pilotes des voitures exotiques qui devaient gagner : ils avaient payé ce privilège à prix d'or. Des cadres dirigeants, originaires de contrées aussi lointaines que le Xian ou New Kong, venaient sur le circuit de New Vegas disputer le dernier Grand Prix international *no limit*, où tous les coups étaient permis. Les pilotes tels que Wes n'étaient là que pour le spectacle, pour conférer un peu d'authenticité à l'expérience ; ils leur donnaient quelqu'un à dépasser, à battre, à vaincre, quelqu'un à éclabousser d'un panache de neige, quelqu'un à envoyer dans les congères du décor. Si jamais il commettait l'erreur de gagner la course, il ne serait jamais payé. C'était un job risqué, piloter ces voitures, provoquer des accidents, mais c'était le seul qui soit à sa portée. Il avait déjà été black-listé par quelques patrons de casinos pour avoir refusé de mettre le feu à un établissement concurrent, puis par l'armée pour avoir refusé de patrouiller sur les eaux noires.

Ses pensées retournèrent dériver vers Nat. Elle l'avait regardé. Elle l'avait vu. Sa présence le réchauffait momentanément, comme elle l'avait fait sur le navire des marchands d'esclaves, lorsqu'elle les avait

gardés tous deux en vie. Aucun doute là-dessus : jamais ils n'auraient survécu dans la mer glacée si l'un d'eux n'avait pas eu en lui la flamme du Drakon.

Seulement, à présent, elle n'était plus là. Wes était seul, et il faisait froid dans cette Mustang de 77 dont le chauffage était en panne. On l'avait laissé emprunter une vieille combinaison chauffante pour la course, mais la veste non plus n'était pas en état, et il était tellement gelé qu'il avait du mal à garder les mains sur le volant.

C'était peut-être le froid qui lui faisait penser à elle. Il avait quitté Nat à la porte du Bleu, l'avait abandonnée, laissée livrer seule ses batailles. Il l'avait quittée pour partir à la recherche de sa sœur, Eliza. La fillette volée par les VSA. Eliza était de sa famille ; Eliza était de son sang. Il y avait des mois que Wes avait fait ses adieux à Nat, et pendant tout ce temps il l'avait cherchée. Il avait suivi quelques pistes, ici et là, mais aucune ne l'avait mené jusqu'à sa sœur.

Avec un frisson, il chassa Nat de ses pensées. La route était grand ouverte devant lui, bien dégagée, l'asphalte noir s'étirait devant son capot. Il poussa les gaz et mit le pied au plancher, grisé par la vitesse et l'adrénaline. En prenant le virage, il vit un mécanicien en combinaison chauffante orange agiter le drapeau à damier pour signaler la fin de la course. La ligne d'arrivée était proche.

Mais il n'y avait pas une voiture devant lui.

Purée de glace. Ce n'est pas ce que je voulais.

Il était sur le point de remporter la course. Il s'était laissé distraire par ses souvenirs de Nat, et résultat : il se retrouvait loin devant les autres. Ses adversaires – l'élite de la chaleur, dirigeants mondiaux et larbins des VSA, seigneurs des casinos et gangsters, jeunesse dorée des cités chauffées sous dôme – étaient si piètres pilotes qu'il les avait devancés sans même le vouloir.

Bon Dieu de verglas ! grogna-t-il, lui qui n'aimait pourtant pas jurer – sa mère ne l'avait pas éduqué ainsi. Il fallait qu'il perde, et tout de suite. Dans le cas contraire, il ne toucherait pas un watt. C'était le règlement.

La Lamborghini blanche passa de nouveau près de lui en inondant son pare-brise de neige. *Crétin.* Wes leva le pied, un peu – il ne fallait pas que cela se voie trop –, mais il allait devoir se retirer de la course sans attendre. Il écrasa alors la pédale de frein et sa voiture partit en vrille, fauchant la Lamborghini au passage. Deux autres voitures

déboulèrent dans le virage : c'était la paire de Ferrari noires, qui firent un écart pour l'éviter et partirent en dérapage. Malgré les efforts de leurs pilotes, elles décrivirent quelques tonneaux avant de s'écraser dans le décor. Une Porsche bleue passa alors à toute allure, assoiffée de victoire, mais c'était trop tard : elle aussi emplafonna la Mustang dans un éclair bleu et un nuage de neige. Lorsque le véhicule de Wes cessa enfin de tourner sur lui-même, une Corvette noire franchissait la ligne d'arrivée.

Fin de la course.

La voiture de Wes dérapa vers le côté de la piste et traversa une clôture légère avant de s'immobiliser. Il se hissa par la fenêtre et retomba dans la poudreuse fraîche, avec un petit rire, réjoui par la tête des autres pilotes, surtout le pauvre givré de la Lamborghini. Il ne se rappelait même pas quand il avait ri pour la dernière fois. Gâcher la course d'un malotru était à peu près ce qui pouvait le réjouir le plus dans sa vie, mais son rire tourna court. Le pilote de la Lamborghini blanche courait déjà vers le poste de contrôle pour contester sa manœuvre de dernière minute auprès de la direction de course.

Wes chassa la neige de ses cheveux. C'était sans importance. Il avait fait ce que l'on attendait de lui, il serait payé. Ce soir, il mangerait.

Le choc lui avait fait mal au dos ; les blessures l'affectaient plus qu'il ne le montrait. Depuis quelque temps, la glace l'usait. Il le sentait dans ses articulations tous les matins et aussi la nuit, dans son lit, lorsqu'il songeait à l'océan, souffrant de tous ses muscles, l'esprit incapable de trouver le repos.

Nat était là-bas, quelque part. Les réseaux bruisaient de récits d'attaques sur l'océan et d'images de la créature qui détruisait systématiquement l'armada des VSA. D'abord toute la flotte du Pacifique, puis les croiseurs de l'Atlantique ; et maintenant, un bataillon tout neuf de *grayhawks* et de super-porte-avions, dont on racontait qu'il était en route pour la Nouvelle-Pangée afin d'affronter le monstre bille en tête. Était-ce donc cela qu'il avait vu ? Était-ce là-bas qu'elle se trouvait ?

Il avait quitté Nat parce que cela lui avait paru nécessaire, mais à présent il n'en était plus si sûr. Elle était toute seule : une drakonnaire contre une multitude de drones. Dans sa vision il n'avait aperçu aucun renfort, ni archers sylvestres ni guerriers à cheval. Rien que Nat et son

Drakon face à la puissance des VSA.

Wes avança péniblement dans la neige en évitant les autres pilotes, les vainqueurs comme les vaincus. Il en avait terminé pour la soirée. Son compte afficherait les watts d'ici quelques minutes. Quand l'argent arriverait, il disposerait d'assez de chaleur pour un repas, un verre, voire deux ; peut-être même pourrait-il partager ce repas. Le vent se leva et la brise glacée lui secoua les os, le fit frissonner. Il n'avait que seize ans, et pourtant il tremblait comme un frêle vieillard. Il tremblait même si fort qu'il faillit ne pas remarquer la vibration dans sa poche.

Lorsqu'il la perçut enfin, il sortit de sa veste un téléphone satellite volé. Un texte brillait faiblement à l'écran, en lettres vertes sur fond noir. Wes le lut deux fois, incrédule.

Le message venait de Shakes. Son meilleur ami. Son bras droit. Et il disait :

TROUVÉ ELIZA

Wes remit le téléphone dans sa poche et pressa le pas pour s'éloigner du circuit, une étincelle d'espoir dans le cœur, aussi chaude et vive que le feu du Drakon.

Le *grayhawk* disparut à nouveau dans les nuages avant que le feu du Drakon ait pu l'atteindre, et Nat chassa de ses pensées le chaleureux regard brun de Wes.

Survolant l'océan, elle baissa les yeux vers les îles proches, un archipel rocheux couvert de neige et semé de touffes de feuillage vert vif. Elle se rapprocha de l'eau en scrutant les environs à la recherche du *grayhawk* qui l'avait chassée du canyon, mais ne l'aperçut nulle part. Le drone demeurait caché dans le brouillard.

Alors qu'elle et son Drakon se rapprochaient des terres, Nat put distinguer plus clairement les arbres, avec leurs robustes troncs bruns qui surgissaient du sol givré, leurs branches feuillues tendues vers les cieux. Liannan, la Sylphe qui les avait guidés jusqu'au Bleu, ses camarades et elle, leur avait dit ce jour-là que sa magie s'étendrait sur le monde. Ici, au fond de la Nouvelle-Pangée, le long des côtes des îles Roo, au portail d'Afal, les forêts verdoyantes et profondes revenaient en effet, et la vie se propageait à nouveau par-delà les eaux noires.

C'est pour ça que je me bats, songea Nat en admirant la forêt dans toute sa splendeur. *Pour les terres que j'aime*. Ces mots la poussèrent à éperonner sa monture, comme si la vitesse pouvait à elle seule la sauver de l'idée qui suivait inévitablement. *Est-ce là tout ce que tu aimes ? Les terres ?* Nat s'accrocha plus fort et s'obligea à se concentrer uniquement sur ce qui l'attendait... comme elle l'avait toujours fait.

Et ce qui l'attendait, justement, était un spectacle tout à fait stupéfiant. Ils descendirent encore jusqu'à frôler la cime des arbres, dans une odeur entêtante de résine et un parfum de fleurs. Nat s'efforçait de ne pas se laisser distraire par cette végétation enchantée. Le drone rôdait encore, aux aguets, dissimulé dans la brume. Impossible de baisser la garde, ne fût-ce qu'un instant, même pour contempler cette forêt qui poussait là où, pendant un siècle, rien n'avait vécu.

Lorsque étaient venus la glace et le déluge, lorsque la fin du monde était arrivée et que presque tout le monde avait péri, elle avait cru que ces choses-là étaient perdues à jamais, que de vastes portions

du monde étaient trop irradiées, le sol trop empoisonné, pour que la moindre verdure y revienne un jour. Et pourtant, allez savoir comment, le Bleu changeait tout. La Terre revenait à la vie. Comme c'était précieux : des fleurs des champs et leurs corolles multicolores, riches d'insectes bourdonnants, de papillons voletant de-ci de-là tandis que rampaient les coccinelles. Nat aurait voulu s'arrêter pour tout renifler, tout toucher ; elle craignait presque que la forêt ne disparaisse, sinon. Elle redoutait que ce ne soit qu'un mirage, comme l'image de Wes qu'elle venait de voir. Peut-être était-ce seulement son esprit qui l'apaisait en lui montrant ce qu'elle avait envie de voir. Et elle avait peur que, comme l'image de Wes, tout cela ne se volatilise si elle fermait les yeux ou détournait la tête un instant. Mais ce ne fut pas le cas, et à mesure qu'ils avançaient au-dessus d'hectares de forêt riche et verdoyante, Nat cessa de s'inquiéter.

C'est du moins ce qu'elle se disait. En laissant le Drakon voler encore plus bas, elle fut émerveillée par les larges troncs et les lourdes branches des arbres, ainsi que par la voûte de verdure qui s'étendait au-dessus de sa tête. Les arbres étaient hauts de plus de vingt-cinq mètres : normalement, il leur fallait un siècle pour atteindre cette taille. Seul le pouvoir du Bleu pouvait avoir accompli ce miracle en si peu de temps. Vallonis et sa magie transfiguraient le paysage, régénérant ce qui avait été détruit.

Nat elle-même se sentait régénérée en sa présence.

Ces derniers mois, les jours avaient passé aussi vite que des minutes. La rage et la peine, la douleur qui emplissait autrefois son cœur, tout cela avait disparu. Elle s'était crue incapable d'amour, d'affection, s'était crue brisée. Mais désormais elle ne souffrait plus de cette sensation de vide. À la place, elle éprouvait un sentiment de complétude, chaud et profond. Elle était entière. Elle avait vécu à demi éveillée, seulement à demi vivante, jusqu'au jour où elle avait trouvé son Drakon. À présent, elle était complète. Prête à vivre, à se battre, à affronter tout ce qui viendrait.

Elle était l'ultime gardienne du Bleu, la première et dernière drakonnière de la troisième ère de Vallonis.

Nat inhala profondément, chatouillée par toute cette vie autour d'elle. *Après la guerre, quand le Bleu sera hors de danger, je reviendrai ici.* Au fond de son cœur, elle savait que son espoir le plus cher était de ne pas y revenir seule.

Mais elle n'avait plus le temps de rêver. Aussi subitement qu'il avait disparu, il fut de nouveau là. Le *grayhawk* l'avait retrouvée.

Et à présent, il n'était plus seul. Ils étaient deux.

Qu'ils viennent. Tandis que les avions aux ailes grises filaient au-dessus des frondaisons, silencieux comme des oiseaux, des augures de mort et de destruction, son Drakon emplît le ciel de flammes, vaporisant les nuages et embrasant l'atmosphère.

L'un des drones s'écrasa au sol, brûlant, mourant. *Plus qu'un*, se dit Nat, *plus qu'un à vaincre et on pourra se reposer.*

Mais cette fois le Drakon Mainas fut plus lent à la détente : des mois de bataille acharnée commençaient à affaiblir la formidable créature. *Tant de piqûres de guêpes*, songea Nat. *Trop.* Elle l'apaisa : bientôt il se reposerait, ils se reposeraient tous les deux. *Rien qu'un ultime effort. Un dernier assaut.*

Souffle, dit-elle à son Drakon. *Souffle un bon coup, cramons ce truc et rentrons chez nous.*

Mais nul feu ne surgit. Le dernier *grayhawk* les prit en ligne de mire, lança ses roquettes, et Nat sentit une douzaine de projectiles entrer dans la peau dure du Drakon. Elle hurla : c'était comme si son propre corps se déchirait, en même temps que le fer perçait les écailles de sa monture. Chacune des balles lui traversait la poitrine, lui coupait le souffle, et la douleur manqua de peu de la désarçonner.

Respire, se dit-elle. *Respire !*

Luttant contre la douleur qui les consumait l'un comme l'autre, elle inhala aussi profondément qu'elle le put, sentit le feu la brûler de partout, et, avant que le drone ait eu le temps de revenir à la charge, déchaîna le feu du Drakon, baignant le grand oiseau de guerre gris dans une colonne de flammes qui transforma le corps entier du drone en cylindre rougeoyant. Elle le regarda se plier et s'effondrer, se précipiter vers les falaises de granit et se fracasser en mille morceaux au moment de l'impact.

Ils avaient réussi. Ils avaient anéanti l'ultime bataillon aussi complètement que les autres avant celui-ci. Les VSA avaient d'autres ressources, bien sûr : qui savait combien d'unités de sa vaste flotte se cachaient dans les océans gelés du monde ?

Mais pour le moment, la victoire leur revenait.

Le cœur battant à tout rompre, elle remonta dans les nuages sur son Drakon. Le vacarme du crash résonna en écho dans la vallée de

l'île. Elle porterait la nouvelle au messager du Conseil, pour faire savoir à la reine que leurs terres étaient sauvées.

Allez, à la maison, dit-elle au Drakon. *On va rentrer, et bien dormir. Il sera toujours temps de fêter ça après.*

Soudain, un étrange grondement sourd secoua les airs autour d'eux.

Ce n'était pas un oiseau guerrier. Ce n'était pas un *grayhawk*. *Qu'est-ce que c'est que ça ?* Nat serra les rênes plus fort, hésitante, incertaine, et le Drakon se mit en vol stationnaire.

Tirons-nous d'ici, dit la jeune fille à sa monture. Mais, avant qu'ils aient pu bouger, un nuage noir les engloutit et des lances de fer brûlant transpercèrent le Drakon. Nat comprit alors qu'ils venaient d'être frappés par une arme d'un type nouveau. Ce n'étaient pas des balles ni des missiles, et il y en avait partout, de ces lances chaudes, douloureuses, qui les lardaient d'un dangereux poison argenté. Le Drakon déplaça son corps de manière à protéger Nat, à l'abriter de cette pluie métallique, tandis que les dagues de fer lui fouillaient les flancs, perçaient écailles et armure pour atteindre la chair tendre de l'immense créature qui perdait son sang à torrents.

La douleur était insoutenable, et ils dégringolèrent, le Drakon battant de ses grandes ailes pour amortir le choc lorsqu'ils heurtèrent les arbres et les rochers, touchant le sol dans une grêle de pierres et un nuage de fumée.

Nat tomba de sa selle, et en rouvrant les yeux elle vit que son Drakon pleurait, versant des larmes amères, incapable de contenir sa peine. Le visage de la jeune fille était mouillé lui aussi. Elle ressentait la douleur de la créature dans son propre corps, dans son âme, et c'était intolérable.

Son Drakon se mourait. Elle éprouvait sa terreur, son agonie, tandis que le fer faisait son chemin dans sa chair, jusqu'à son esprit même, qu'il corrompait et détruisait avec son poison argenté.

Elle poussa un grand cri, et le Drakon Mainas émit un grondement emplí de douleur.

Arrête, arrête, arrête.

Que se passe-t-il ?

Il faut que tu te calmes.

Nat respira profondément et tâcha de ralentir les battements de son cœur.

C'est mieux.

Tu es blessé. Fais que cela cesse.

Je ne peux pas. Nous devons nous séparer.

Non.

C'est le seul moyen de survivre. Écoute. Je vais m'enfoncer loin dans la terre, loin dans le Bleu. J'y serai en sécurité, et la douleur s'allégera pour nous deux, jusqu'à ce que je sois guéri.

Déjà il creusait le sable, grattant avec ses serres pour ouvrir un grand trou sombre.

Une tombe. Nat frémit. Un site mortuaire.

Ne te laisse pas submerger par la peur et la lâcheté, tonna son Drakon. Tu dois regagner Vallonis entière, pour mettre les autres en garde contre cette magie que notre ennemi a dans les mains. VA !

Alors, le sol s'ouvrit, et le Drakon disparut dans ses profondeurs.

Nat resta un instant assise sans bouger, exténuée et encore tremblante – à cause de la bataille, mais aussi, désormais, de cette séparation soudaine. Elle était de nouveau incomplète, plus seule que jamais, surtout à présent qu'elle avait connu une autre existence.

Elle tenta d'appeler Mainas, mais le Drakon ne répondit point.

Lui qui avait longtemps été englouti dans l'océan se trouvait maintenant enfoui dans la terre elle-même. Il n'y avait rien à y faire.

Nat se ressaisit, se leva, s'épousseta et se dirigea vers le portail dissimulé au cœur de la forêt.

Rentrer, et dormir. Mais pas comme elle l'avait prévu.

La chaleur de l'ascenseur réjouissait Wes, ainsi que sa musique de fond douce et apaisante. Le message de Shakes brûlait dans sa poche. TROUVÉ ELIZA. Était-ce bien vrai ? Il était impatient d'en savoir davantage, mais, même s'il aurait voulu se déplacer plus vite, il appréciait cette brève occasion de se réchauffer un peu. Une fois la course terminée, il avait rendu la combinaison chauffante à moitié HS. Les organisateurs en prêtaient aux pilotes – avec ce froid, impossible de s'en passer –, mais ils les récupéraient ensuite. Les radins. La combi lui manquait, même si elle fonctionnait à peine, et il était aux anges dans cette cabine de verre spacieuse et douillette. Puisqu'il était seul, il en profitait pour se tenir juste sous l'arrivée d'air afin de savourer le vent chaud qui lui passait dans les cheveux, lui chatouillait les oreilles. De la chaleur ! Il aurait pu rester là toute sa vie. À travers les vitres, il voyait des soldats patrouiller dans les rues en contrebas, d'autres postés devant l'entrée des hôtels. Il s'étonnait presque de ne pas avoir eu un garde armé dans la voiture avec lui.

Depuis la défaite des VSA dans le Pacifique, en effet, l'armée avait doublé ses effectifs au sol et rendu sa présence visible partout à New Vegas. Les soldats étaient sur les nerfs, le doigt sur la détente, dangereux, ils cherchaient des ennemis dans tous les coins d'ombre, au moindre mouvement. Les raids contre les Marqués s'étaient faits plus fréquents, et on ne prétendait plus les envoyer à l'hôpital ou en cure. Les prêtres blancs étaient encore plus visibles qu'auparavant, dirigés par leur grande prêtresse, une folle qui se faisait appeler Dame Algeana Penthos, déesse de la Douleur et de la Souffrance. Quiconque était marqué par la magie n'était nulle part en sécurité. Ces gens-là étaient en effet considérés comme de dangereux ennemis de l'État, et toute personne surprise à en cacher un connaissait le même sort que lui : on murmurait que même l'armée était en cheville avec la Dame pour se débarrasser d'eux jusqu'au dernier.

Raison de plus pour se barrer des VSA, histoire de ne pas se retrouver pris entre deux feux, songeait Wes. Mais pour aller où ? Où aurait-il pu vivre ? De quelle existence pouvait-il rêver pour lui et ses amis, sur la

terre gelée de cette planète ? Cela faisait longtemps que les rêves n'étaient plus de mise.

L'ascenseur filait vers le ciel, vers les casinos suspendus loin au-dessus des trottoirs, au sommet des tours d'hôtels, et il était facile de voir que les lumières de New Vegas étaient moins vives qu'avant, ces derniers jours. Deux casinos en un mois s'étaient éteints, un autre le mois précédent. Restaient les trois gros – le Loss, l'Apple et le Forum Marc-Antoine, ainsi que quelques autres, mais si la dégringolade continuait, d'ici à un an le Strip serait plongé dans le noir. Une vague de nostalgie inattendue vint frapper Wes. Le déclin de la ville avait été rapide. Le diamant du désert de glace était le dernier terrain de jeux des VSA, mais ces derniers temps il avait perdu de son éclat, la bulle se fendillait, la boule à neige était au bord de l'implosion. New Vegas, la cité qui avait haussé ses épaules pailletées face à l'apocalypse, était sur le point d'éteindre les lumières. Wes tourna les yeux vers les grands blocs noirs et désertés, les casinos abandonnés qui s'élevaient tels des arbres morts le long du Strip. Le monde était au bout du rouleau. Vegas avait repoussé l'inévitable le plus longtemps possible, mais, cette fois, la Fin venait encaisser ses jetons.

Wes aurait bien aimé faire de même.

En bas, un petit groupe se rassemblait au milieu du trottoir verglacé. Wes retint son souffle tandis que son téléphone lui confirmait ce qu'il soupçonnait déjà. Le message était le suivant : LS VGS BLVD + FLMNGO. 00 H 00. Une manifestation. Il n'avait jamais entendu parler de manifs aux VSA jusqu'à récemment ; avant, personne n'aurait osé défiler.

Mais ça, c'était avant le 12/12, avant le Drakon, avant Nat. Wes détestait le surnom que les réseaux avaient donné à la bataille, un nom de tragédie, alors que seuls des drones avaient été détruits. Des rumeurs à propos des événements survenus dans l'océan s'étaient répandues dans le pays tel un blizzard d'hiver. Les soldats qui en étaient revenus étaient de jeunes recrues que les médias avaient tenté de faire passer pour une bande de gamins imaginatifs racontant des histoires, peut-être même un complot du Xian. Quoi qu'il en soit, la légende de la puissante créature cracheuse de feu devenait populaire dans le monde entier. Dans les territoires hors la loi, on redoutait l'hydre, en Nouvelle-Pangée, le tarakona, et sa cavalière était qualifiée de démon, de diablesse, de sorcière, de Drau noir. Les vieux joueurs de

Vegas avaient surnommé la créature « l'As Noir », et on voyait son image partout dans la ville : sa silhouette serpentine apparaissait sur des tee-shirts, était taguée sur les murs, avec des graffitis tels que : « Le Bleu existe ! Le Monstre est réel ! À bas les VSA ! »

Les gens commençaient à croire aux rumeurs selon lesquelles les Thrillers qui hantaient le Grand Dépotoir n'étaient pas des victimes d'expériences ratées du gouvernement, mais se mouraient d'une maladie liée à la magie. Ce qui signifiait que la magie était bien réelle, et que le Bleu existait.

Évidemment que le Bleu existait. Ainsi que le Monstre, si on voulait l'appeler ainsi – même si, à présent qu'il l'avait vu, Wes n'était pas certain d'en avoir envie. Il aurait juste voulu pouvoir être aussi sûr de tout ce dont il avait été témoin, et s'interrogea une fois de plus sur la vision qu'il avait eue dans l'après-midi, se demandant si Nat, de son côté, l'avait vu aussi. Il se raccrochait à ce souvenir et à l'espoir de pouvoir tenir, un jour, son autre promesse.

Notre histoire n'est pas terminée. Je reviendrai te chercher.

Wes se crispait chaque fois que ces mots lui revenaient en tête. Ils étaient presque trop douloureux, même pour lui. Le garçon se répétait qu'ils étaient vrais : il avait besoin d'y croire. Aussi vrais que le Drakon et les histoires sur le Bleu.

Le Bleu, et la fille qui y est chez elle.

Il avait abandonné Nat pour aller chercher sa sœur, dans le but de répondre à une question qui le taraudait depuis presque dix ans : où était Eliza ? Que s'était-il passé le soir de sa disparition ?

Shakes avait-il la réponse tant attendue ?

L'ascenseur émit un tintement, la musique se tut peu à peu, et les portes s'ouvrirent sur une bouffée d'air froid. Il était arrivé à destination. Trente-deuxième étage. Une fille en combi chauffante intégrale et moulante se tenait derrière les portes. Elle portait une de ces combinaisons dernier modèle qui comprenaient une capuche sophistiquée, des sous-pieds bien ajustés, et une cagoule assortie qui ne laissait voir que les yeux. Ses sourcils étaient tatoués en rose, et ses paupières couvertes de paillettes dorées, soulignées de vagues à l'eye-liner bleu.

– Bienvenue au Ice. Vous êtes sur la liste ? demanda-t-elle machinalement en consultant la tablette qu'elle tenait à la main.

Wes toussota, et elle releva les yeux.

– Ah, salut, Wes.

– Nela, dit-il en pressant une joue contre la sienne. Comment ça va ? Toujours aussi canon, à ce que je vois.

Il lui fit un clin d’œil.

– Plus que toi, en tout cas ! plaisanta-t-elle.

Nela était la physionomiste du casino Ice, et il avait partagé bien des canettes de Nutri avec elle et sa copine, la tout aussi superbe Vixen, en attendant que Shakes termine son service.

– Il est là-bas, dit-elle en indiquant la partie déserte du bar où une silhouette familière et solitaire était en train de déneiger le sol de verre. Il a l’air plus gai que d’habitude, c’est dire !

Wes hocha la tête.

– Pas d’histoires de dingues, ce soir ?

Comme lui, Nela était originaire de New Vegas et connaissait toutes sortes d’anecdotes croustillantes, ayant grandi parmi les joueurs et les gangsters. La semaine précédente, elle lui avait raconté avoir entendu parler de deux jeunes qui avaient sauté en parachute du pont de verre. L’un des parachutes ne s’était pas ouvert, mais le garçon avait eu la chance de tomber sur celui de son copain et s’en était tiré sans dommage. L’ami qui avait amorti sa chute, en revanche, avait perdu toutes ses dents. C’était le prix de l’amitié dans une cité telle que la leur.

– Pas pour l’instant, mais il est encore tôt, répliqua Nela avec un sourire, dévoilant sa grille dentaire en or.

– Eh oui, la nuit est encore jeune..., badina Wes en pinçant le bord de sa combi.

Elle chassa sa main d’une tape. Il sourit et se fraya un chemin à travers la foule, suivant la direction qu’elle lui avait indiquée. Les garçons comme lui ne pouvaient pas entrer dans un lieu comme le Ice sans connaître quelqu’un d’important ou, mieux encore, être ami avec la princesse qui régnait sur la porte. Comme tous les hauts lieux de Vegas, celui-ci était gardé par de jeunes beautés, proches de tous ceux qui tiraient les ficelles dans la ville glacée – et de ce qu’ils manipulaient avec leurs ficelles. Si elles l’avaient voulu, elles auraient pu vous conter les secrets de l’univers. Mais généralement, elles étaient aussi froides que leurs combinaisons étaient chaudes. Nela était la seule à lui avoir jamais montré un peu d’affection, et Wes évitait soigneusement d’en abuser.

Le bar Ice était l'endroit le plus chaud des environs. C'était un pont de verre qui enjambait le Strip, tendu dans le ciel entre deux casinos : de là, on avait le meilleur panorama sur la ville. Les clients trinquaient à cent mètres d'altitude, sans rien d'autre sous leurs pieds que quelques centimètres de verre imitant la glace. Des combis et des lampes les réchauffaient mais ils ne pouvaient empêcher la neige de s'accumuler sur le pont, si bien qu'une demi-douzaine d'employés à plein temps étaient chargés de le déneiger. Leur titre officiel était « managers neige », une appellation qui faisait toujours ricaner Wes, et avec laquelle il taquinait constamment Shakes.

Celui-ci, en le voyant, le salua d'un coup de menton sans s'interrompre dans son travail : il chassait la neige d'une rambarde en verre et la laissait tomber sur les trottoirs, en contrebas.

Wes aurait voulu le bombarder de questions, mais décida d'adopter une attitude aussi tranquille que son ami.

– Alors, mon pote, comment est la neige ? demanda-t-il en se glissant à côté de lui.

– Froide, répondit Shakes, qui frissonnait dans sa pauvre doudoune.

Ses cils et sa barbe étaient constellés de cristaux. Wes et lui étaient les seuls à ne pas avoir de vêtements autochauffants.

– Mais on fait aller ?

Wes essaya d'adresser un clin d'œil à son ami, mais ses cils restèrent collés.

Shakes soupira. Il ne restait plus grand-chose en lui de la jeune recrue joyeusement débraillée que Wes avait rencontrée au Texas alors qu'ils étaient tous deux des bleus dans l'armée. Il avait maigri, et ses vêtements étaient usés jusqu'à la corde. Les rides qui marquaient son visage semblaient indiquer qu'il n'avait pas souri depuis un mois. Wes savait à quoi était due sa tristesse, mais ni l'un ni l'autre n'y pouvaient rien faire.

– Prends une pelle et viens m'aider, OK ? grommela Shakes. Tu peux faire ça ?

– Tu sais bien que je suis nul comme « manager neige », répondit Wes, tout en empoignant quand même une pelle. Alors, dis, ton message...

– Laisse-moi un peu de temps, j'ai pas le droit de parler aux clients, ni aux traîne-savates comme toi, le coupa Shakes avec un faible

sourire. Je termine mon service dans un quart d'heure.

Wes acquiesça et s'attaqua avec énergie à la neige qui s'était accumulée sur le côté du bar. Après quatre mois d'attente, il n'était plus à un quart d'heure près.

Il travaillait depuis un petit moment aux côtés de Shakes lorsque des sirènes se mirent à hurler. Un hélicoptère apparut entre les deux tours, soulevant de la neige et de la glace dans toutes les directions. Une enseigne clignotante de casino s'éteignit, tandis qu'un bruit d'accident de voiture résonnait au loin. Toute une partie du Strip s'éteignit subitement, et au même instant une foule imposante déboula au milieu du boulevard. Il pouvait s'agir de n'importe qui : employés de casinos, militaires, anciens combattants, touristes.

Wes consulta sa montre. Minuit. La manif commençait. Les manifestants ne disaient mot, ne criaient pas de slogans, ne brandissaient pas de pancartes ; ils formaient une masse silencieuse, en mouvement, sans forme. Puis ils s'arrêtèrent comme un seul homme, et, lorsqu'ils le firent, les passants des trottoirs et les fêtards rassemblés sur les passerelles aériennes poussèrent une exclamation collective. Wes se rapprocha de la rambarde pour mieux voir.

La manif avait adopté les contours d'une sorte de monstre, avec des pattes assez courtes qui se repliaient sur les côtés, et une longue queue qui s'étirait sur le Strip. Et voilà que l'on distinguait des appendices plus grands à droite et à gauche, le long des bâtiments vides, presque comme des...

... des ailes.

Un Drakon.

Impossible de s'y tromper lorsqu'on observait l'ensemble d'en haut : le long corps, la queue massive. Les manifestants qui formaient la gueule du monstre lancèrent un nuage de teinture qui macula la neige d'écarlate. Sans émettre un bruit, ils faisaient entendre leur message :

À bas les VSA !

Nous croyons au Bleu !

Le monstre existe bien !

Wes fit une photo et se dépêcha de cacher son téléphone tandis que les clients chics du Ice se rapprochaient de la rambarde pour observer l'événement. Mais les manifestants se dispersèrent aussi vite qu'ils étaient apparus et se fondirent parmi les passants, se

débarrassant de leurs manteaux et de leurs bonnets, échangeant vestes et perruques pour tromper les caméras de surveillance. La manifestation n'avait duré que le temps d'un battement de cœur avant de s'évaporer, engloutie par la masse et par la neige. Lorsque la police militaire arriva, il n'y avait plus rien à voir sinon un panache rouge sur la neige, et personne à arrêter, comme s'il ne s'était rien passé du tout.

Sauf que bien sûr, c'était arrivé. Le lendemain, les images de la manif se répandraient de manière virale sur les réseaux, et des manifestations similaires se produiraient spontanément dans les rues du monde entier.

C'était arrivé parce que quelque chose se tramait. *Les choses sont en train de bouger*, songea Wes. L'idée lui occupa l'esprit pendant qu'il continuait de pelleter la neige, jusqu'au moment où Shakes lui tapa sur l'épaule pour le prévenir qu'ils avaient terminé. Ils prirent des verres de Nutri au bar et se trouvèrent une table libre. Sous leurs pieds, à travers le sol de verre, ils virent arriver, trente-deux étages plus bas, d'autres véhicules de patrouille. Pendant ce temps, les lampes chauffantes du bar faisaient fondre les stalactites du sommet d'une rambarde, leur envoyant des gouttelettes tièdes au visage.

Shakes but une grosse gorgée en évitant le regard de Wes. Des jeunes gens qui passaient bousculèrent leur table, renversant la boisson de ce dernier. Contrarié, il passa les doigts dans ses épais cheveux châtons.

- Bande de petits congelés, grommela Shakes.
- Bon, assez tourné autour du pot ! annonça Wes.
- De quoi tu parles ?

Shakes avait l'air anxieux.

– Tu m'as écrit que tu avais trouvé Eliza. Alors, où est-elle ? Accouche, quoi !

La lumière s'accrochait au visage de Wes, illuminant sa barbe de trois jours et sa frange brune. Shakes se gratta le menton, haussa les épaules.

- C'est peut-être rien du tout. On peut pas savoir.
- Attends que je m'y mette, répondit Wes en lui prenant son verre des mains.

Shakes soupira.

- Bon, faut dire que t'as l'air d'un génie à côté du type qui m'a

donné le tuyau, et moi, par comparaison, il me ferait passer pour un... tu sais...

Il ne trouvait même pas le mot.

– Un type honnête ?

Enfin, et sans doute uniquement pour récupérer son Nutri, Shakes céda : un de ses contacts, un type qui savait que Wes et lui cherchaient Eliza, avait trouvé son nom sur une liste de prisonniers incarcérés à El Dorado, une cité sous dôme flottant sur ce qui avait autrefois été le Grand Lac Salé.

– Eh ouais, purée, El Dorado, cracha-t-il pour conclure. C'est tout ce que j'ai.

Wes souffla de soulagement. Dieu soit loué. Sa sœur était en vie, et ils savaient enfin où elle se trouvait. El Dorado n'était pas tout près, mais il pourrait s'y rendre en une journée ; il fallait juste qu'il trouve une bagnole.

– Vous reprenez quelque chose ? s'enquit une serveuse en s'arrêtant à leur table, les sourcils arrondis et la bouche pincée.

Elle portait de longues extensions de cheveux dorés : c'était ce qu'on appelait le « look Sylphe ».

Shakes allait refuser lorsque Wes hocha la tête.

– Oui. Mais pas ici.

Elle leva les yeux au ciel et s'en alla. Wes se leva.

– Allez viens, allons manger un morceau. J'ai été payé aujourd'hui. Il faut fêter ça !

S'ils reprenaient des Nutri dans ce bar, sa paie entière y passerait ; même Nela n'avait pas le pouvoir de leur en offrir en douce.

Mais Shakes ne bougea pas, et se renfrogna encore davantage. Wes lui donna une tape sur l'épaule. À une époque plus joyeuse, ils s'amusaient souvent à boxer ensemble, échangeant les coups légers aussi facilement qu'ils se balançaient des vanes. Mais cette fois, Shakes n'eut aucune réaction.

– Qu'est-ce que t'as ?

– C'est à cause d'Eliza..., commença Shakes, le regard toujours aussi fuyant.

– Oui, eh bien quoi ? El Dorado, c'est bon, j'ai pigé.

Shakes baissa la tête.

– La liste sur laquelle elle figurait, celle qu'a vue mon pote. C'était un document de mission. (En voyant l'expression inquiète de Wes, il se

hâta de poursuivre.) Tu vois le genre : bien payée, officieuse, le genre de trucs qu'on faisait avant. Il n'a pas pris le job, mais quelqu'un d'autre le fera...

Wes le regardait, totalement incrédule.

– Un job ? On parle bien de la même chose ? Un job, genre... comme ceux qu'on a connus ?

Shakes haussa de nouveau les épaules. Wes sentit l'adrénaline se libérer dans son corps. Ils avaient été mercenaires, jadis, mais ils n'acceptaient plus ce genre de missions. C'était pour cela que Shakes travaillait comme balayeur de neige et que Wes disputait des courses qu'il perdait exprès. Ce qui faisait de lui, en gros, un perdant professionnel, soit dit en passant : une idée légèrement contrariante. Mais si cela leur permettait de ne plus accepter leurs anciens boulots, cela valait quand même la peine.

– T'es sûr ?

– On dirait bien.

– Continue, dit Wes d'une voix atone.

– Eliza est sur une liste de transferts. Ils vont l'envoyer à la Cité Rouge. Ce qui ne peut vouloir dire qu'une chose : ils en ont fini avec elle, et sa prochaine étape, ce sera les marchés à la chair, où elle sera sans doute vendue au temple des prêtres blancs. Et tu sais ce qu'ils font là-bas : les amulettes en os, les onguents fabriqués avec de l'essence de Marqués, les perruques en cheveux de Sylphes. On n'a pas beaucoup de temps. Les gros bonnets veulent garder les mains propres sur ce coup-là, si bien qu'ils cherchent un indépendant pour faire le boulot. M'étonnerait pas qu'ils aient déjà trouvé. Vu ce qu'ils paient.

Shakes semblait aussi malheureux que Wes, mais il poursuivait quand même.

– Tout le monde ne peut pas être un héros.

Le cœur lourd et l'armure encore fumante après la bataille, Nat laissa son Drakon en terre et se dirigea, en piétinant dans la boue, vers l'arche de frondaisons qui marquait le portail. Les Pèlerins appelaient cet endroit le Bleu, mais son nom véritable était Vallonis. En franchissant le portail d'Afal, elle pénétra dans un monde où la brise était douce comme miel, l'air chargé de parfums de fleurs. Comme la première fois, elle fut submergée par la luminosité de tout ce qui l'entourait. Le soleil était si fort qu'elle dut en abriter ses yeux. Ici, le ciel était un infini de bleu céruléen : rien à voir avec la grisaille et le brouillard perpétuels de New Vegas. Vallonis éclatait de couleurs, jusqu'à la moindre feuille veloutée, la moindre fleur superbe, la moindre roche moussue, jusqu'au dernier de ses cailloux. On aurait dit une photo d'archives, du temps d'avant le Grand Gel.

C'était le paradis, et aujourd'hui, pour la première fois, cela ne signifiait plus rien. À quoi bon ? *Un paradis payé avec le sang de mon alter ego.* Son Drakon n'était plus là ; il était peut-être en train de mourir. *Et je me retrouve toute seule.*

Cette phrase tournait en boucle dans sa tête. Elle n'était pas allée bien loin lorsqu'une ombre s'abattit sur le sol de la forêt.

Faix.

Tu es seule, lui dit-il par télépathie. Les Sylphes, en effet, prenaient rarement la peine de communiquer oralement. *Où est Mainas ?*

– Sous terre.

Contrairement à celle du Drakon, la voix de Faix, dans sa tête, lui était très étrangère, et Nat résistait contre sa capacité à s'adresser directement à sa conscience.

Le Sylphe haussa ses pâles sourcils. Faix était la première personne qu'elle avait rencontrée à Vallonis, et il faisait partie du Conseil qui gouvernait la contrée. Il l'avait accueillie au nom de la reine Nineveh, mère immortelle de tous les Marqués. Faix de l'Île-Verte était le fidèle conseiller de la reine : un Sylphe sans âge, et le plus beau garçon que Nat eût jamais vu. Comme Liannan, il était grand et mince à un point surnaturel, avec des yeux iridescents et des cheveux couleur d'étoile

qui lui tombaient jusqu'aux épaules. C'était Faix qui lui avait donné son armure, qui l'envoyait en patrouille, qui lui indiquait quels portails étaient assaillis. Lui aussi qui lui apprenait à utiliser son pouvoir tout neuf. Elle aurait dû être habituée à lui, depuis le temps, mais elle ne s'y faisait pas : chaque fois qu'elle le voyait, elle était stupéfiée par sa splendeur, et par le son soyeux de sa voix dans sa tête. Du moins, d'habitude.

Mais pas ce jour-là.

Cette fois, la beauté du Sylphe ne lui faisait rien. La beauté en général n'avait plus aucun sens. Ce jour-là était marqué par le sang.

– Ton épée, dit-il à voix haute (une concession, parce qu'elle lui avait répondu par la parole).

Au cours de leur premier entretien, Faix lui avait expliqué que parler était inutile, puisqu'il savait ce qu'elle allait dire avant même qu'elle l'eût formulé, mais Nat avait insisté. La voix du Sylphe avait un timbre différent lorsqu'il s'exprimait oralement : plus grave, et moins inconfortablement intime.

Elle tira son épée de son fourreau et la lui tendit. Il regarda la jeune fille en plissant ses yeux en amande, avant de contempler l'arme.

Il la soupesa, examina les égratignures oxydées qu'y avait laissées le nuage de fer.

– Peux-tu la réparer ? demanda Nat.

– Oui. *Mais toi, peux-tu t'occuper de ce qui t'a fait mal ?*

Le Sylphe lui transmet cette phrase tranquillement, et tout aussi tranquillement elle l'ignore.

– Mainas a été grièvement blessé et m'a dit de revenir ici.

Déjà elle se sentait plus faible, elle se sentait diminuée, sans son Drakon. Elle n'était pas complète, sans lui, et en songeant à sa superbe monture saignant et mourant dans la terre, elle sentit des larmes monter du centre de son être. Comme si son cœur lui-même était en train de pleurer.

Elle n'en dit rien à Faix, mais celui-ci opina de la tête, impassible et implacable comme toujours.

– Une sage décision, de revenir. Ne pleure pas. Vallonis protégera ton Drakon.

– Ce n'est pas seulement ça. C'était différent, cette fois. Ils nous ont attaqués avec une bombe au métal, une arme nouvelle, une arme

magique.

– C’est en effet une bien mauvaise nouvelle, dit Faix en bougeant à peine les lèvres, les yeux rivés sur quelque horizon lointain.

Nat acquiesça, et une fatigue immense lui tomba soudain dessus. Tout cela, c’était trop. Elle aurait voulu être déjà chez elle pour retirer son armure. Peut-être cela allégerait-il un peu le poids qui l’accablait. Cette armure était plus légère qu’elle n’en avait l’air, mais tout de même plus lourde que les vêtements que la jeune fille aimait porter – son jean noir et ses bottes de New Vegas, les chemises tissées à la main qu’on lui avait données lors de son arrivée sur l’île. Faix l’avait installée dans une maisonnette au bord d’une rivière, où elle avait un lit et une table, une petite cuisine, quelques livres.

– Et si l’ennemi revient avec d’autres navires pendant que Mainas est sous terre ? s’enquit-elle.

Elle savait que Faix avait bien entendu sa vraie question : *Si je ne suffis pas à nous protéger ? Si je suis trop faible sans mon Drakon, ma moitié ? Que se passera-t-il alors ?*

Il leva une main.

– La menace venue des îles grises est circonscrite pour l’instant. Ils mettront quelque temps à revenir avec un nouveau bataillon.

C’était sa manière de la féliciter pour sa victoire maritime du jour. Faix n’était pas enclin aux effusions, uniquement aux constatations factuelles, et elle s’efforça de ne pas se laisser atteindre.

La première fois qu’elle avait vu le Sylphe et qu’il l’avait prise sous son aile, Faix l’avait avertie que la guerre était loin d’être terminée, et qu’ils devaient se préparer en vue de la prochaine attaque. Assis avec elle auprès du feu le premier soir, il lui avait appris que le royaume de Vallonis avait connu de nombreux adversaires au cours de l’histoire, et que les VSA n’étaient que le dernier en date.

– À partir du moment où tu es drakonnrière, ta vie se déroulera dans la guerre, et ton cœur sera à jamais consumé par le feu et la rage.

– Je comprends, avait-elle répondu, bien que ce ne fût pas le cas sur le moment...

... et même à présent, elle n’était toujours pas sûre d’y croire, bien qu’elle eût éprouvé cette rage au plus profond de son âme.

Faix avait forcé son attention. Il avait répété la même chose maintes fois, au point qu’elle aurait presque pu lui réciter ses paroles par cœur : « La place du drakonnier n’est pas dans Vallonis mais hors

de ce havre de paix, pour en garder les portes ; il en fait partie, mais en est séparé. » Comme elle ne faisait que hocher la tête, il avait soupiré. « C'est un honneur redoutable, qui est désormais le tien. » À bien des égards, il avait dit vrai. C'était une existence solitaire.

Nat n'avait pas besoin de grand-chose, mais elle attendait davantage du Bleu. Elle avait espéré y rencontrer une communauté de Marqués dans laquelle elle trouverait sa place. Liannan lui avait parlé des tribus des montagnes Blanches et des villages de Petitschommes. Un panier de nourriture était laissé à sa porte tous les matins, mais jamais elle n'avait entraperçu ses bienfaiteurs. Elle comprenait qu'elle devait vivre à la marge, étant la première et la meilleure défense de la contrée, mais elle espérait pouvoir un jour explorer son nouveau monde et en jouir. Ces derniers temps, elle commençait à penser que Faix avait raison. Les guerriers comme elle ne trouvaient peut-être jamais le repos.

À présent, elle repensait à Wes, penché sur le volant de cette voiture. *Lui non plus ne semblait pas très reposé.* Elle fit un effort pour garder l'esprit concentré sur Faix.

– Je vais t'emmener à Apis pour que nous puissions rapporter cet élément nouveau à la reine. Il ne nous appartient pas de dissimuler l'arme qui tue les dragons.

Il parlait toujours sans expression, sans émotion, indéchiffrable. La perfection de Faix, son calme, sa posture rigide la mettaient souvent mal à l'aise. Nat se sentait comme face à une statue, et non à un homme.

– En effet, murmura-t-elle, malheureuse.

Le hurlement du vent avala presque ses mots. Il faisait froid dans cette forêt. Le ciel lui manquait, et son Drakon aussi. Sans sa fidèle monture, elle se sentait enfermée, prise au piège.

– D'autre part, il est grand temps que tu sois présentée à Nineveh et que tu voies un peu plus les lieux que tu es vouée à protéger. Ainsi que les bienfaiteurs de ton existence solitaire, ajouta finement Faix.

Bien sûr.

C'était sa manière de lui rappeler qu'il lisait dans ses pensées, qu'il n'y avait aucun secret entre eux. Mais en ce cas, l'avait-il vue penser à Wes ? Faix ne la questionnait jamais sur son ancienne vie, et ne lui demandait jamais si elle était heureuse dans la nouvelle. Il était son guide dans son existence de drakonnière, mais ce n'était pas un ami,

loin de là.

– *Tu te trompes, Anastasia. Je suis ton ami, dit-il. Je suis ton ami et je sens le poids que tu portes en ce moment.*

Elle rougit légèrement.

– Ah oui ?

C'était une chose d'être télépathe, mais ce n'était pas une raison pour oublier la courtoisie. Les yeux de Faix clignèrent dans son visage impassible.

– Toutes mes excuses. Il m'est difficile d'ignorer les pensées que j'entends. À l'avenir, je tâcherai de ne pas espionner tes pensées.

– Merci, Faix. Et comme je te l'ai déjà dit, je t'en prie, appelle-moi Nat, comme tout le monde.

– Je sais comment t'appellent tes proches, mais je trouve que ce n'est pas à ta hauteur. Nat, c'est trop insignifiant pour toi. Les noms ont du pouvoir, Anastasia Dekesthalias.

Les noms, oui, mais moi, non. Mon pouvoir, en ce moment, est en train de se vider de son sang sous terre. Elle pensa ces mots avant de pouvoir les arrêter. Mainas était certain que Vallonis le guérirait, mais s'il s'était trompé ? S'il succombait à ses blessures ?

Faix se contenta de secouer la tête. S'il l'avait écoutée, il n'en montra rien.

– Tu apprendras qu'ici, à Vallonis, tu n'as nul besoin de déguiser ta force. Les noms portent notre histoire et notre identité.

– Que signifie le tien, alors ? s'enquit Nat, lasse de parler d'elle et du Drakon.

L'ombre d'un sourire passa sur les traits harmonieux de Faix.

– Je suis Faix Lazaved, messenger de la reine. Faix était le nom de mon père, et celui de son père, et du père de son père et ainsi de suite jusqu'à l'aube des temps. Nous partageons le même nom, mais nous gagnons nos surnoms ; ce sont des titres déterminés par nos talents, par les capacités particulières acquises par chacun, ou par les charges qui nous ont été confiées.

– Serait-ce de l'orgueil que je perçois dans ta voix, Faix ?

En effet, il était rare d'entendre un Sylphe dispenser une information personnelle.

– Nos noms sont source d'une grande fierté. Mon père était Faix Lumeras, le tisseur de lumière, et autrefois son père avant lui fut Faix Paeon, le guérisseur, et notre ancêtre direct fut Faix Drakaras, pasteur

des Drakons.

– Il était drakonnier ?

Faix porta les doigts à son collier, une fine chaîne à laquelle pendait une petite amulette rouge rubis.

– Non. Il était berger. Durant le Premier Âge de Vallonis, lorsque de puissants clans de Drakons-nés protégeaient les terres et les eaux.

Des clans de Drakons-nés. Elle put les voir un instant, à travers ses yeux à lui. Un flamboiement de Drakons et leurs cavaliers, puissants et fiers. Des gens comme elle. Mais ils n'étaient plus, et elle comprit la tristesse de son sourire. Elle était l'ultime et unique, et voilà que son Drakon, le dernier d'entre eux, reposait sous terre, affaibli par un ennemi invisible et redoutable. Elle était seule, tout comme la partie d'elle-même qui était Drakon.

Nat s'adossa au tronc d'un gros chêne et passa la main sur son écorce rude et noueuse. Des oiseaux pépiaient au loin, leurs cris flûtés résonnant entre les arbres. Le soleil se levait, et ses premiers rayons rougeoyants projetaient de longues ombres élégantes sur le sol du sous-bois. Son cœur se déchirait d'un manque lancinant.

Nous sommes impuissants, désormais. Seuls. Il n'y avait nul besoin d'être un Sylphe pour s'en rendre compte.

– Pas seuls, Nat, dit Faix avec un infime sourire d'excuse.

– Tu recommences, soupira Nat.

– Je t'entends comme si tu criais ! Mais quoi qu'il en soit, tu dois comprendre que tu n'es pas seule. Quand bien même tu es séparée de ton Drakon.

– Parce que je t'ai, toi ? dit-elle, sceptique.

Il la fixa du regard sans ciller.

– Parce que tu portes en toi l'espoir de tout Vallonis, Nat.

Sur ces mots, il tourna les talons pour s'enfoncer dans les bois. Nat le suivit.

Tu es conscient que tu viens de m'appeler Nat, hein ?

Si le Sylphe l'écoutait, il n'en dit mot.

Wes ne perdit pas de temps pour mettre à profit le renseignement de Shakes. Quand vint le matin, il avait déjà organisé leur trajet vers la cité dorée d'El Dorado, à une journée de route de Vegas. Shakes tenait à l'accompagner, bien que Wes ait tout d'abord tenté de l'en dissuader.

– Bah, disons que j'ai des pulsions suicidaires, avait-il rétorqué avec un haussement d'épaules.

Les yeux de Shakes, autrefois brillants, étaient marqués de cernes noirs, et ses cheveux en bataille lui tombaient sur le front. Wes savait qu'il pensait à Liannan.

– Et disons que j'ai un copain crétin, avait-il conclu en lui donnant une tape dans le dos.

Après quoi Wes avait renoncé à le décourager.

Le départ était prévu pour le soir même. Assis dans un restaurant en attendant qu'on vienne les chercher, il espérait que le repas allégerait l'humeur sombre de Shakes. Mais même le fait de déguster autre chose que de la bouillie fut insuffisant à le faire sourire. Par chance, Wes avait été payé double pour sa dernière course, et il s'en trouvait plus riche que prévu. Apparemment, ses patrons avaient apprécié son petit numéro, le coup de volant qui lui avait fait emplafonner la Lamborghini et avait provoqué le carambolage entre cinq voitures. Les accidents faisaient un bon spectacle, tant que personne n'était blessé, et Wes avait eu de la chance à cet égard.

Le bonus était tombé à point nommé pour graisser des pattes afin de pouvoir rejoindre Eliza. En quelques heures, le contact de Shakes avait divulgué plusieurs infos supplémentaires : le nom et la localisation exacte de sa prison, et son matricule. Wes avait envoyé ces détails à un hacker, qui avait pu récolter son numéro de cellule et son emploi du temps. Le temps de dîner, il avait appris que le hacker confirmait également l'ordre de transfèrement. Le convoi vers la Cité Rouge était prévu pour la fin de semaine.

Cela faisait neuf ans qu'il n'avait pas vu Eliza. Ils étaient tous deux encore enfants lorsqu'elle avait disparu. Elle avait seize ans, à

présent ; se souviendrait-elle de lui ? C'était sans importance. Elle était la seule famille qui lui restait, sa sœur, sa jumelle. Il se demandait quelle existence elle avait vécue, quel genre de fille elle était devenue. Son enfance n'avait pas été de tout repos, elle avait découvert son pouvoir à un jeune âge et cela ne lui avait pas facilité la vie. Wes tâcha d'oublier ses inquiétudes. Quoi qu'elle fût devenue, elle était encore sa frangine, sa semblable. Il se devait de l'aider.

Shakes avait la bouche tellement pleine de plasti-burger tofu-tofu qu'il semblait sur le point de s'étouffer avec. On aurait pu croire qu'il n'avait jamais vu un burger de sa vie, songea Wes, qui lui-même ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait dépensé des watts pour s'offrir un tel luxe.

– Doucement, lui dit-il en prenant son propre burger, ou tu vas tout recracher par terre et on va nous facturer le nettoyage du lino. Pardon, je voulais dire : la gestion de l'accident par le « manager lino » !

Pour toute réponse, Shakes prit une bouchée encore plus énorme, les joues gonflées comme celles d'un hamster. En voyant la tête de son ami, il pouffa de rire, la bouche pleine, et recracha un peu de nourriture dans son assiette.

Wes secoua la tête en mordant dans son propre plasti-burger. Mais il était content de s'être autorisé cette dépense : c'était bon de voir Shakes rire un peu. L'occasion ne s'en était pas présentée souvent, ces derniers temps. Ils avaient été expulsés deux fois en quatre mois ; en ce moment, ils vivaient dans un mobile-home miteux à quelque distance du Strip et détournaient de l'électricité pour s'éclairer et se chauffer, mais ils ne tarderaient pas à être de nouveau jetés dehors. Étant donné la soudaine et brutale récession qui avait paralysé l'économie locale, les crédits que Nat leur avait payés pour le voyage vers le Bleu n'avaient pas duré aussi longtemps qu'espéré. Wes glanait bien quelques watts au volant, mais la saison touristique touchait à sa fin et le circuit ne tarderait pas à fermer.

Encore du noir sur le Strip.

Shakes posa son burger. Wes voyait bien qu'il avait envie de parler de Liannan et du Bleu, mais lui non. Penser au Bleu lui rappelait Nat, et penser à Nat lui serrait les entrailles. Il n'arrivait pas à chasser son image de sa tête. Nat chevauchant son Drakon, ses yeux verts lançant des éclairs, aussi dangereuse que belle, elle qui lui manquait tant... Il

gardait donc ses sentiments profondément enfouis en lui-même, et n'avait nul désir d'entendre son ami évoquer les siens. Partager un silence malheureux lui suffisait bien.

– Ils sont morts, tu sais, dit soudain Shakes. Forcément. Je ne peux pas croire que Liannan serait simplement...

Wes s'alarma de la profondeur de son désespoir.

– Non, non ! On va les retrouver. Crois-moi. Surtout maintenant qu'on a des watts. Dès qu'on aura mis la main sur Eliza, on...

– Bah, non. J'ai fini d'espérer. Tu sais ce qu'on raconte... Ils ont disparu depuis plus d'un mois, et Dieu sait ce qui leur a été fait. S'ils ont été capturés, ils sont morts, et nous, on n'a pas su empêcher ça.

– Tu ne peux pas en être certain.

Wes tentait de consoler son ami, mais c'était peine perdue. Il aurait eu besoin de se consoler lui-même. Il reprit une bouchée de plasti-burger et détourna les yeux. Le boui-boui où ils se trouvaient n'avait rien à voir avec le bar chic où travaillait Shakes. Pas de baies vitrées ni de pont de verre, pas d'employés veillant à ce que de la neige ne tombe pas dans votre cocktail. Le toit fuyait de partout et les murs étaient rafistolés avec des plaques métalliques. C'était le genre d'endroit anonyme que fréquentaient les traîne-savates comme eux ; pas de nom, pas d'enseigne, pas de lumières visibles de l'extérieur. On aurait dit un local abandonné : cette discrétion convenait bien à la clientèle.

Wes et Shakes n'étaient pas tout à fait recherchés, mais ils n'avaient pas toujours été d'honnêtes citoyens en règle non plus, si bien qu'ils gardaient un profil bas. À la connaissance de Wes, personne ne savait que son équipage était aux côtés de Nat lorsque la flotte du Pacifique avait sombré dans les eaux noires. Ou plutôt, presque personne. Il y avait des trafiquants d'esclaves dans la nature, qui travaillaient pour les VSA et étaient au courant de ce qui s'était réellement passé. Wes pensait être en sécurité à New Vegas pour l'instant, mais il ne comptait pas prendre de risques, surtout maintenant qu'il prévoyait de nouvelles activités clandestines : cette fois, une évasion d'un hôpital-prison militaire. Il termina son burger et chercha sa serviette en papier.

– On va les retrouver, affirma-t-il en tâchant d'avoir l'air sûr de lui. Shakes hocha la tête sans répondre. Wes consulta sa montre.

– La bagnole devrait être arrivée. Attends un peu de la voir.

Il espérait qu'un visage familier leur remonterait le moral à tous les deux.

Ils prirent leurs plateaux et traversèrent la salle obscure. Shakes se cogna dans une table en sortant. Fallait-il vraiment tamiser les lumières à ce point ? La paranoïa poussait les traqués à des comportements extrêmes : il n'y avait aucune limite à ce que pouvaient faire les fugitifs pour ne pas risquer d'être repérés. Wes avait même vu quelques collègues défigurés par de mauvaises opérations de chirurgie esthétique et autres teintures de cheveux ratées.

Shakes ouvrit la porte et tous deux restèrent un petit moment à attendre dans le froid.

– Il m'avait dit qu'il serait là à cette heure-ci, grommela Wes.

– Qui ça ? Le prince charmant ? s'enquit Shakes en tapant du pied dans la neige.

– Plus ou moins.

Quelques minutes plus tard, une longue limousine blanche vintage se garait contre le trottoir. C'était un monstre, un vrai paquebot, comme ceux du temps où les gens partaient encore en croisière. La voiture était une relique, probablement retapée une demi-douzaine de fois, avec une carrosserie plastique blanche pas bien solide, mais à travers le pare-brise on pouvait voir que les sièges étaient en cuir, et le moteur ronronnait.

Shakes ricana lorsque la limousine s'arrêta devant eux.

– Laisse-moi deviner. C'est dans cette monstruosité qu'on va aller à El Dorado ?

– Ne me remercie pas, surtout ! répliqua Wes en feignant d'être vexé.

La fenêtre avant gauche descendit, révélant la bouille souriante d'un certain Farouk Jones, membre de leur ancien équipage et autre survivant de la bataille sur les eaux noires. Le gamin tenait un écran d'une main et le volant de l'autre. Le rythme tonitruant d'un remix reggae s'échappait de son casque audio. Il conduisait en écoutant de la musique et en s'adonnant à un jeu vidéo. Du Farouk tout craché.

Son long visage mince s'illumina d'un immense sourire.

– Z'avez appelé un taxi ? demanda-t-il en descendant de voiture pour leur ouvrir la portière arrière.

Lorsqu'ils étaient rentrés à New Vegas après avoir emmené Nat

jusqu'au Bleu, Wes avait eu du mal à trouver du travail à son équipe, si bien qu'après avoir attendu et traîné quelques semaines, Farouk était parti se trouver un job de chauffeur pour les casinos. À treize ans, il avait les traits burinés d'un trentenaire et le tempérament d'un gamin de neuf ans. Il repoussa en arrière ses abondantes dreadlocks et ouvrit la portière.

Wes se glissa sur la banquette, poussé par Shakes qui s'assit à côté de lui. La portière claqua et la limousine démarra, la musique à fond, Farouk donnant un coup de volant pour éviter de renverser un piéton. Il se retourna, et son sourire s'envola.

– C'est quoi, ces têtes d'enterrement ? Il n'y a que vous deux ? Où sont la jolie dame et mes p'tits potes ?

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était un mois auparavant : l'équipe était encore au complet et Liannan, Brendon et Roark en faisaient encore partie.

Shakes garda le silence en s'étalant sur la banquette, son bonnet tiré sur les yeux, et Wes lui aussi resta muet. Il passa une main sur le cuir du siège. Ce genre de luxe était rare, par les temps qui couraient ; même sa Mustang du circuit de course n'avait pas cette classe.

– À qui est cet éléphant blanc ? s'enquit-il. Ça doit être du lourd, s'il peut payer l'essence.

– Eh non, mec, c'est un moteur électrique, et le boss du casino finance tout. Comme je te l'ai dit au téléphone, je fais le trajet tous les jours entre les dômes d'El Dorado et le Strip, et je pousse parfois jusqu'à Ho Ho City si on a une escorte armée. Tout le monde se barre de New Veg : avec les guerres entre casinos et maintenant les manifs, c'est n'importe quoi, ici. Attends un peu qu'on arrive aux dômes. C'est top, là-bas. Il y fait bien chaud. Y a même des meufs en bikini. Leurs dômes à elles ne sont pas mal non plus, si vous voyez ce que je veux dire.

– Pas du tout, tu penses, grommela Shakes en fouillant parmi les bouteilles vides du minibar.

– Le paradis sur terre, plaisanta Wes, qui remonta ses pieds sur la banquette d'en face pendant que Shakes fouillait toujours, cherchant une bonne surprise.

– Y a pas du chauffage, des vidéos, de la zique, dans cette caisse ?

Farouk sautillait sur son siège tout en passant les doigts sur son écran, absorbé par un jeu que Wes ne voyait pas. Il était le plus jeune

élément de l'ancienne équipe, et avait un côté « Monsieur Je-sais-tout ». Il savait piloter ou conduire n'importe quel engin, et était plus habile que quiconque pour naviguer sur les réseaux.

– Y a tout ce que tu veux, sauf qu'il faut une carte électronique pour le débloquent. C'est pour ça que j'emporte des lecteurs portables. Je suis obligé de conduire dans le froid, et je peux pas m'amuser avec les gadgets. Je ne conduis même pas les grands boss. Mon job, c'est de ramener les bagnoles à El Dorado après avoir déposé les touristes. (Il régla le rétroviseur, dans lequel se dessina l'immense périmètre de New Vegas.) On arrive à la barrière, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Wes et Shakes baissèrent le dossier de la banquette, se tassèrent dans le coffre, remontèrent le dossier. Les patrons de casinos graissaient bien des pattes : le logo de l'hôtel sur la portière leur permit de franchir le barrage routier sans qu'on leur dise un mot : on les invita à passer d'un simple signe de la main.

– Je pourrais aussi bien ne pas être là, s'emballa Farouk, triomphant. Je suis l'homme invisible !

– Ah ouais ? Et c'est avec ce genre de vanne que tu dragues ? répliqua Wes en s'extirpant du coffre.

– Tu parles, c'est avec cette caisse que je drague, fanfaronna Farouk en claquant des doigts.

– Cette caisse à savon, oui ! En moins confortable...

Quoi qu'en dise Wes, ils étaient soulagés de se réinstaller dans leurs sièges moelleux.

Jusque-là, tout allait bien. Mais la sortie de la ville n'était que la première étape. Wes devait encore trouver le moyen de pénétrer dans El Dorado. Son plan d'action comportait des trous qui auraient été assez gros pour laisser passer un Drakon, mais il ne voyait pas l'intérêt d'inquiéter ses compagnons pour l'instant. Il aurait bien une idée en chemin. Il avait toujours fonctionné ainsi.

De toute manière, je ne vais pas laisser tomber Eliza maintenant.

La route qui montait vers le Grand Lac Salé, au nord, était blanche de neige, dont la netteté étincelante contrastait avec les traces noires laissées par les voitures qui les avaient précédés. Il y avait peu de circulation, le ciel était gris, l'air blanc et animé de flocons. Mais, au loin, Wes apercevait des taches vertes : un spectacle inconcevable encore quelques années plus tôt. Le monde changeait, petit à petit. Il

ignorait si la Terre revenait à la vie parce que le Bleu s'étendait, comme l'avait dit Liannan, mais il espérait qu'elle avait raison. Peut-être que, une fois éteintes toutes les lumières de tous les casinos de New Vegas et de toutes les villes des VSA, les étoiles seraient à nouveau visibles dans le ciel. Un nouveau monde pourrait alors émerger. Il sourit. Un seul voyage sur les océans noirs avait fait de lui un pèlerin, mais, contrairement à beaucoup d'entre eux, il avait vu de ses yeux le Drakon de Nat, il avait vu le Bleu. Le monde changeait, allez savoir comment. Il espérait seulement vivre assez longtemps pour connaître le résultat.

Tandis qu'ils roulaient, le seul bruit audible était le petit grésillement issu du casque audio de Farouk. Wes était accoutumé à la camaraderie bruyante des soldats, à leur musique tonitruante, leurs remix punk-metal-rap, au vacarme des jeux vidéo, au rire de Shakes ; il trouvait ce quasi-silence tout à fait déprimant.

Et apparemment, il n'était pas le seul.

Tout à coup, la limousine pila, projetant ses passagers vers l'avant. Farouk passa le bras par-dessus son dossier et se retourna vers eux, l'air franchement contrarié.

– Bon, vous deux, vous allez me dire ce que vous ruminez, ou je vais devoir vous jeter dehors ? Allez, crachez le morceau.

Shakes frottait la bosse qu'il s'était faite au front en heurtant la vitre.

– Tu essaies de nous tuer ?

– Ouais. De vous tuer, et ensuite de parler avec vous.

Farouk les regardait d'un air impatient.

– C'est Liannan et les garçons, lâcha enfin Wes.

Car, dans un sens, c'était vrai. Ils étaient là pour Nat, bien sûr, et pour Eliza, mais Farouk n'avait pas besoin de le savoir, et il s'agissait aussi de leurs camarades, du reste de l'équipe – la belle Sylphe qui était la petite amie de Shakes, et les deux Petitshommes, Brendon Rimmel et Roark Goderson. Tous étaient loin, à cette heure-ci.

Farouk frappa le volant.

– Je le savais. Où sont-ils, bon Dieu de glace ?

– C'est ça, le problème. On ne sait pas. Ils ont disparu du jour au lendemain. On ne sait même pas s'ils sont encore en vie. Voilà ce qui ne va pas.

Et en le disant, Wes regretta que ce ne soit qu'une partie de leurs

problèmes.

Nat devait courir pour ne pas se laisser distancer par Faix. Les pas du Sylphe ne faisaient presque aucun bruit – non qu’il fût particulièrement léger, mais simplement parce qu’il posait ses pieds avec une attention extrême. Il marchait sur l’humus du sol sans jamais faire craquer une branche tombée ni broyer les feuilles mortes. Elle, à côté, se sentait comme une grosse bête maladroite. On aurait dit que le temps passait plus lentement pour lui, ce qui lui permettait de chorégraphier le moindre de ses gestes avec un équilibre délicat et gracieux, et de peser chacun de ses mots avant de parler. Nat se souvint de Liannan marchant sur l’eau. Les Sylphes étaient doués : rapides, légers, vivant en harmonie avec le monde qui les entourait.

Par comparaison, elle-même se faisait l’effet d’être un gros tas de boue. Mais elle le suivait de près, autant qu’elle le pouvait. Il avançait prestement, sautant comme une gazelle par-dessus rochers et troncs. Cela lui rappela Wes. Wes, si vif de corps et d’esprit, Wes qui n’avait que son intelligence et son humour pour l’aider à survivre au froid. Ils lui manquaient tous : Shakes et sa bonne humeur, la chaleureuse Liannan, la loyauté sans faille de Brendon et Roark, Farouk et son inépuisable enthousiasme pour le monde.

Wes avait promis de lui revenir, mais c’était difficile de l’imaginer, dans son treillis militaire usé, la ceinture de son pistolet portée bas sur les hanches, avec ce sourire ironique sur son beau visage, acceptant la nature quelque peu mystique de Vallonis. Qu’aurait-il pensé de Faix et de sa capacité à lire dans les pensées ?

Nat...

Une voix faible résonnait dans les bois.

Nat...

– Tu as entendu ? demanda-t-elle.

Faix se retourna et fit non de la tête. Peut-être était-ce Wes ? Mais non. Elle connaissait le son de sa voix. Elle aurait aimé savoir comment ils avaient réussi à s’apercevoir par vision interposée, afin de recommencer. Elle décida de ne pas se préoccuper de la voix pour l’instant. Ce n’était peut-être qu’un écho.

Ils atteignirent l'orée du bois, et Faix pointa le doigt vers le lointain, où une haute cité blanche flottait dans les airs, projetant son ombre sur les terres, suspendue au-dessus de falaises de grès qui semblaient s'élever vers elle mais s'arrêtaient juste avant de rejoindre ses fondations.

– Du temps où la cité s'appelait Atlantis, elle flottait au-dessus de l'océan. Durant le Deuxième Âge, elle s'appelait Avalon et ses murailles étaient dissimulées dans la brume. Dans le Miroir d'Avalon, une relique de cette époque, nous pouvons voir le passé et parfois apercevoir l'avenir. Ceci est Apis, notre cité céleste, et elle est plus splendide encore que toutes ses incarnations passées. C'est là que vivent notre reine et sa cour.

Nat fut stupéfiée par cette ville de pierre suspendue au-dessus des nuages, qui défiait la gravité, défiait la réalité. *Comment est-ce possible ?* songea-t-elle, sachant que Faix lui répondrait.

Il indiqua du geste les grandes étendues vides autour et en dessous de la cité.

– Ceux du monde gris ne voient que du vide, mais ici, dans le Bleu, le vide n'existe pas. Vos savants appellent cela la matière noire de l'univers, qui ne renvoie pas la lumière et ne peut être ni touchée ni ressentie, mais n'en est pas moins réelle. Votre monde l'appelle aussi « magie », mais je peux t'assurer que l'éther est aussi solide que le sol sur lequel nous marchons. Notre pouvoir nous vient du fait que nous savons utiliser et contrôler cette matière invisible. Nous canalisons la puissance de l'éther, celle du vent qui courbe les arbres, la force qui balaie les feuilles mortes. Tu as utilisé ce pouvoir toute ta vie. Tu t'en es servie dès l'âge de trois ans, quand tu as projeté ce petit garçon à travers le salon.

Nat ne s'étonna pas qu'il connaisse son passé, mais c'était tout de même déconcertant de l'entendre en parler avec une telle désinvolture.

Oui, je connaissais l'existence de ce pouvoir, mais entre connaître et contrôler, il y a de la marge, pensa-t-elle.

– C'est pourquoi tu es ici en ce moment, c'est pourquoi je dois tout t'enseigner, continua Faix. Les gens de Vallonis savent plier ce pouvoir à leur volonté. Nous appelons cela « sculpter le vide ». Les Tisseurs utilisent l'éther pour produire des illusions, pour manipuler la réalité, tandis que d'autres s'en servent pour déplacer des objets ou pour se

rendre invisibles. En plus de leur capacité à produire du feu, les drakonniers sont souvent doués de ce que votre monde appelle télékinésie, d'où ta capacité à déplacer des objets sans les toucher. Tu vas pouvoir apprendre d'autres talents tout en affinant ceux que tu possèdes déjà.

D'autres talents ? Quels autres talents ?

Cette fois, Faix sourit franchement.

– Une fois la puissance de l'éther à tes ordres, tu pourras faire tout ce que tu imagineras. Nous sommes des artistes de l'invisible. Comme pour tout art, il faut un talent au départ, mais c'est aussi du travail. Notre moyen d'expression est l'éther ; nos outils se trouvent dans notre esprit. Nous sculptons avec notre imagination, nos pensées. Cette tâche requiert une volonté forte et un esprit clair. À Vallonis, être marqué, c'est jouir des bienfaits de l'éther. Nous nous en servons pour construire, pour créer, pour imaginer un monde différent de celui que nous connaissons. Si nous ne travaillons pas notre pouvoir, si nous ne l'utilisons pas correctement, nous souffrons, comme toi-même tu as souffert.

Un éclair de douleur passa fugacement sur ses traits.

Et comme je sais que tu souffres en ce moment, ajouta-t-il muettement.

Les médecins avaient fait croire à Nat que la marque était une malédiction, que la flamme gravée sur sa poitrine était un symbole qui aurait pu lui coûter la vie à de nombreuses reprises. Elle avait eu peur et honte de son secret ; celui-ci l'avait altérée, l'avait emplie d'idées d'impuissance et de destruction, mais à présent elle comprenait la source de cette rage. C'était la passion d'un artiste qu'on empêcherait de peindre, d'un poète qu'on empêcherait d'écrire. Privée d'une compréhension véritable du don avec lequel elle était née, elle était incapable d'exprimer son pouvoir, si bien qu'elle l'avait retourné contre elle-même, et avait vécu avec la rage au cœur.

Avant, elle tâtonnait dans le noir, mais à présent, en voyant cette haute cité blanche suspendue dans les cieux, Nat sentit qu'elle entrait enfin dans la lumière.

Si Farouk voulait une histoire, il n'allait pas être déçu.

Quand Wes se mit à parler, il ne s'arrêta plus – il se rendit compte que cela lui était impossible. Il commença par ce que Farouk savait déjà : le retour, après le Bleu, de l'équipe à New Vegas, qu'ils avaient trouvée aux mains de l'armée.

Sortir en plein jour était alors dangereux pour toute personne qui ressemblait à Liannan, Brendon ou Roark. La belle Liannan avait dissimulé ses cheveux d'or sous une teinture et ses yeux violets avec des lentilles, mais c'était plus difficile pour les Petitshommes de cacher leur vraie nature. Comme ils ne pouvaient légalement habiter nulle part, Wes avait décidé qu'il valait mieux qu'ils squattent un casino incendié, où ils pourraient se fondre parmi les junkies, les anciens combattants sans domicile et les épaves. Nul n'était censé vivre dans les tours abandonnées, mais des centaines de gens le faisaient quand même.

L'endroit avait été, du temps de sa splendeur, l'une de ces fabuleuses salles de jeu perchées au sommet des tours de la ville, et bien que sale et abandonné, il disposait encore d'un éclairage électrique grâce à un branchement clandestin, d'une cuisine en état de marche, et d'une isolation suffisante pour garder à peu près le froid à distance. Ce n'était pas une vie rêvée, mais il y avait bien pire ; chaque couple avait sa chambre, et cela ne dérangeait pas Wes de dormir de temps en temps sur un canapé dégingué à côté de la cuisine. Quand Wes et Shakes devaient travailler hors de la ville pendant quelques jours, ils payaient des coursiers pour livrer des vivres à leur place.

Ce n'était pas tout à fait un foyer, mais cela commençait à y ressembler. Étant donné les circonstances, c'était en tout cas leur petit paradis imparfait. Certaines journées étaient plus dures que d'autres ; Roark et Brendon commençaient à souffrir de claustrophobie, et Wes les trouvait parfois sur le toit. Il les exhortait à rentrer, car ils risquaient d'être vus et dénoncés, mais les deux Petitshommes continuaient quand même. Un jour, ils avaient fini par lui montrer

pourquoi ils montaient là-haut. Wes n'en avait pas cru ses yeux : ils avaient bricolé une tente qui faisait office de serre, et dans les châssis ils avaient planté des navets, des courges, des choux et des carottes, avec des graines que Liannan avait apportées du Bleu.

Une petite étincelle de magie, en effet, s'était émerveillée Wes. Réussir à faire pousser quoi que ce soit à Vegas était déjà un miracle en soi. Les déluges toxiques avaient empoisonné la planète entière, et l'eau contenait des composés chimiques qu'aucun filtrage ne pouvait éliminer. C'était la raison pour laquelle tout le monde buvait du Nutri : le processus « nutritif » compensait les effets les plus ravageurs des toxines à coups de vitamines de synthèse. Et pourtant, ici, sur un toit abandonné, poussait un jardin.

Bientôt, ce ne fut plus seulement un jardin qui s'épanouit. Wes se languissait de Nat, mais il avait ses amis, et c'était déjà quelque chose. Liannan chantait, Shakes cuisinait, et Brendon et Roark trouvaient toujours quelque chose lors de leurs expéditions de récup dans les environs de l'hôtel abandonné : de petits trésors comme une barre chocolatée ou une bouteille de vin oubliées dans un minifrigidaire. De temps à autre, un vol d'oiseaux vivement colorés se présentait à l'aube à leur fenêtre avec des offrandes de fruits pour Liannan. Les animaux de toutes espèces étaient entièrement dévoués à la Sylphe. Wes avait encore sur la langue le goût des fruits qu'ils apportaient – une saveur fraîche et acidulée, différente de tout ce qu'il avait connu jusque-là –, de vrais fruits, pas cultivés sous dôme ou sous lampes chauffantes. D'après Liannan, la présence des oiseaux et des fruits indiquait que la vie revenait dans les terres grises. Wes savait mieux que quiconque à quel point elle désirait y croire.

Puis, un jour, ce fut terminé, aussi soudainement que cela avait commencé. Wes et Shakes étaient partis travailler pour un week-end à Little Tijuana, et lorsqu'ils avaient regagné la suite, leurs amis n'y étaient plus. Il n'y avait aucune trace de lutte – ni sang ni traces de pas, aucune douille d'arme à feu. Rien. L'appartement était tel qu'ils l'avaient laissé. Propre. Rangé. Le jardin était comme avant. Pas de tente saccagée, pas de pots de fleurs renversés, pas de plants déracinés. Wes s'était dit qu'ils étaient peut-être sortis faire un tour, mais Shakes, lui, s'était tout de suite inquiété.

Ils avaient attendu leur retour. Les autres étaient peut-être partis fouiller l'hôtel à la recherche de victuailles : ils faisaient cela de temps

en temps. Mais la nuit était tombée, et ils n'étaient pas revenus. Tout était lugubre et silencieux, et Wes commençait à avoir le mauvais pressentiment que Shakes avait raison, que leurs amis avaient été enlevés.

Comme ils n'étaient toujours pas là le lendemain ni le surlendemain, Shakes s'était lancé dans un véritable raid sur tout l'hôtel, du haut en bas de la tour, enfonçant les portes à coups de pied, bombardant les voisins de questions. Il soupçonnait une dénonciation par un coursier, à moins que la police militaire ne les ait surpris dehors. Il n'y avait aucun moyen de le savoir avec certitude.

Ils avaient frappé à toutes les portes, réclamé toutes les faveurs qu'on leur devait, exploité toutes leurs relations dans les milieux interlopes du Grand Dépotoir et au-delà, mais leurs amis s'étaient comme volatilisés. Personne ne les avait vus nulle part, ni sur les bateaux ni sur des listes de prisonniers ou de réfugiés. Pas même à la morgue.

Peut-être étaient-ils partis de leur plein gré, peut-être en avaient-ils eu assez de l'équipe, de New Vegas, d'eux deux, allez savoir. Mais Wes ne pouvait pas se résoudre à croire qu'ils les auraient abandonnés ainsi, sans un mot d'adieu. Il ne savait plus que penser.

C'était dur de trouver un sens à tout cela – et encore plus d'en parler –, mais là, quand Farouk avait posé la question, Wes s'était transformé en moulin à paroles. Comme s'il était responsable de leur disparition, comme s'il se devait de confesser ses péchés.

Il raconta tout d'une voix basse et monocorde pendant que Shakes, le bonnet tiré sur la figure, gardait le silence. Les Petitshommes lui manquaient et la perte de Liannan l'avait blessé plus durement que quiconque, bien sûr – son histoire avec la Sylphe étant ce qu'il connaissait de plus proche de l'amour –, mais Wes, à sa manière à lui, était tout aussi ravagé. Liannan était leur dernier lien avec le Bleu, et donc avec Nat. Il lui arrivait de se dire que le voyage sur les océans n'avait été qu'un rêve, qu'il avait tout inventé, mais Liannan était la preuve vivante du contraire. Avoir la Sylphe dans son équipe lui donnait l'espoir de retrouver un jour le chemin du Bleu et de revoir Nat. Mais cet espoir s'était envolé le jour où il avait perdu ses amis.

– Foutue histoire, commenta Farouk avec un gros soupir.

Il ne posa pas d'autres questions. Wes imagina que le gamin regrettait de lui avoir arraché ce récit.

– Oui, bon, grogna-t-il.

Car franchement qu’y avait-il d’autre à dire ?

Au moins il lui restait une chance, si mince fût-elle, de sauver Eliza. S’il ne pouvait être avec Nat, ni retrouver son équipe et ses amis, au moins pourrait-il faire son possible pour sauver sa sœur. Le tuyau qu’il détenait était solide, mais les chances de réussite étaient encore lointaines. À l’époque où il travaillait comme garçon de courses pour les patrons de casinos, il avait des ressources illimitées à portée de main, de l’argent pour les bakchichs, des contacts bien informés. À présent, il n’avait plus que quelques watts et deux soldats. Il ne lui restait plus qu’à compter sur sa chance et sur sa cervelle.

Donc, Eliza était détenue dans un hôpital des VSA. Où avait-elle passé toutes ces années ? Il avait toujours supposé qu’on l’avait enlevée parce qu’elle était marquée, mais il n’avait en fait aucune certitude. Ses souvenirs de la nuit du kidnapping étaient plus que flous. Et il n’était même pas sûr de vouloir connaître la vérité.

Il voulait juste la retrouver, elle et tous ceux qui lui avaient été enlevés.

Qui leur avaient été enlevés, à eux tous.

À nous tous.

Il tâcha de ne plus penser à la foule qui avait pris la forme du Drakon, lors de la manifestation. Il n’était pas Nat. Il n’était pas là pour sauver le monde, ni même New Vegas. Il n’était pas un héros. Il n’était qu’un jeune type qui avait grandi dans les casinos, quelqu’un qui subsistait en grappillant les restes.

Fais le boulot, c’est tout. Un aller-retour vite fait. Comme au bon vieux temps. Comme si les choses n’avaient pas changé depuis.

Wes ferma les yeux et essaya de ne plus penser du tout.

Ils roulaient depuis quelques heures lorsque Farouk arrêta de nouveau la limousine.

– Une inondation, annonça-t-il, contrarié. Allez, aidez-moi à mettre les chaînes.

La neige avait fondu pour former une mare géante au milieu de la chaussée. Wes et Shakes descendirent de voiture et aidèrent leur ami à équiper les pneus de chaînes rouillées. Pendant que la voiture redémarrait et patinait dans la soupe de glace à demi fondue, Wes demanda à Shakes s’il s’interrogeait jamais sur l’origine de la glaciation.

– Elle est sortie de mon derche, lâcha Shakes.
– Non mais sérieusement, tu ne te poses jamais la question ?
– Tu sais bien qu’il ne pense qu’à ses miches, mon pote, intervint Farouk, amusé. C’est de Shakes qu’on parle, là.

– Quoi ? fit Shakes avec humeur. Il s’est mis à faire chaud, et puis il s’est mis à faire froid. Le Deuxième Âge de Glace, c’est tout.

Il eut un mouvement d’impatience. Il connaissait les faits, comme n’importe quel jeune des VSA. On était en l’an 111 près le cataclysme qui avait détruit la planète et anéanti 99 % de l’humanité. Selon toute vraisemblance, le réchauffement climatique avait fait fondre les calottes glaciaires des pôles et abaissé de manière spectaculaire la température des océans, et les énormes séismes et blizzards qui avaient suivi avaient atteint le niveau d’intensité de la dernière ère glaciaire, qui datait de presque dix mille ans. Le Grand Gel avait transformé les océans en plaques de verre et enseveli des villes entières sous d’impénétrables couches de glace.

Voilà où ils en étaient.

Wes secoua la tête.

– Oui, c’est ce qu’on dit, mais c’est arrivé hyper vite, quand même. Et ce n’est qu’une théorie. La fin du monde est arrivée, voilà ce qu’on sait ; désormais, les gens se fichent des raisons, plus personne ne se soucie de savoir comment le cataclysme a commencé.

– Et alors ?

Wes sentait bien que son ami n’était pas d’humeur à discuter de l’Univers, mais il insista quand même.

– Et alors tu ne te poses pas de questions ? Tu n’as pas envie de savoir ?

– Non. Rester en vie et me réchauffer me prend déjà pas mal de temps.

Wes se tourna alors vers Farouk, qui haussa les épaules.

– Ne me regarde pas comme ça, moi je conduis, c’est tout.

Wes ne répondit pas, sachant qu’il était impossible de parler à Shakes quand il était d’humeur si morose. Quant à Farouk, il se fichait éperdument du monde au-delà de New Vegas.

– Rappelle-toi ce que disait Liannan, dit enfin Shakes. Elle disait que ça se passait aussi dans son monde, que tout se délitait. Que la magie était censée revenir dans celui-ci, mais que quelque chose, je ne sais pas quoi, l’empêchait de passer.

– Et elle l’a décoincée pour toi ? lança Farouk avec un clin d’œil dans le rétroviseur.

Wes lui décocha un regard noir.

– Les siens l’ont envoyée chercher la source de la corruption, dit Shakes d’un ton morne. C’est peut-être ce qu’elle fait en ce moment.

– Et elle serait partie, comme ça, sans rien dire ? reprit Farouk, dubitatif.

Wes continua d’y réfléchir. Tout était possible. Shakes avait peut-être raison. Liannan avait peut-être décidé que le temps était venu de reprendre sa quête et qu’elle ferait mieux de partir avant que Shakes ne l’en dissuade.

Mais il n’était plus temps de ruminer : Farouk poussa un sifflement sur le siège conducteur.

– Ça y est, les enfants, on arrive.

En franchissant une crête, ils découvrirent une série de dômes qui évoquaient des bulles posées sur l’eau, miroitant sous le faible soleil. Le Grand Lac Salé était le dernier lac à l’état liquide d’Amérique du Nord, car les sels toxiques de ses profondeurs abaissaient naturellement la température à laquelle l’eau gelait ; d’autre part, les exploitants d’El Dorado le bourraient d’antigel pour l’empêcher de se figer.

Pourquoi ajouter du poison à un lac déjà empoisonné ? Wes ne comprenait pas, mais les instances dirigeantes étaient très fières de leur exploit, dont les brochures vantaient le caractère exceptionnel. Vivre au-dessus de l’eau, loin de la neige ! Mener l’ancienne existence, faire comme s’il n’y avait jamais eu de glaciation ! Ils avaient baptisé l’endroit El Dorado, du nom de l’ancienne et mythique cité d’or, et avaient imprimé à leurs dômes une teinte dorée... mais, à la grande consternation de ses riches habitants, la plupart des gens surnommaient la ville « Soda City » parce que les eaux du lac pétillaient doucement.

À l’approche du pont qui menait au premier des dômes, Farouk remua sur son siège.

– On est bien sur le listing, hein ? Vous n’allez pas pouvoir vous cacher dans le coffre, cette fois-ci. Ils vont fouiller toute la bagnole au laser. La sécurité d’El Dorado, ce n’est pas de la blague ; ils tireront à vue si on n’a pas les autorisations. L’endroit est encore mieux défendu que les miches de ta mère.

– Ne mêle pas ma mère à ça, répondit Wes, amusé. Ta bagnole est réglo, alors qu'est-ce qui t'inquiète ? Y a pas de problème, on a tout prévu... pas vrai, Shakes ?

Il donna un coup de coude à son ami, qui haussa les épaules.

– J'en sais rien, chef, c'est toi qui t'es occupé de graisser les pattes, non ?

Wes acquiesça.

– Ça va passer tout seul, comme cette limo en plastique. J'ai nos combis dans mon sac. On sera sur le listing. Ça nous a coûté chaud, mais il ne devrait pas y avoir de problème au barrage.

Ce discours sonnait bien, à tel point que Wes lui-même faillit y croire un instant.

Farouk parut se satisfaire de la réponse et ne posa pas d'autres questions ; Shakes non plus. Ils avaient confiance en lui, ce qui le fit culpabiliser encore plus. Il détestait mentir à ses camarades. C'était la seule chose qu'il s'était juré de ne jamais faire, mais la vérité était qu'il n'avait pas les watts pour payer les bakchichs. Il comptait sur la limousine pour leur permettre d'atteindre l'entrée, où il ferait un numéro de charme pour passer, comme toujours. Il espérait que les gardes seraient sympas avec Farouk, vu que celui-ci faisait le trajet presque tous les jours.

Cela faisait beaucoup d'incertitudes.

Ce n'était pas gagné, mais s'il avait perdu encore un mois à disputer des courses automobiles pour gagner de quoi acheter son passage, Eliza aurait été partie depuis longtemps à son arrivée. Elle aurait très probablement déjà été vendue au temple, à la grande prêtresse qui, disait-on, se nourrissait du sang des Marqués, aspirant leur force vitale pour alimenter sa propre immortalité. Et si jamais Eliza mourait en plus de tout le reste – la perte de Nat, la perte de Roark, Brendon et Liannan –, Wes n'aurait plus rien.

Il devait se fier à sa bonne étoile, et espérer que la chance ne l'abandonnerait pas. Et que lui-même n'entraînerait pas les autres dans sa chute.

Laissant la forêt derrière elle, Nat s'approcha des falaises dressées vers les nuages qui marquaient le début de la cité blanche. Des escaliers étaient creusés dans la roche. *Où sont tous les gens ?* se demanda-t-elle. Il n'y avait personne sur les marches. Ceci était la capitale de Vallonis, et pourtant Faix et elle étaient les deux seules personnes à ses portes.

Il y a d'autres entrées, mais chacun doit passer par celle-ci la première fois qu'il s'approche d'Apis, lui transmit Faix, comme s'il était simplement un tiroir dans son cerveau, contenant des connaissances auxquelles elle n'avait pas encore accès. *Tu ne prendras ce chemin qu'une fois.*

Ils commencèrent leur ascension. Une douce brise soufflait. Des oiseaux voletaient dans le grand vide sous la cité. Les créatures aux ailes rouge et bleu lui rappelaient quelque chose : c'étaient les mêmes que les oiseaux qui étaient venus à elle sur l'océan noir alors qu'elle se trouvait avec Wes dans un conteneur, sur le navire des marchands d'esclaves.

Elle montait, les yeux baissés sur l'escalier, en veillant à ne pas trébucher ni perdre l'équilibre. Sa seule pensée était de ne pas tomber, au point que même sa conversation télépathique avec Faix cessa.

Après une marche qui lui parut longue et ardue, elle sentit que l'air se refroidissait, et, en relevant la tête, vit qu'ils approchaient du sommet et que la ville était en vue. L'escalier se terminait par un immense promontoire, une flèche de pierre qui s'écarterait de la falaise pour rejoindre les portes de la cité.

Nat s'avança jusqu'au bord et s'arrêta. Il y avait un espace d'environ trois mètres entre le promontoire et l'entrée de la ville. Trop large pour être franchi en sautant.

Elle pivota alors pour regarder Faix, qui avait fait l'ascension derrière elle, mais ne vit personne... et lorsqu'elle se retourna vers l'avant, il était à la porte, sous l'arche de pierre. Ses cheveux étaient presque aussi blancs que les pierres de cette arche.

Nat fronça les sourcils.

– Comment as-tu fait ça ?

Elle était à peu près sûre de ne pas vouloir connaître la réponse, d'ailleurs.

– C'est simple. À pied !

– Très drôle.

Elle plongeait les yeux dans le précipice. Une fois, certes, elle avait sauté de la fenêtre d'un hôpital, à plusieurs dizaines d'étages de hauteur, et s'en était tirée sans une égratignure. Elle avait volé sur le dos du Drakon, s'était élevée à des hauteurs plus vertigineuses encore que celle-ci. Elle n'avait pas peur du vide, et pourtant quelque chose dans ce fossé la faisait hésiter.

– Traverse le pont, Nat, lui dit Faix. Tous mes élèves y sont arrivés.

– Mais je vais tomber ! Il n'y a rien, là.

– En apparence, non. Tu dois marcher sur l'éther, tu dois lui ordonner de te soutenir. On n'entre pas comme ça dans la cité : celle-ci doit t'admettre. Pour prouver que tu es digne d'Apis, tu dois marcher sur l'éther et traverser le vide.

– En comptant sur ma foi.

Faix opina de la tête.

– On dirait bien.

– Mais si je tombe, je mourrai.

– Tu ne tomberas pas si tu y crois.

Il l'observa fixement pendant un moment et se tapota le menton.

– Il existe un conte dans ton monde, l'histoire d'un roi qui conquiert une nation et voulut connaître son peuple. Il voulait comprendre les coutumes, ce qui se faisait et ne se faisait pas chez ces gens. Il les interrogea sur leurs rituels funéraires, et leur demanda combien il devrait payer pour convaincre ses nouveaux sujets de manger les corps de leurs défunts. « À aucun prix », lui répondit-on. Les morts étaient incinérés. Les gens n'imaginaient pas de consommer la chair de leurs pères et mères. Ce même roi posa alors la question opposée aux membres des tribus barbares qui vivaient en dehors du royaume. « Combien devrais-je vous payer pour que vous incinériez vos morts ? – À aucun prix », répondirent les barbares. Dans leur culture, on ingérait la chair des morts. Ils ne pouvaient concevoir de brûler les corps de leurs proches.

Nat voyait les images que lui transmettait Faix : ces deux peuples anciens, et la répulsion qu'inspiraient à chacun les rites funéraires de

l'autre. Les corps incinérés, les corps ingérés.

– Comprends-tu ? Les deux cultures – le peuple « civilisé » et les prétendus « barbares » – concevaient le monde de deux manières complètement différentes. Toi et moi, nous sommes victimes du même malentendu. Dans les terres grises, les gens voient le monde matériel, les choses que l'on peut toucher, les possessions que l'on amasse. Mais à Vallonis nous voyons l'éther, le vide. Nous ne fabriquons pas de voitures ni de bateaux, de fusils ni d'avions. Nous fabriquons de la musique et des théories, des idées et des visions, le tout façonné dans l'éther. Pour entrer à Vallonis, il faut croire que l'éther, le vide, le rien, ce qui ne se voit pas, est aussi réel qu'une table ou une chaise. Aie foi en ton pouvoir, Nat, et entre dans Vallonis. (Il tendit la main.) Prends ta place de membre du Conseil de la reine, de citoyenne de la Cité Blanche.

Mais au lieu de faire un pas en avant, Nat en fit un en arrière, envahie par la peur et le doute.

– Je ne peux pas. Je ne suis pas des vôtres. D'où je viens, le vide, c'est le vide. Je tomberais.

– Pas du tout. Tu dois façonner une passerelle à partir de l'éther. Imagine qu'elle se forme, et elle sera aussi robuste que les pierres sur lesquelles tu te tiens. Crois-moi. Apprends à vivre à Vallonis.

– Mangez-vous vos morts, ici ? demanda-t-elle. Qui est l'homme civilisé, qui est le barbare ? Celui qui fait un pas en avant, ou celui qui s'abstient ?

Faix la contempla sans ciller. *Nul ne m'a jamais posé cette question, jeune Nat. Tu es bien une drakonnaire, au-dedans comme au-dehors.*

– Ce n'est pas une réponse, ça, s'entêta Nat en croisant les bras. Faix soupira.

– Vu d'ici, c'est vous qui avez la sensibilité la plus grossière. Un monde qui ne se fie qu'à ce que l'on voit nous paraît bien vulgaire.

Nat haussa un sourcil.

– Tiens donc ! Bizarrement, ça ne m'étonne pas...

– Je peux comprendre que, à tes yeux, un monde qui porte aux nues l'invisible puisse paraître primitif et rétrograde, comme les gens, chez vous, qui croient à des fadaises comme l'astrologie. J'espère pouvoir te montrer que notre monde est riche en idées et en histoire, et que notre « magie » n'est pas dépourvue de raison ni de logique.

Nat baissa de nouveau les yeux vers l'abîme. Le vent lui sifflait au

visage. En ce moment précis, elle aurait voulu se trouver ailleurs, n'importe où. *Même sous terre, songea-t-elle, avec mon Drakon.*

Ce serait moins dangereux pour moi que ceci.

Mais elle était là.

Elle releva la tête vers Faix.

– Si jamais j'essayais – et je ne dis pas que je vais le faire –, comment devrais-je m'y prendre ? Tu peux m'aider un peu, là ?

– Visualise l'eau qui remplit un verre, et non le verre qui contient l'eau. Vois la forme du néant, ressens la présence du vide.

La jeune fille secoua la tête. Elle ne comprenait pas. Elle ne voyait pas comment faire. Son pouvoir était imprévisible, incontrôlable. Elle observa le portail ouvert où se tenait Faix. Il y avait de la lumière au-delà, et des gens, les bruits d'un marché, le brouhaha d'une foule, des rires. Elle était si loin de sa ville natale d'Ashes, depuis son premier voyage vers le Grand Dépotoir et son séjour à l'hôpital MacArthur !

Elle avait volé à dos de Drakon, mais ce petit pas à faire, tout simple, ce saut dans l'inconnu, était un obstacle bien plus haut. Faix avait formé d'innombrables élèves semblables à elle, et tous avaient réussi à le franchir.

Alors, qu'est-ce qui me fait si peur ? L'air ? Le gouffre ? La chute ? L'oubli ? Elle s'efforçait de mettre de l'ordre dans le chaos de ses pensées. Non, elle ne craignait pas l'air ni le gouffre. Le risque de tomber du ciel, celui d'une mort subite : ces possibilités l'avaient toujours accompagnée. C'étaient des peurs familières, au point d'être presque réconfortantes. Ou du moins, cohérentes.

Alors qu'est-ce que c'est ?

Elle regarda encore le vide, jusqu'à ce que la réponse lui vienne. C'était de Vallonis qu'elle avait peur. Elle craignait de ne pas être digne de rejoindre un monde qu'elle avait cherché sa vie durant. Elle redoutait de rencontrer enfin la grande reine Nineveh. Elle avait peur de la décevoir.

Et si la ville se refusait à l'admettre ? Si on la laissait dehors à jamais ?

Si sa quête entière s'avérait inutile ?

Nat plongea les yeux dans le gouffre, s'efforça de façonner l'éther – pour en faire une passerelle, une planche de bois, qu'importe –, mais rien ne se passa. Elle essaya encore. Et encore. Et encore. La sueur luisait sur son front. Elle avait les jambes lourdes, ses doigts la

picotaient, puis devinrent gourds, ses paupières tressaillaient. Elle essaya encore. Rien. De longues minutes s'écoulèrent. Faix tenta de s'insinuer dans ses pensées mais elle le repoussa, le fit taire. Elle devait être seule pour accomplir cette tâche.

Il fallait qu'elle s'éclaircisse les idées, qu'elle prenne le contrôle, mais elle avait dans la tête un battement lancinant de ressentiment et de confusion. De noirs souvenirs de son passé, et une tristesse déchirante, le manque de Wes. Une angoisse sans fond, teintée de culpabilité, pour son Drakon.

Je suis constituée d'ombre et de ténèbres inquiètes. Il n'y a rien en moi qui puisse faire tenir un pont. Elle regarda, au-delà du gouffre, la lumière chaude, les gens, la ville, tout cela si proche et pourtant si lointain. La belle reine qu'elle n'avait jamais rencontrée, mais simplement entraperçue dans les souvenirs et les pensées de Faix. Elle avait sa place à Apis, il suffisait qu'elle y croie pour que ce fût vrai, mais elle n'y arrivait pas.

Sa terreur était trop immense.

Sur la banquette arrière de la limousine blanche, Wes avait enfilé une combi noire bas de gamme garnie de faux boutons de chauffage ; Shakes était vêtu de même. Wes lui passa une paire de lunettes miroirs semblables aux siennes et scruta avec angoisse, à travers le pare-brise, les étroits ponts à une seule voie dominés par les hauts dômes dorés. Les deux ponts reliaient ceux-ci à la terre ferme, telles deux pousses d'une plante rampante étendue au-dessus de l'eau. Ces ponts étaient le seul point d'entrée et de sortie de la cité flottante d'El Dorado.

Shakes se tourna vers lui.

– Ça va, chef ? T'es tout pâle.

Wes grogna.

– Il fait froid, que veux-tu.

Shakes l'observait avec attention.

– « Il fait froid », tu parles ! Comme si je ne voyais pas ta tronche tous les jours quand tu rentres gelé. Tu as bien payé les hackers, non ? Le listing est bien bidouillé ? On est dessus ? Qu'est-ce qu'il y a, tu penses qu'on a pu se faire avoir ?

Wes n'avait jamais rien pu lui cacher. Son ami avait compris que quelque chose clochait.

– Peut-être, finit-il par reconnaître.

Peut-être qu'on s'en tirera vivants, ou peut-être pas, parce qu'on ne figure sur aucun listing, et parce que je n'ai payé personne, vois-tu.

– Peut-être. Hum, soupira Shakes, conscient que le « peut-être » de Wes signifiait qu'il n'avait pu acheter personne et qu'ils couraient à la catastrophe. Peut-être que t'es plus crétin que je ne pensais, aussi.

– Ça, c'est difficile à croire, depuis le temps.

Wes porta l'index à ses lèvres. Il ne voulait pas avoir cette conversation devant Farouk, pas encore. Il jeta un coup d'œil vers l'avant.

– Ralentis, Farouk. N'ayons pas l'air trop pressés.

Farouk écrasa la pédale de frein et la limousine s'arrêta en dérapant. Wes se cramponna à la portière.

– Du calme, petit, et essaie aussi de ne pas avoir l'air flippé. Vas-y

tout doux. Cool. T'as déjà fait ça cent fois, pas vrai ?

– Oui oui, pas de souci, répondit le jeune garçon en reprenant de la vitesse, tâchant de conduire le plus normalement possible. Cent fois, avant d'être assez bête pour emmener deux foutus congelés.

Il secoua ses dreadlocks.

Le vent soufflait des vagues de neige sur le lac, et soulevait un clapot qui s'écrasait contre les piles en béton des ponts. Des bulles rouges remontaient à la surface, où elles se regroupaient avant d'éclater. Wes songea que son estomac était comme ces eaux : agité et bouillonnant.

– Un peu moins vite, je te dis.

Il cherchait à retarder le plus possible l'inévitable, mais la limo était déjà aux portes du dôme, juste devant l'arche dorée.

– Et toi, décide-toi ! riposta Farouk.

L'arche en acier plaqué or de l'entrée étincelait de toute sa surface fraîchement polie. Elle était flanquée par des gardes qui se tenaient devant le poste de contrôle, l'arme levée, retenant leurs robots chiens. El Dorado était le paradis de ceux qui avaient les moyens d'y entrer, une Vallonis pour les riches. Ses habitants ne subissaient pas les raids de l'armée, ne mangeaient pas de bouillie ; ici, sous les dômes, ils pouvaient faire comme si l'apocalypse n'avait pas eu lieu. Qui n'en aurait pas rêvé ?

– Chef, fit Shakes en lui donnant un coup de coude. Hé, chef.

– Une minute, répondit Wes, qui tâchait d'imaginer ce qu'il allait dire lorsque les gardes leur demanderaient leurs papiers et apprendraient à Farouk qu'ils n'étaient pas sur le listing.

– Non, sérieusement, regarde ça, insista Shakes en désignant le sommet du dôme.

Un panache de fumée noire s'élevait depuis l'autre côté de l'hémisphère doré. On voyait des fêlures sur sa surface vitrée.

– Zut. Qu'est-ce que c'est, encore ? (Wes cherchait ses jumelles.) On dirait qu'ils évacuent de la fumée.

Ces espaces clos nécessitaient un système de ventilation, faute de quoi un simple feu pouvait emplir un dôme d'émanations et mettre en danger la vie de tous ses occupants.

Wes rabassa ses jumelles.

C'était leur tour de passer au poste de contrôle. L'un des soldats leva son arme ; les chiens robotisés se mirent à hurler. La limousine

s'arrêta lentement. Un agent de sécurité en chemise blanche impeccable, cravate rouge et blazer bleu marine avec un dôme doré brodé sur la poche sortit de la guérite, radio en main, lunettes noires sur les yeux, et s'approcha de la portière.

– Bonjour. Rolf n'est pas là, aujourd'hui ? fit Farouk en lui tendant ses papiers.

Le vigile remonta sa casquette, fit un signe en direction de la guérite. Sa radio grésilla et il porta le récepteur à son oreille, écouta, hocha la tête.

– Les passagers ? demanda-t-il.

– Des patrons du casino Loss. Ils doivent être sur la liste, répondit le jeune garçon en présentant les cartes d'identité falsifiées que Wes lui avait fournies.

Le vigile eut un nouveau hochement de tête, lut les cartes, donna les noms par radio.

Wes cessa de regarder l'homme pour tourner les yeux vers le dôme, puis de nouveau vers Farouk. De la fumée sortait toujours à flots par l'orifice de ventilation, créant des nuages noirs autour du dôme. D'autres gardes apparurent et cernèrent la limo en écoutant leurs oreillettes, qu'ils pressaient avec leurs doigts pour mieux entendre.

Il se passait quelque chose. Quelqu'un cria, et les gardes firent brusquement volte-face : ils constatèrent que la fumée sortait désormais aussi par le portail.

– Je répète, il me faut une autorisation pour un certain Dr Jekyll et un Mr Hyde.

Shakes leva les yeux au ciel. Wes tâcha de ne pas sourire. C'étaient là deux de ses pseudonymes préférés. Comme plus personne ne lisait, nul ne détectait la blague.

La radio du garde émit un bourdonnement.

– Faites demi-tour, dit l'homme. Demi-tour, les dômes sont fermés pour la journée.

Il accompagna cet ordre d'un geste de l'index, mimant le mouvement d'un véhicule tournant pour repartir.

– Vous plaisantez ! Jamais je ne pourrai faire faire demi-tour à ce paquebot ici !

– Tout de suite.

Le vigile recula d'un pas, une main posée sur la crosse de son

arme.

Au loin, des sirènes hurlaient, et des clignotements rouges et bleus émanaient du dôme. Wes, en se retournant, vit des véhicules de secours arriver derrière eux sur le pont. Les camions de pompiers et les ambulances bloquaient la chaussée : il n'y avait pas moyen de rebrousser chemin. Un convoi de Hummer militaires chargés de soldats en armes arrivait également.

Pourquoi un simple incendie aurait-il déclenché l'envoi de véhicules militaires ? Il se passait quelque chose, quelque chose de plus grave qu'une fissure dans le dôme et un panache de fumée.

Peut-être quelque chose d'aussi énorme qu'un Drakon dans les rues de New Vegas, songea Wes. *Une chose qu'on ne peut arrêter.*

– Allez, quoi, je vais avoir des ennuis si je ne remplis pas ma mission, plaida Farouk.

Le garde secoua la tête.

– Garez-vous sur le côté, je vous prie.

Farouk soupira, passa la première et dirigea la limo vers la droite.

– Pas de bol, chef, dit-il. On dirait bien que personne n'entre à El Dorado aujourd'hui.

– On attendra, répondit Wes. On réessaiera quand ils rouvriront les portes.

– Il y a une auberge pas trop loin d'ici – je suppose qu'on pourra y dormir. Bon sang de glace, j'avais hâte d'être au chaud sous le dôme.

Ils étaient en train de regarder entrer le convoi de véhicules sanitaires et militaires, lorsqu'un groupe de gardes entoura soudain la limousine. Le jeune vigile menait la troupe, l'arme au poing.

– Descendez ! cria-t-il, élevant la voix pour se faire entendre dans le vacarme des sirènes. Descendez de voiture, tout de suite !

Farouk poussa un juron et lança un regard accusateur à Wes.

– Descendez ! insistait le vigile.

– Reste dans la limo, gronda Wes en prenant son propre pistolet.

Farouk baissa sa vitre.

– Que se passe-t-il ?

– Vos passagers ne sont sur aucun listing. Personne ne les attend. Descendez tout de suite.

– Ah, mais non. Il y a erreur. Demandez à vos types de vérifier. Vous ne pouvez pas faire venir Rolf ? Il me connaît. Allez, soyez sympas... vous savez que je vais perdre mon boulot si je n'emmène

pas ces deux culs gelés à bon port. Allez, quoi.

Le vigile eut l'air agacé mais hésitant.

– Une minute.

Lorsqu'il fut parti, Farouk se retourna vers Wes.

– Alors, chef, qu'est-ce qui se passe ? Tu t'es fait rouler dans la farine, on dirait. Ils ont foiré, ou quoi ? Pourquoi t'es pas sur la liste ?

Puis, soudain, il comprit.

– Tu n'y as jamais été, pas vrai ? Purée de verglas, t'aurais pu me prévenir !

– J'avais pas les watts, bredouilla Wes. Désolé. Je pensais qu'on pourrait entrer à la tchatche. Je me suis dit que tu ne nous emmènerais jamais jusqu'ici si tu étais au courant.

– Évidemment que je ne vous aurais pas emmenés ! commença à s'insurger Farouk.

Mais le reste de ses paroles se perdit dans le hurlement des sirènes de nouvelles ambulances qui passaient à toute allure.

Wes les regarda s'engouffrer par le portail, entraînant la fumée dans leur appel d'air, ce qui dégagea un instant la vue. Une fille se tenait sous l'arche, vêtue d'une blouse d'hôpital bleue, frissonnant dans la rue, échevelée, les yeux écarlates et étincelants. Des éclats dorés jonchaient la chaussée, et des détonations se mêlaient au bruit du verre qui éclatait. L'air se chargea à nouveau de fumée.

– C'est bien une fille que j'ai vue ? demanda Shakes, les yeux encore fixés dans la direction de cette scène surréaliste.

– Mais que... ? fit Farouk tandis qu'une voiture neuve et rutilante traversait la paroi du dôme et décrivait une longue courbe en l'air avant d'aller s'écraser sur le poste de contrôle, soulevant une explosion de verre, d'acier et de flammes.

Les gardes abandonnèrent la limousine et coururent vers la guérite en poussant des cris et des jurons.

– Vas-y ! hurla Wes. Farouk ! Démarre ! Tout de suite !

Farouk n'hésita pas : il écrasa l'accélérateur. Les roues patinèrent un instant, puis la voiture fila au nez des gardes choqués qui contemplaient encore leur guérite en feu, et franchit en trombe l'entrée de la cité enfumée.

Ils étaient entrés.

Farouk s'engouffra dans un dédale de petites rues, s'éloignant toujours plus de l'artère principale pour s'enfoncer dans le cœur de la

ville, aussi loin que possible de toute forme de police. Alors seulement, il ralentit et put prononcer quelques mots.

– Allez au diable, tous les deux.

– Je crois que c'est ce qu'on vient de faire, mon frère, rétorqua Wes en lui tapant sur l'épaule.

Shakes semblait sur le point de vomir. Du coup, Wes se félicita de ne pas avoir eu de quoi leur payer un petit déjeuner ce matin-là.

– Tu vois, dit-il en poussant gentiment son ami. Je t'avais dit qu'on y arriverait.

– Si je devais écouter tout ce que tu dis..., ronchonna Shakes.

Wes sourit. Mais entrer était une chose ; faire sortir Eliza en était une autre.

Sa paralysie rendait tout plus difficile – et, de toute évidence, exaspérait Faix. Nat resta donc au bord du précipice et tenta de façonner l'éther, de sculpter quelque chose à partir de rien, d'user de son pouvoir pour contrôler le néant. Elle ferma les yeux et s'efforça de trouver la voix de son Drakon. Cette voix, résonnant dans sa tête, l'avait guidée toute sa vie, et elle avait besoin de l'entendre, là, maintenant. *Où es-tu ?* En esprit elle voyait les forêts du Bleu, elle explorait les nuages et les arbres, les montagnes et les gorges, et de là elle voyagea jusqu'au Pacifique dévasté, jusqu'au Grand Dépotoir, New Vegas, Ashes, et tout ce qu'il y avait sur le chemin. Elle fouillait et tendait l'oreille, percevait le bourdonnement d'une abeille, le bouillonnement d'un torrent, mais n'entendait toujours pas son Drakon. La voix de celui-ci s'était tue tandis qu'il reposait quelque part sous terre, quelque part où elle ne pouvait partager sa douleur.

Imagine un pont, lui avait dit Faix. Fabrique une planche. Le néant est aussi réel que la pierre sur laquelle tu te tiens. À Vallonis, nous voyons l'invisible.

J'ai besoin de toi ! M'entends-tu ? lança-t-elle à son Drakon.

... tends-tu, tends-tu, lui répondit l'écho. Nat sursauta. Ce n'était pas sa propre voix, mais celle de quelqu'un d'autre. Elle rouvrit brusquement les yeux. Cette voix, elle l'avait déjà entendue, lorsqu'elle avait franchi le portail d'Afal.

– Ne te laisse pas distraire, la rabroua Faix. Il n'y a pas de voix. Je n'entends rien.

Cesse de chercher à gagner du temps, ajouta-t-il en silence.

Nat se rembrunit.

– Je n'y arriverai pas. Je ne vois rien.

Faix soupira.

– J'avais espéré que, sachant chevaucher un Drakon, tu serais un peu plus dégourdie.

– Essaie un peu de le chevaucher, toi, et on en reparlera, d'accord ?

Ça suffit, lui envoya-t-il avec un regard particulièrement assassin.

Puis il essaya une autre approche.

– Nous, les enfants de Vallonis, débutons tout petits. Dès l'âge de trois ou quatre ans, quand nous prenons conscience de nos pouvoirs, nous commençons les leçons. Nous apprenons par le jeu, nous découvrons nos capacités aussi naturellement qu'un jeune enfant apprend à parler en imitant ses parents.

– Oui, et alors ?

– En grandissant, nous apprenons à canaliser le pouvoir et à nous concentrer. Le contrôle ne vient pas des émotions, m'a dit un jour mon père. Nous avons remarqué que chez les non-initiés – ceux que votre monde appelle « les Marqués » – les émotions fortes pouvaient actionner leurs pouvoirs, mais ce n'est pas la bonne façon de s'y prendre. Les émotions sont un moyen grossier et imprévisible d'accéder à ses pouvoirs. Elles peuvent nous submerger, et, au bout du compte, nous détruire.

Nat acquiesça. L'expérience lui avait appris que c'était la vérité. Elle se rappelait les navires des trafiquants d'esclaves, la fois où elle avait arraché le mât et renversé les conteneurs où étaient enfermés les captifs. Elle avait perdu le contrôle ; elle avait failli couler le bateau et tous les tuer. Seulement voilà : elle y avait pris plaisir. S'abandonner à sa rage et à sa fureur avait eu quelque chose d'exaltant.

– Si tu te perds toi-même de vue, tu laisses la corruption prendre le dessus. Cela peut arriver à tout le monde.

Elle observa attentivement Faix, qui semblait parler d'expérience.

Oui, c'est le cas, lui transmit-il. Mais il ne donna pas plus d'explications. Elle ne perçut qu'un bref éclair de tristesse, puis plus rien. *Tu ne peux pas laisser les ténèbres vaincre la lumière*, poursuivit-il.

– Dans l'art, il y a toujours de l'émotion, mais nous ne pouvons pas sculpter avec la seule émotion. Si nous le faisons, notre œuvre serait chaotique ; elle manquerait de cohérence.

– Je ne suis pas une artiste, précisa Nat.

Et elle avait une bonne raison à cela : elle n'avait jamais connu que le chaos. À l'époque de sa captivité à l'hôpital MacArthur, les médecins et ses supérieurs lui avaient dit d'utiliser ses émotions, de laisser monter sa haine. Ils avaient fait d'elle une arme – leur arme. Elle pourchassait ses semblables, usait de son pouvoir pour capturer ceux qui étaient précisément comme elle, marqués par la magie, marqués pour mourir. Ses mentors avaient entretenu cette peur, cette

douleur, et l'avaient armée pour qu'elle explose, comme une bombe.

Mais voilà que Faix lui disait d'oublier tout ce qu'elle avait appris.

– Ils te mentaient. Ils te torturaient. Ils convoitaient ton pouvoir, mais ne savaient pas t'apprendre à le contrôler. Ils savaient seulement comment allumer un feu, pas comment l'entretenir pour qu'il se consume lentement, avec régularité. Il te faudra du temps pour surmonter ce qu'on t'a appris.

Nat essaya de nouveau. Rien.

– Je ne peux pas... Je n'y arriverai pas sans...

Faix, élevant la voix, beugla une phrase qu'elle n'aurait jamais cru entendre venant de lui, et encore moins dite à voix haute.

– Tu t'imagines être la seule à avoir perdu un Drakon, peut-être ?

Elle en resta interdite. Faix descendait d'une lignée de pasteurs de Drakons, le clan puissant des Drakons-nés. Elle aurait dû s'en souvenir.

– Oui, je suis drakonnier de naissance. J'ai déjà éprouvé cette douleur, la peine de la séparation, lui dit-il.

Il avait retrouvé son calme habituel.

– Où est ton Drakon ? lui demanda Nat d'une voix tremblante. Elle redoutait la réponse.

– Il n'est plus de ce monde, lui apprit Faix en touchant son collier. Depuis la première Rupture, la première chute de Vallonis.

Plus de ce monde ? Mais alors... comment fais-tu pour être encore en vie ? Son Drakon à elle s'était enfoncé sous terre ; la créature était blessée, mais en vie. Son absence temporaire la faisait souffrir, mais ils se retrouveraient un jour, tandis que Faix, lui, était privé à jamais de ce lien. L'éventualité de perdre son Drakon parut soudain très réelle à Nat. Elle s'était crue invincible lorsqu'elle s'était élevée dans le ciel pour combattre l'armée de drones en chevauchant son fier Drakon. À présent, elle se sentait idiote. Peut-être avait-elle couru un risque bien plus grand qu'elle ne l'avait imaginé.

Je suis en vie parce qu'il le faut. Tu souffriras, tu saigneras, tu seras trahie comme je l'ai été. Tu survivras. Et tu dois apprendre à contrôler ton pouvoir.

– Apprends-moi à le faire, lui lança-t-elle.

À présent qu'elle savait que Faix comprenait sa douleur, qu'il en avait lui-même fait l'expérience, elle se sentait plus proche de lui.

Elle le croyait.

Il hocha la tête.

– Nous commencerons par l'exercice de mon père. Un entraînement que j'ai appris enfant. Pense à un objet.

– N'importe quel objet ?

Que veut-il que je réponde ?

Dis ce que tu veux, ce n'est pas un test.

– Un violon ?

C'était bien le genre de chose qu'un Sylphe aurait choisie.

– Ça ira. Imagine l'instrument. Les cordes, le manche, la volute à un bout, la mentonnière à l'autre.

– D'accord.

– Maintenant, prends une de ces pièces, la volute au bout du manche. Imagine le dessin de la spirale, le grain du bois, les fibres à l'intérieur de ce bois.

Elle s'efforça d'y parvenir, mais ne voyait pas à quoi rimait l'exercice.

– Va plus loin, à présent. À l'intérieur de ces fibres de bois, essaie de voir les cellules, et les molécules qui les composent. Travaille degré par degré, de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, rien que le vide, l'éther. À ce moment-là seulement, tu peux le façonner pour en faire ce que tu veux – tu peux faire d'un violon un violoncelle, ou un pont.

– J'essaie...

– Ce n'est pas ça, l'important. L'important, c'est la répétition. Ne t'attends pas à des résultats. Attends-toi à échouer, encore et toujours. Une fois que tu y seras accoutumée, que tu en auras pris l'habitude, là, tu pourras sculpter.

Nat visualisa l'instrument de musique, le bois, les fibres, les molécules, les électrons tournoyant dans le vide. Il ne se passa rien. Elle comprenait l'idée : toute chose est faite de vide, donc en réduisant un objet au vide qui le compose, on peut donner forme à ce vide.

– Je ne sais pas, je n'y arrive pas, je ne peux pas créer quelque chose à partir de rien.

– Ce n'est pas rien, soupira tristement Faix. C'est ça que tu ne comprends pas.

Comme si une lumière s'était allumée sous son crâne, Nat réprima une exclamation. Elle saisissait soudain. Le vide n'était pas vide, n'était pas le néant... et tout à coup, là, devant elle, il y eut une

passerelle de bois, reliant la falaise à la cité.

Elle avait réussi ! Elle l'avait fait apparaître par sa seule force mentale ! Nat fit un pas sur le sol de bois : comme l'avait promis Faix, il était aussi réel que la pierre derrière elle. Elle fit encore un pas, de plus en plus confiante – elle en était capable, elle savait contrôler l'éther, contrôler son pouvoir !

Elle fit un pas de plus, et...

... et dégringola en hurlant dans le vide.

El Dorado brûlait, et le chaos régnait dans toute la ville. Très relativement protégé par la voiture, Wes contemplait ce qui aurait dû être une superbe métropole. Jamais de sa vie il n'avait vu une ville intacte comme celle-ci, avec des trottoirs et des arbres, et des vitrines impeccables, même s'il y avait le feu aujourd'hui. Si l'on faisait abstraction de la fumée noire, tout ressemblait à une photo d'autrefois, de l'époque d'avant la glace et la neige, avant que le monde ait gelé. Des immeubles d'habitation rutilants s'élevaient sur dix ou douze étages au-dessus des cinémas et des restaurants, des cafés et des boutiques de vêtements de luxe. Il y avait même des échoppes de fleuristes et des supermarchés – deux choses que Wes n'avait pas vues depuis des années, en tout cas pas avec de vraies fleurs ou de la vraie nourriture à vendre. C'était comme un instantané du paradis.

Ou du moins, cela l'avait été, avant l'incendie et le verre brisé. Et les gens – tellement de monde ! – courant partout, en pleine panique, mais c'est à peine si Wes remarquait leur expression hagarde. Non, ce qui attirait son attention chez eux, c'était qu'ils couraient jambes nues, en sous-vêtements – ou du moins, ce qu'on portait comme sous-vêtements à New Vegas. Il faisait si chaud, sous ce dôme, que Wes était déjà en nage.

Farouk sortit la voiture de la ruelle et zigzagua dans l'artère principale.

– Par où ? cria-t-il.

– Prends ton temps. On est censés être ici pour faire du tourisme, lui répondit Shakes en envoyant à Wes un grand coup de coude.

– Aïe !

Wes fut arraché à sa rêverie. En faisant défiler les menus de son téléphone, il retrouva ce qu'il s'était payé avec ses derniers watts : un plan de l'institution où était détenue Eliza.

– À gauche, dit-il, et la limousine vira à gauche. Maintenant, à droite. (Il observa la rue à travers la vitre, tâcha de s'orienter.) Tout droit, tourne au prochain feu. À gauche. À droite !

– Gauche ou droite ? s'écria Farouk.

– Gauche !

Au moment où la voiture tournait, une pluie d'éclats de verre dégringola dans la rue en tintant comme autant de grelots, comme une boîte à musique déglinguée. La situation devint encore plus confuse, encore plus de gens sortirent en courant de leurs logements et de leurs bureaux, fuyant la fumée et les flammes.

Mais tout le monde ne courait pas.

– Regardez ! cria Farouk en pointant le doigt.

Éparpillés dans la foule, on pouvait voir des jeunes en blouse d'hôpital, en longue chemise de nuit blanche ou en combinaison orange. Ils marchaient lentement, posément. Sérieux, concentrés, sûrs d'eux. Tous étaient marqués.

Un garçon débraillé passa juste à côté de la voiture. Ses yeux étincelaient d'une lumière jaune. Il regarda par la vitre.

– Tu veux ma photo ? grogna Farouk en appuyant sur l'accélérateur.

Par le pare-brise arrière, Wes vit le garçon se tourner vers le véhicule qui les suivait : il le souleva dans ses bras et le projeta en l'air, sans effort, comme s'il s'était agi d'un jouet en plastique.

– À ta place, je conduirais peut-être un peu plus vite, suggéra Shakes, sans quitter des yeux une fille, sur le trottoir d'en face, qui projetait du feu dans la rue par la force de ses mains nues.

Wes, pour sa part, vit une enfant aux yeux violets et lumineux, en chemise de nuit déchirée, élever les deux paumes vers le dôme et faire éclater les panneaux vitrés l'un après l'autre. Elle semblait indifférente au déluge de verre qui s'abattit tout autour d'elle.

Même au milieu de ce tohu-bohu, une chose était de plus en plus claire : les prisonniers marqués s'étaient évadés, et ils prenaient leur revanche.

Mais où est Eliza ? S'est-elle enfuie, elle aussi ? Était-elle parmi ces enfants muets et furieux ? Jamais il ne la retrouverait dans cette foule. Il fallait qu'il passe d'abord à l'hôpital.

– À droite, à droite ! ordonna-t-il.

Farouk donna un brusque coup de volant pour éviter les voitures qui brûlaient dans le carrefour, si bien que la limousine tangua dangereusement ; s'ils avaient roulé à plus vive allure, elle se serait renversée.

– Là !

À quelques rues devant eux se dressait un édifice blanc sur lequel s'alignaient des fenêtres noires. Il atteignait presque le toit doré du dôme, et une enseigne à l'entrée indiquait qu'il s'agissait du centre hospitalier Eisenhower. Les VSA aimaient à se cacher en pleine vue, appeler leurs prisons « hôpitaux » et leurs bases militaires « centres pour la paix ». Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fendillées et les portes grandes ouvertes vomissaient une fumée noire.

L'entrée étant bloquée par des barrières métalliques, Wes dit à Farouk de se garer devant. La limousine s'encastra dans des poubelles avant de s'arrêter. Wes s'empara du sac qui contenait son équipement : il en aurait peut-être besoin si jamais la limo les lâchait. Il poussa les poubelles à coups de pied et se retrouva dans la rue, suivi de près par ses compagnons. Il ne prit même pas la peine de regarder par-dessus son épaule : entendre leurs pas lui suffisait.

– Tu peux rester dans la bagnole, Rouk. Tu n'as rien demandé de tout ça.

– La ferme, andouille ! haleta Farouk.

Shakes le poussa, courant à côté de lui.

Ils se précipitèrent vers l'hôpital, où la fumée était de plus en plus noire et épaisse. Wes remarqua au-dessus d'eux d'énormes ventilateurs inclus dans la structure du dôme, dont les pales géantes aspiraient la fumée. C'était un système astucieux, mais insuffisant pour nettoyer complètement l'air : à ce compte-là, toutes les personnes présentes dans le quartier périraient bientôt intoxiquées.

Des haut-parleurs hurlaient : QUE TOUS LES RÉSIDENTS SE DIRIGENT VERS L'AILE EST. LES AUTRES ISSUES SONT FERMÉES PAR MESURE DE SÉCURITÉ.

Shakes toussa dans son poing.

– Faut qu'on se tire d'ici avant qu'ils bouclent les portes.

Wes acquiesça, cerné par la panique et le vacarme.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS DIX MINUTES.

El Dorado allait isoler ce dôme-ci pour préserver les autres de l'incendie, condamnant à mort tous ceux qui ne fuiraient pas assez vite. Pendant ce temps, il y avait des prisonniers marqués partout, qui tordaient les lampadaires, provoquaient des explosions, semaient la désolation. Wes aurait voulu les aider – il aurait même voulu se joindre à eux ! –, mais il fallait d'abord qu'il trouve Eliza.

Il aurait aimé compatir avec les habitants terrifiés qui couraient

dans les rues, une serviette pressée contre la bouche, les yeux emplis de peur. Il aurait aimé avoir pitié d'eux, de leurs logements en flammes, mais il ne pouvait s'empêcher de voir leurs vêtements de luxe, taillés dans une étoffe lustrée, et leurs voitures vintage restaurées, désormais noires de suie. Les résidents d'El Dorado étaient les veinards, les vernis. Ils s'étaient littéralement coupés du monde, de la fin du monde, pour mener une vie qui n'avait plus cours depuis cent ans. À l'intérieur, il faisait bon, des fleurs poussaient dans des bacs et sur les pelouses, l'air était doux et humide. Les dômes étaient comme figés dans une capsule temporelle, et leurs habitants vivaient un rêve. Cela ne leur faisait peut-être pas de mal de sentir la fumée, de grelotter dans le vent glacé qui commençait à souffler par la verrière brisée, d'éprouver un peu la peur, pour une fois.

Wes, lui, avait connu la peur toute sa vie. Il avait vécu dans la terreur, dans le froid, tenaillé par la faim : il était peut-être temps que les privilégiés d'El Dorado apprennent comment vivait l'autre moitié de l'humanité.

Qu'est-ce que tu racontes ? Si tu avais des watts, toi aussi tu vivrais ici, non ? Une fille de son âge passa en courant, la tête en sang ; elle pleurait et tenait un petit garçon contre elle. *Personne ne mérite une chose pareille, quel que soit son mode de vie.*

– Chef ? Tu rêvasses, mon pote ?

Shakes et Farouk étaient devant, et s'étonnaient de le voir traîner.

En effet, il rêvassait, comme il l'avait fait sur le circuit automobile de New Vegas. Il se surprenait à le faire de plus en plus souvent depuis qu'il avait quitté Nat, depuis l'océan noir et tout ce qui s'était passé sur ses eaux ténébreuses. Quand il se laissait aller au rêve, il lui semblait apercevoir un autre monde.

– Pardon.

Il courut les rejoindre et reprit la tête pour les mener au-delà de plusieurs rangées de voitures de sport bien briquées, en direction des portes de l'hôpital. Les coups de feu résonnaient sous le dôme, amplifiés par la surface lisse et dure de l'hémisphère doré. Les rues étaient pleines de soldats qui se positionnaient en défense, aidaient les gens à évacuer les bâtiments et les guidaient vers la dernière issue encore ouverte.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS NEUF MINUTES.

– Regardez : ils ont trouvé la limo.

Farouk la désignait dans la ruelle où ils s'étaient garés. Une rafale d'arme automatique vint percer ses portes en plastique et crever ses pneus.

– Nom d'un glaçon, c'était notre seul moyen de sortir d'ici.

Le vigile apparut, celui du poste de contrôle. C'était lui qui avait tiré sur la voiture. Portant à ses yeux une paire de jumelles de haute technologie, il repéra Wes et ses acolytes.

– HALTE-LÀ ! ordonna-t-il, lâchant ses jumelles pour prendre son arme automatique.

– ON SE TIRE ! hurla Wes.

Et tous trois partirent en courant.

– On va se débarrasser de lui, dit Shakes. Fonce à l'hosto, on te couvre. Trouve Eliza, on te retrouve dans l'allée dans cinq minutes – et sinon, on te verra ce soir à l'auberge. On sait faire, t'inquiète.

Wes le remercia d'un hochement de tête et leur fit au revoir de la main. Il les regarda franchir accroupis une rangée d'autos garées, tirant par-dessus la tête du garde pour détourner son attention et le forcer à se mettre à couvert.

Les coups de feu cessèrent ; la voie était libre. Wes fila vers l'entrée de l'hôpital, s'engouffra par les portes ouvertes, dans le feu et la fumée, et pénétra dans l'édifice en appelant sa sœur.

Lorsqu'elle revint à elle, Nat se trouvait de nouveau à l'orée de la forêt, et Faix était à ses côtés. L'étincelante cité dans les nuages avait disparu.

– Que s'est-il passé ? demanda la jeune fille. J'ai façonné un pont... je le voyais, je le sentais, et soudain...

– ... tu es tombée, enchaîna Faix, qui semblait profondément ennuyé. Ce n'était pas censé arriver. C'est pour cela que je t'ai ramenée ici après t'avoir rattrapée.

Regardant aux alentours, elle vit des prés fleuris autour de vieilles carcasses de voitures, et des arbres brisés, carbonisés, à côté d'autres en pleine santé. Ils étaient à la frontière, là où le Bleu rejoignait le gris.

– Tu vois ça ? la questionna Faix. Deux mondes qui se superposent, l'un mort et l'autre vivant ?

Plus exactement : l'un mourant et l'autre naissant, songea Nat.

– Tout à fait, confirma Faix.

– Quel rapport avec ma chute du pont d'Apis ?

Faix eut un sourire indéchiffrable et, au lieu de répondre, alla se placer entre deux gros chênes, l'un desséché, l'autre débordant de vie. *Viens ici.*

Elle alla le rejoindre.

L'air était mort à un endroit et vivant à l'autre, comme électrisé. Une partie était engourdie et anéantie, l'autre vibrante, exaltante. Nat se tenait exactement entre les deux, aussi excitée qu'alarmée.

Tu le sens ?

Oui.

– Quand tu es tombée, j'ai d'abord cru que tu avais perdu ton emprise sur l'éther, mais je me suis rendu compte que moi aussi je voyais le pont, et que c'était l'éther qui t'avait lâchée. C'est déjà arrivé, mais pas à ce point-là.

– L'éther m'a lâchée ? Mais je ne comprends pas...

Il eut un hochement de tête solennel.

– Ton monde est en train de mourir, et le Bleu revient, du moins

l'avions-nous cru. (Il indiqua du geste le sol boueux de la forêt, puis un mur de lumière, étincelant, superbe. Il marmonna alors une incantation, et une vision apparut dans la lumière, celle d'un ciel sombre et infini.) Pour comprendre cet échec, tu dois comprendre l'histoire de Vallonis.

Au commencement était le Verbe. Et le Verbe s'incarna. Un monde naquit d'une vive lumière. Les montagnes surgirent des océans, les fleuves coulèrent dans les vallées dénudées, une terre noire se couvrit de verdure. D'étincelants châteaux blancs apparurent à l'horizon, des villages peuplés de créatures de toutes sortes : Petitshommes, Sylphes, Centaures et chevaux ailés.

Ceci est Atlantis. La première manifestation du sortilège, celui qui devait emplir le monde de magie. En Atlantide, les domaines de la science et de la magie cohabitaient pacifiquement.

Devant les yeux de Nat, la rutilante cité blanche fut engloutie par l'océan.

Mais le sortilège était faible, et la magie échoua. Puis une île verte miroita au centre d'un lac. Ceci est Avalon. La deuxième manifestation. La deuxième tentative pour unir le monde de la magie aux terres grises.

Une jeune fille aux cheveux d'un roux flamboyant se tenait debout sur la grève, et regarda un instant Nat avant que l'île ne disparaisse dans la brume. Puis l'image les montra, Faix et elle, dans la forêt.

Ceci est le Troisième Âge de Vallonis, que vous appelez le Bleu. La troisième manifestation, la troisième tentative pour ramener la magie dans le monde.

Faix se racla la gorge, et la vision disparut peu à peu. Puis il pivota vers Nat.

– Le sort a été jeté à plusieurs reprises, et chaque fois, il finit par lâcher. L'Atlantide a sombré dans les profondeurs. Avalon survit, mais coupée du monde. Quant au Bleu... (Faix secoua la tête.) Lorsque le troisième sort a été jeté, la glace est venue avec. Le froid est né le même jour. Le sortilège qui devait transformer ce monde est en train de le détruire. La magie s'est retournée contre elle-même.

– Elle est cassée, dit Nat à mi-voix, en pensant à la corruption, à la maladie qui avait transformé les Marqués en Thrillers, en cadavres ambulants, rongés de l'intérieur par leurs propres pouvoirs.

Un sortilège censé guérir le monde, censé lui redonner la magie et le merveilleux, avait en fait semé la mort et la destruction.

– Le néant même à partir duquel tout est fabriqué a été endommagé, continua Faix. Certains pensent que lorsque le sort a été jeté, il s'est dégradé parce que la terre était trop saturée de poison, les océans trop pollués, que les fondations mêmes de la vie commençaient à s'effriter.

Nat contemplait les arbres verdoyants et, au-delà des bois, la campagne couverte de glace grisâtre, le monde où les étoiles ne pénétraient pas le voile de brouillard, où le soleil n'était plus qu'un lointain souvenir.

– Alors il n'y a plus d'espoir ? dit-elle en fixant avec détermination ses yeux iridescents. Aucun refuge pour les Marqués ?

– Tu me demandes s'il existe un moyen d'échapper au pourrissement et à la glace, alors que Vallonis elle-même est corrompue ?

– Oui, c'est ça.

Nat s'était battue pour Vallonis, elle avait saigné, son Drakon avait été brisé, tout cela pour le rêve d'un lieu qui n'existait même pas.

– Le sort peut être à nouveau jeté, les dégâts réparés. Vallonis peut renaître de ses cendres.

– Comment ?

– Au commencement était le Verbe, lui rappela Faix. Il existe un codex, rouleau de parchemin ou grimoire, appelé *Palimpseste d'Archimède*, qui contient les instructions pour y arriver. J'en ai étudié l'histoire. Le jeteur de sorts, celui qui déchiffre ses pages, doit porter le pouvoir de Vallonis dans son âme même. Jeter le sort exige un sacrifice, mais apporte aussi une récompense.

– Une récompense ?

– Celui ou celle qui jette le sort régnera sur Vallonis.

– Et quel est le prix à payer ?

– Le sortilège exige de celui qui l'exécute le plus grand des sacrifices. Les trois premières fois, la magie a échoué parce que le sacrifice de l'exécuteur était insuffisant. La reine Vallona, première souveraine de l'Atlantide, s'est coupé une main, mais cela n'a pas suffi : Atlantis a sombré. Arthur a renoncé à son amour et à son épouse, mais le pouvoir d'Avalon s'est volatilisé. Notre reine a donné la vie de son propre fils pour jeter le sort, mais cela non plus n'a pas suffi. Le sortilège n'a pas tenu, si bien que notre reine a voulu réessayer.

– Et elle l’a fait ?

Faix secoua tristement la tête.

– Non. La corruption a enfermé le livre dans la Tour grise, et la clé qui permettrait de l’en sortir nous a été volée par une personne que nous prenions pour notre amie. Sans la clé, le sort ne peut être ni annulé ni relancé.

– Qu’est devenue cette personne ? s’enquit Nat, en se remémorant les paroles de Faix : *Tu seras trahie comme je l’ai été.*

– Nous l’ignorons. Nous savons juste que la tour est toujours debout, et que le monde est toujours brisé.

– Alors retrouve cette clé, va chercher le livre et répare-moi ce monde ? C’est bien ça ?

Elle sourit de sa propre assurance, mais elle était drakonnaire, que diable ! Elle était faite pour ce genre de missions.

– Oui, mais ce n’est pas aussi simple qu’on pourrait le croire. Même si nous retrouvons la clé et son voleur, et si nous parvenons à sortir le livre de la tour, nous n’avons toujours aucune garantie de localiser la source de la corruption pour rectifier le sort.

Le pendentif de Faix se mit à briller.

– Qu’est-ce que c’est ? s’enquit Nat.

Il sourit.

– Ce pendentif contient un fragment du premier arbre d’Atlantis, préservé depuis l’époque d’avant la première Rupture. Il est dans ma famille depuis des millénaires. Il y en avait dix, au départ, mais aujourd’hui il n’en reste plus que quelques-uns. Ces colliers sont utilisés pour jeter le sort. Lorsque le dernier fragment de Vallonis aura disparu, nous n’aurons plus aucun moyen de reconstruire ce monde.

– Je peux le voir ?

Faix éleva le pendentif en l’air : c’était une sphère rouge retenue par une minuscule griffe de Drakon en or. À l’intérieur, Nat distingua la silhouette d’un arbre. Un univers entier contenu dans une bille.

Ils gardèrent le silence.

Nat, Nat, Nat.

Faix inclina la tête sur le côté. Cette fois-ci, lui aussi avait entendu.

C’était la voix qu’elle avait perçue en entrant dans la forêt, celle qui avait résonné dans sa tête alors qu’elle se tenait au bord de la falaise. Cette fois-ci, elle était plus forte, plus puissante, et elle la frappa comme un coup sur le crâne. Quelqu’un voulait attirer son

attention. Quelqu'un souffrait. Quelqu'un avait besoin d'aide, quelqu'un qu'elle connaissait. Cette voix lui était familière. Elle l'entendit, encore et encore, au point qu'elle dut plaquer ses mains sur ses oreilles.

Nat ! hurlait la voix, emplie de terreur. *Nat ! Nat ! Ne les laisse pas faire... J'ai besoin de toi !*

Le hall de l'hôpital était désert.

Personne au bureau de la sécurité, personne aux admissions, personne au poste des infirmières. Le sol était noir de suie, l'air empli de fumée, les alarmes hurlaient et clignotaient. Wes reprit son téléphone pour relire ses notes : Eliza était internée dans la chambre 712. Il lui aurait fallu une carte, un plan, quelque chose, mais l'ordinateur du poste des infirmières était mort.

Il se précipita entre les portes d'acier qui séparaient le hall du reste de l'hôpital, et fut immédiatement plongé dans le noir. Un éclair de lumière vive illumina le couloir menant à l'escalier, l'aveuglant un bref instant. Wes en avait assez vu pour s'orienter et se dirigea vers les marches, tâtonnant dans le noir. La lumière clignota de nouveau, mais trop tard cette fois : il se cogna dans un chariot couvert d'instruments tranchants. Verre et acier se fracassèrent au sol.

Il n'y avait presque personne dans l'hôpital, et au-dehors Wes entendait toujours le compte à rebours.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS SEPT MINUTES.

L'éclair de lumière suivant lui permit d'apercevoir la porte de l'escalier, qu'il ouvrit juste au moment où un garçon aux cheveux noirs, marqué d'une étoile sur la joue, passait à côté de lui en titubant. Un médecin en blouse blanche apparut dans le couloir, et, en voyant le Marqué, s'enfuit en courant. Wes continua de monter, attendant que la lumière réapparaisse. Lorsqu'elle le fit, elle révéla des murs grêlés d'impacts de balles. Il croisa d'autres médecins qui fuyaient vers la sortie.

– Eliza Wesson ! Savez-vous où est Eliza Wesson ?

Mais les médecins ne firent que secouer la tête sans cesser de courir, effrayés et muets. Wes comprenait leur terreur, et la partageait. De toute évidence, le bâtiment pouvait s'effondrer d'un instant à l'autre. Le garçon courait dans le noir, uniquement guidé par le clignotement sporadique de l'éclairage d'urgence et par quelques bouffées de flammes. La structure – murs et sols – commençait à se fendiller. Plus Wes montait, plus la chaleur augmentait. Le revêtement

de sol commençait à se gondoler.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS SIX MINUTES.

Wes poursuivait son ascension dans le noir jusqu'à être à peu près sûr qu'il se trouvait au septième étage. Celui de la chambre 712. Il trébucha sur un corps, puis sur un autre. Une colonne de lumière se déversait à l'intérieur par un trou percé dans le flanc de l'immeuble. Un faisceau lumineux vif et doré : Wes supposa que c'était beau, mais, étant donné les circonstances, ne s'arrêta pas pour admirer la vue. L'étage d'Eliza était jonché de cadavres de prisonniers et de soldats. Il jeta un coup d'œil à tous les visages, sans voir nulle part celui de sa sœur. Dehors, les cris de la foule se faisaient plus lointains. Le dôme se vidait.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS CINQ MINUTES.

– Eliza ! cria Wes, songeant qu'elle l'entendrait peut-être si elle était encore dans l'hôpital. Eliza !

Pas de réponse.

Il entendit des pas dans l'escalier, qui ne descendaient pas mais montaient. Des soldats. Zut. Il s'était fait repérer à force de crier.

Au bout du couloir, il vit une fois de plus le vigile du poste de contrôle, celui qui poursuivait son équipe depuis leur arrivée.

– VOUS ! PLUS UN GESTE !

Wes ouvrit la porte la plus proche et se rua dans un bureau, où il se cogna dans des tables, des glacières de Nutri et des écrans d'ordinateur. Où étaient Shakes et Farouk en ce moment ? Avaient-ils réussi à sortir ? Ils connaissaient leur affaire. Ils lui donneraient cinq minutes, pas une de plus. Pas moyen d'attendre. Ils étaient sûrement partis et, avec un peu de chance, avaient réussi à rejoindre l'auberge. Trop de gens avaient été blessés ou s'étaient perdus en essayant de l'aider à retrouver Eliza : Liannan, Roark, Brendon, et maintenant Shakes et Farouk. Sa bande. Sa famille.

Les pas s'éloignèrent. Wes franchit une porte à l'autre bout de la pièce et déboucha dans un autre couloir, un long corridor blanc percé de nombreuses portes. Il avait trouvé les cellules des prisonniers.

La lumière clignota. Wes en profita pour lire les numéros des portes. 702. Il était tout proche. Encore des éclairs. 708. 710. Enfin, le 712.

La cellule d'Eliza. Wes enfonça la porte d'un coup de pied.

Un nouveau clignotement dans le couloir éclaira la pièce. Celle-ci

était bien rangée, mais vide. Il s'y attendait. Toutes les chambres l'étaient ; tout le monde était parti. Mais il avait tenu à entrer dans l'hôpital au cas improbable où sa sœur y serait encore. Un nouvel éclair imprima une image dans sa tête. Des draps blancs. Un peignoir blanc. Un bureau couvert de papiers.

À l'extérieur, des pas qui se rapprochaient.

Wes s'empara d'une chemise cartonnée sur le bureau. Quand la lumière clignota, il vit le nom de sa sœur imprimé sur le document. Un lapin rose était aussi posé sur le bureau, usé, pelé. Wes n'avait aucun souvenir de ce jouet, mais celui-ci provenait sûrement de son enfance. Il le prit ; c'était mieux que rien. S'il ne retrouvait jamais sa sœur, au moins aurait-il ce souvenir, se dit-il en le fourrant dans sa poche. Avait-elle déjà été transférée ailleurs ? Ou bien figurait-elle au nombre de ces prisonniers marqués qui avaient saccagé la ville ?

Il était sur le point de partir lorsque la porte s'ouvrit et que le canon d'une arme à feu s'enfonça dans son dos. Wes leva les mains, les croisa derrière sa tête. Il connaissait la procédure, savait comment se rendre : il avait été soldat.

– Retourne-toi, lentement.

Wes s'exécuta. Dans un nouvel éclair de lumière, il vit l'arme du vigile pointée sur son torse.

– Ryan Wesson ? aboya l'homme.

Comment connaissait-il son nom ?

– ÊTES-VOUS RYAN WESSON ?

– Oui. Oui ! Je me rends. Vous pouvez baisser votre machin.

Un nouvel éclair.

LA SORTIE CÔTÉ EST FERMERA DANS DEUX MINUTES.

Le vigile hocha la tête, plongea la main dans son sac et en sortit une paire de liens en plastique.

– À quoi bon, on est morts tous les deux, lâcha Wes pendant que l'homme lui menottait les poignets.

– T'inquiète, sale congelé, on va nous faire sortir, répliqua le garde en sortant sa radio. Je l'ai. Ouais, il a confirmé. On arrive.

Il poussa Wes hors de la chambre, dans le couloir, vers le trou dans le mur où un hélico les attendait en vol stationnaire.

Le vigile poussa Wes par l'orifice, le fit tomber sur le plancher de l'hélicoptère, et ce fut la dernière chose que vit le garçon avant que l'hôpital n'explose et s'effondre. Alors, tout vira au noir.

La voix était une force qui la renversa au sol. Sa terreur était écrasante et balaya son être entier, arrivant par vagues et menaçant de la noyer. C'était comme être attaquée une fois de plus par cette bombe chargée de fer. Nat porta une main à son front. Elle tremblait. Une douleur lancinante lui martelait le crâne et elle avait les larmes aux yeux.

– Quelqu'un m'appelle. Quelqu'un a besoin de mon aide. Je ne sais pas quoi faire. Ça fait mal.

– Je vais t'aider, la rassura Faix à mi-voix. Ouvre-moi ton esprit. Je pense pouvoir amplifier le message et chasser la douleur. Fais-moi confiance, Nat. Laisse-moi t'aider.

Nat réfléchit à cette proposition, soulagée d'apprendre que les capacités du Sylphe à fouiller dans sa conscience avaient des limites. S'il avait besoin de sa permission pour entrer profondément dans son esprit, cela signifiait qu'elle pouvait aussi lui cacher des choses, et qu'elle avait dû déjà y parvenir. Mais cela ne comptait plus en ce moment. Seule la douleur importait. Nat avait besoin d'en être soulagée. Tout de suite. Si Faix pouvait quelque chose pour elle, qu'il n'hésite surtout pas.

Sentant qu'elle acquiesçait, il se rapprocha, et ses cheveux blancs lui frôlèrent le visage tandis qu'il lui chuchotait à l'oreille :

– Détends-toi. Vide ton esprit. Ne résiste pas. Je me charge du reste.

Elle soupira.

– D'accord.

Il lui posa une main sur le front. Nat s'efforça de ne penser à rien, de ne rien faire. C'était facile : son mal de crâne dominait tout le reste. Elle respira à fond et lui dit de commencer, de faire tout son possible.

Leurs fronts se touchaient. Elle ressentit la présence de Faix dans sa tête, fantomatique, semblable à une ombre par temps couvert. La douleur s'estompa et une image apparut.

Des murs de marbre blanc, immaculé. Des portes d'acier. Des plaintes résonnant dans le noir. Un chœur de lamentations. Des

cellules, encore des cellules, toujours des cellules. Des prisonniers, des pèlerins, serrés les uns contre les autres, gelés, effrayés. Dans une cellule, de lourdes chaînes de fer pendant aux murs, une mare de sang saphir sur le sol, et une fille en longue robe blanche tremblant dans un coin.

Une fille qu'elle aurait reconnue n'importe où. Liannan ! Nat poussa un cri.

Où es-tu ?

Nat ! Écoute ! Ne les laisse pas...

Nat s'éveilla en sursaut de son rêve, repoussant Faix, brisant net leur lien, l'envoyant rouler au sol. Il parut surpris, secoué.

– Tu as vu ? lui demanda-t-elle. Tu l'as vue, elle ?

Il acquiesça, hagard.

– Qu'est-ce qu'elle avait ?

Nat frémit. La robe de Liannan était couverte de son sang bleu saphir. Que lui était-il arrivé ? Où était-elle enfermée ? Et où étaient tous les autres ? Brendon ? Roark ? Wes ? Shakes ? Farouk ? Prisonniers, eux aussi ?

Encore tremblante, la jeune fille s'agenouilla par terre. Il fallait qu'elle vienne en aide à Liannan, mais comment ? Sans son Drakon, sans son pouvoir, elle était impuissante.

– Il faut que tu apprennes à croire, Nat, lui dit Faix, lisant comme toujours dans ses pensées. Nous t'avons déjà trouvée une fois, quand tu étais captive en plein océan. Te souviens-tu des oiseaux qui t'ont rendu visite sur le navire de trafiquants d'esclaves ?

Nat acquiesça lentement.

– Ces oiseaux venaient de Vallonis, et nous ferons de même. Nous les trouverons. Montre-moi encore une fois ce que tu as vu.

Elle le laissa reposer la main sur son front, sentit le pouvoir du Sylphe apaiser son anxiété. L'image revint : les salles blanches et nues, les longs couloirs pleins de soldats et de prisonniers. Tout bougeait rapidement, confusément.

Concentre-toi, lui transmit Faix.

Nat chercha des points de repère, tout ce qui aurait pu lui indiquer la localisation de la scène. Mais elle ne voyait que des murs d'albâtre et des sols en ciment. Aucun indice.

Il n'y a rien, signala-t-elle à Faix.

Tu es encore attachée au monde matériel. Concentre-toi sur ce que tu

ne peux pas voir.

Alors, elle comprit. Elle fixa son attention sur la source de l'appel ; à condition qu'elle l'entende assez clairement, Faix pourrait les emmener là-bas, où que ce fût. Elle rassembla ses forces.

Nat ! Nat ! Écoute ! Ne les laisse pas... Sauve...

Ne les laisse pas nous tuer ! Sauve-nous ! C'était ce que Liannan s'efforçait de lui dire avant que le lien ne soit rompu. Elle ne les laisserait pas faire. Nat rouvrit les yeux. Désormais, elle savait où aller.

– Montre-moi le chemin.

– Dans le monde gris, les portes de Vallonis sont rares car nous devons protéger notre contrée, mais un portail dans l'autre sens, de Vallonis à ton monde, peut nous mener n'importe où. Cependant, une fois la porte franchie, nous ne pourrions pas la reprendre en sens inverse. Nous pouvons rejoindre ton amie, mais le chemin du retour sera long et périlleux.

– Je comprends.

Ce ne serait pas son premier voyage sur les eaux noires ; elle avait déjà survécu à l'océan et elle pourrait le refaire, même sans son Drakon. Liannan avait besoin d'elle.

Et j'ai besoin de Liannan. Toutes deux avaient triomphé des eaux noires, la Sylphe avait aidé Nat à rejoindre le Bleu, et elle lui avait appris à comprendre son pouvoir et à entrer en communion avec son Drakon. Liannan était une de ses seules amies au monde.

Faix décrivit un cercle avec sa main : le sol trembla, la forêt entière tournoya devant eux comme s'il avait touillé le contenu d'une gigantesque marmite, déformant les herbes, les roches, le ciel même, pour créer un trou dans les airs. Il façonnait le néant, sculptait l'éther, ouvrait un passage là où auparavant il n'y en avait pas. Le trou, tout d'abord, ne fut pas plus grand qu'une tête d'épingle, mais peu à peu il s'élargit, encore et toujours. Bientôt, il atteignit la hauteur de Nat. Faix joignit les mains et les approcha de sa poitrine, puis tendit les doigts en avant, et l'anneau ouvert devint un tunnel, un passage fait de la terre et des cieux de Vallonis.

Cette bataille-ci différerait des autres qu'elle avait déjà remportées. Sans Drakon sous ses ordres, elle n'avait qu'elle-même, son épée et son bouclier, et le Sylphe à ses côtés. Il faudrait que cela suffise à sauver Liannan. Nat suivit Faix dans le passage. Il n'y avait pas une minute à

perdre.

Un tremblement incontrôlable agitait ses mains. Wes cala ses doigts entre bras et torse pour tenter de les immobiliser, en vain. Il ne faisait pourtant ni froid ni humide dans la pièce où il se trouvait. Quelque chose clochait chez lui. Au début, il avait cru que c'était la glace, car le froid finissait par atteindre tout le monde. Il vous entraînait dans les os. On appelait cela la maladie de la glace, même si ce n'était pas une vraie pathologie comme le cancer ni même comme le rachitisme ou le scorbut, dont souffrait la population carencée en vitamines en raison du manque de soleil et de la rareté des agrumes. Leur apport en vitamines n'aurait pu être compensé par aucune quantité de Nutri. La maladie de la glace n'était qu'un nom donné à un syndrome très répandu, une affection que tout le monde attrapait un jour ou l'autre, comme la grippe. Sauf que c'était bien pire que la grippe. Il n'y avait ni traitement ni vaccin, et cela ne s'en allait jamais.

Lorsqu'il avait commencé à perdre la vue quelques années plus tôt, et que ses mains s'étaient mises à trembler, Wes avait supposé qu'il souffrait de la même chose que tout le monde. Mais ces derniers temps, il commençait à en douter. En général, quand tout devenait blanc devant ses yeux, il restait aveugle pendant un moment.

Mais sur le circuit de course automobile, il n'avait pas été aveuglé. Il avait vu Nat. Quelque chose clochait chez lui, sans doute, et ce n'était peut-être pas un effet de la glace.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le moment d'y penser. Il avait d'autres soucis plus pressants. Il s'était réveillé sanglé sur un brancard à l'arrière d'une ambulance. L'explosion avait rasé l'hôpital, et Wes souffrait de brûlures au visage et d'une intoxication due à la fumée. Ses poumons, à ce moment-là, tournaient au ralenti, tout juste assez pour le maintenir en vie. Sa respiration était superficielle et quelque peu désespérée.

Il ignorait complètement où il se trouvait, et ne se rappelait que vaguement avoir été évacué vers une base aérienne, puis ficelé comme un saucisson et emporté ailleurs. Il pouvait être n'importe où dans le monde, dans n'importe lequel des centres de détention secrets de

l'armée des VSA. Il reconnaissait les murs vert pâle qui trahissaient une prison militaire. On lui avait dit un jour que cette teinte avait été choisie pour ses effets apaisants, mais elle lui donnait juste la nausée. Un sol vert. Des murs verts. Un plafond vert. Des lampes vertes.

Il avait échoué. Jusqu'à quel point, il n'avait aucun moyen de le savoir. Pas encore.

Eliza était morte, ou non. Elle s'était évadée, ou non. Dans un cas comme dans l'autre, il n'y était pour rien. Il était arrivé trop tard.

Il ignorait aussi ce qu'étaient devenus ses camarades ; il espérait que Shakes et Farouk avaient pu se sauver, mais la limousine se faisait tirer dessus la dernière fois qu'il l'avait vue. Ils pouvaient être morts, ou enfermés dans une autre cellule. On ne l'avait pas laissé sortir de la sienne depuis son arrivée, et il n'avait parlé à personne en dehors de lui-même.

Si c'était une ruse pour le rendre fou, elle fonctionnait à merveille. D'un autre côté, il aurait pu leur dire qu'ils perdaient leur temps. Il était fou depuis bien plus longtemps que cela.

Il comptait les jours en se fiant à l'éclairage. La pièce était plongée dans le noir, lui semblait-il, pendant huit ou neuf heures par jour. Le noir était revenu sept fois : il en déduisait qu'il était là depuis une semaine. Il ne pouvait avoir aucune certitude. Un mois entier aurait pu s'être écoulé. Il avait l'esprit embrumé, désorienté, et voilà qu'à présent il tremblait comme une feuille.

Qu'attendent-ils de moi ?

Un jour, il avait entendu ses geôliers parler d'un blocus. Personne n'était autorisé à sortir des cellules. Il y avait eu des émeutes, et tout le monde était sur les dents.

La nourriture arrivait, avec une certaine régularité, par une fente pratiquée dans la porte. La chaleur entraînait par une grille dans le mur. L'éclairage de la cellule était verdâtre, mais constant. C'étaient les points positifs. Ses ravisseurs voulaient le garder en vie : c'était déjà quelque chose. Wes préférait ne pas se demander pourquoi : il y avait trop de raisons possibles, dont aucune n'était rassurante.

Ce qui compte n'est pas ton confort, se répétait-il. *Ce qui compte, c'est ta sœur. Tes amis. À supposer qu'ils soient encore de ce monde.* La fente s'ouvrit. Un plateau fut glissé au travers. Il se demanda si les concepteurs de la prison s'étaient inspirés de vidéos anciennes téléchargées sur les réseaux, ou si les prisons avaient toujours été

semblables à celle-ci : vertes et vides, avec une fente pour faire passer les repas.

Il prit le plateau, sur lequel il trouva un bol de bouillie grise et visqueuse : du gâteau vitamines-soja-chapelure, pour utiliser le nom correct, ou VISC, comme on l'appelait dans les files d'attente de la soupe populaire. Il s'assit, s'empara de la cuiller en plastique et de la serviette en papier fournies avec le bol, déplia la serviette sur ses genoux et posa le plateau. Autant manger proprement.

Dans les vieilles vidéos, on voyait parfois des prisonniers exaspérés jeter leur repas à travers leurs cellules, mais Wes ne comprenait pas l'intérêt. Il avait faim, et s'il balançait son plateau, qui nettoierait derrière lui ? Personne. Il en serait juste réduit à manger par terre.

Il dut fermer les yeux et s'imaginer que la nourriture était autre chose qu'un amas grisâtre et gluant pour réussir à avaler. Il en était à la moitié de son bol lorsque les gonds de la porte grincèrent. Des soldats se tenaient sur le seuil.

– C'est l'heure, grogna l'un d'eux, qui avait la mâchoire carrée, la tête aussi, et les cheveux ras.

– Je ne peux pas terminer mon gueuleton ?

– Allez, bouge, dit l'autre, les yeux étincelants de hargne, des flammes noires tatouées dans le cou.

Wes posa le plateau à côté de lui avec un soupir. En fait, il ne détestait pas le goût de la bouillie grise. Il faudrait qu'il le dise à Shakes, s'il le revoyait un jour : ce n'était pas si mauvais, à condition de fermer les yeux et de ne pas respirer par le nez !

Les soldats l'escortèrent hors de la cellule et le firent passer dans une petite pièce toute de métal, meublée d'une table et de deux chaises, le tout fermement fixé au sol. Wes s'était déjà trouvé dans une pièce semblable à celle-ci, sauf qu'il avait toujours été de l'autre côté de la table.

Il s'assit sur l'une des chaises, dont le métal lui glaça les jambes et lui envoya un frisson dans l'échine. Les gardes le détachèrent et le laissèrent seul. Un long moment se passa avant que la porte ne se rouvre.

Wes perçut une odeur familière, et entendit un sifflement bas qui accompagnait un bruit de pas sur le ciment. Il connaissait ce sifflement, cette eau de Cologne bon marché. Depuis combien de temps n'avait-il pas discuté avec Bradley dans un restaurant ? Il se

souvenait de la bière fraîche, des steaks de bœuf de Kobé au beurre chaud, du repas qu'il avait refusé la dernière fois qu'il s'était entretenu avec son ancien commandant. Il aurait bien voulu y goûter, à ce steak, rien qu'une bouchée, mais non, il l'avait laissé refroidir sans y toucher.

Bradley s'installa d'un geste fluide sur la chaise en face de lui.

– Wesson. Nous voilà de nouveau réunis ! Une autre table, un cadre différent. Il paraît qu'on ne mange pas aussi bien ici. Comment est la bouillie ?

– Pas mauvaise, mentit Wes en remuant sur sa chaise. (La masse visqueuse commençait à lui retourner l'estomac.) Comment avez-vous su que c'était moi, à l'hôpital ? s'enquit-il en se souvenant que le vigile l'avait appelé par son nom.

– Me croirais-tu si je te disais qu'on t'attendait depuis le début ? lui demanda Bradley, les yeux plissés, l'air amusé, comme s'il connaissait un secret.

Le commandant s'était laissé pousser la moustache, son uniforme semblait amidonné, et quelques nouvelles médailles étaient épinglées à sa poche de poitrine : une paire de drapeaux gris que Wes ne reconnut pas.

Le garçon grommela. Il sut ce que Bradley voulait obtenir de lui avant même que celui-ci ne le demande : ce qu'il avait toujours voulu. Qu'il aille travailler sur les eaux noires. À rafler les pèlerins pour les vendre aux négociants et aux trafiquants d'esclaves, aux prêtres et aux maîtres. C'était sans doute la seule raison pour laquelle il était encore en vie : parce qu'il pouvait encore être utile. Wes serra les dents ; plutôt moisir en prison.

– Tu te plais, ici ? La vue est à ton goût ? lui demanda Bradley avec un sourire mielleux, conscient que la cellule de Wes n'avait que quatre murs et pas la moindre fenêtre.

– Venons-en au fait, Bradley. Dites-moi ce que vous voulez, que je puisse refuser et regagner ma cellule.

– Allons, ne te monte pas la tête, mon garçon. Et ne te crois pas trop malin non plus. Je vais te dire une chose, Wesson. Faisons un pari.

– Un pari ? Vous voulez parier que je vais accepter le job ? D'accord, je veux bien jouer.

Wes se frotta les mains. Bradley sourit.

– Très bien. Dis-moi. Que dois-je faire pour que tu reprennes du

service ? (Il ouvrit le dossier posé devant lui.) Je pourrais te coller sur le dos tous les dégâts d'El Dorado, tu sais. Tu as été vu dans l'hôpital ; je pourrais avoir des témoins disant qu'ils t'ont vu mettre le feu. Incendie criminel. Mais qu'est-ce que ça change, une ligne de plus dans ton casier judiciaire ?

Wes haussa les épaules.

– Est-ce que j'ai l'air d'un type à qui ça fait quelque chose ?

Bradley eut un sourire narquois.

– Non. Et ce n'est pas la solution.

Wes fronça les sourcils. Bradley, apparemment, laissait entendre qu'il détenait un otage, une personne proche de lui à qui il pouvait faire du mal. Peut-être Shakes, peut-être Farouk, aussi. Bradley savait que Shakes et lui travaillaient ensemble. Ou, si ce n'était pas un des gars, alors qui ? Liannan ? Les Petitshommes ? Mais Wes n'était pas certain que Bradley soit au courant de l'existence des Marqués dans son équipe. Eliza ? N'avait-elle pas déjà été transférée ? Cette idée était si pénible qu'il la chassa de ses pensées.

– Tu ne veux pas deviner ? s'enquit Bradley, une étincelle dans l'œil, tellement content de lui que Wes eut envie de lui empaler le crâne sur une stalactite de glace. Je vais te dire. Venons-en au fait, comme tu me l'as demandé. Je vais te dire comment je compte te motiver. Elle est entre nos mains.

Elle.

Veut-il parler de Nat ? Ils ont capturé Nat ?

– Elle est chez nous depuis très longtemps, ajouta Bradley d'un ton nonchalant.

Wes comprit alors qu'il s'agissait d'Eliza. Évidemment qu'ils la détenaient encore. Il eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac.

– Je ne savais pas que c'était ta sœur, sinon je me serais servi d'elle bien plus tôt.

Wes lui envoya un regard haineux.

– Nous l'avons expédiée par hélico à la Cité Rouge ce matin. On l'a ramenée à la maison, pour ainsi dire. (Très clairement, il s'amusait.) Nous avons une base là-bas, un endroit parfait pour se débarrasser de ceux dont nous n'avons plus l'usage. Tu as entendu parler des marchés à la chair, n'est-ce pas ? Le temple de la grande prêtresse blanche ? Dame Algeana a un faible pour ses semblables. Sauf...

– Sauf si je travaille pour vous, grommela Wes. De mieux en mieux.

– Bingo ! fit Bradley avec un grand sourire. Alors, j’ai gagné mon pari ? Je crois que oui, car tu ne vas quand même pas laisser faire une chose pareille, si ? Tu sais ce que je crois ? Je crois que tu t’es rendu à El Dorado pour la libérer. (Il eut un rictus goguenard.) C’était tellement prévisible ! Si ridiculement honorable, venant de quelqu’un comme toi !

Wes releva la tête.

– Un concept qui vous est étranger, hein ?

– Pas vraiment. Simplement, l’honneur, c’est un luxe. Un luxe au-dessus de tes moyens.

Wes ne répondit rien.

Bradley le narguait toujours.

– Mais ne t’en fais pas. Elle est saine et sauve. Et tu vas faire en sorte qu’elle le reste, n’est-ce pas ? Je crois bien que j’ai gagné notre petit pari. Car à partir de maintenant, tu vas travailler pour moi et faire tout ce que je te dirai. Marché conclu ?

Wes serrait et desserrait les poings tout en réfléchissant au fait qu’il n’avait pas le choix. Jamais il ne s’était senti si impuissant.

Bradley se renversa en arrière sur sa chaise.

– Tu sais, tu aurais vraiment dû l’accepter, ce steak.

Deuxième partie

La drakonnière et le sylphe



Quand l'ennemi est cerné, il faut lui laisser une issue.

Sun Tzu

Son uniforme était bien chaud, mais il grattait.

Les uniformes, en général, n'étaient pas son truc. Wes se gratta le cou sous son col, encore un peu stupéfait de se retrouver vêtu de laine synthétique grise, avec des insignes des VSA sur les manches et des galons sur les épaules. Il n'avait plus froid, mais c'était une maigre consolation en regard de la tâche qu'on l'envoyait accomplir.

L'armée avait connu quelques changements depuis son époque. Elle avait subi de lourdes pertes lors d'un conflit récent en mer de Tasmanie, et se trouvait à court de ressources. Elle avait besoin de marins capables de négocier les océans saturés d'ordures sans se perdre ni faire naufrage, si bien qu'elle recrutait d'anciens passeurs, ces coyotes qui connaissaient à la fois la mer et les itinéraires des pèlerins. Wes était le meilleur passeur de Vegas, le plus doué pour semer les éclaireurs de la marine et aider les pèlerins à faire la traversée. À présent, on exigeait de lui qu'il retourne son talent contre les âmes désespérées qu'il avait naguère aidées.

Après avoir accepté la mission, il avait été expédié par les airs vers un avant-poste naval en Nouvelle-Java pour une session d'entraînement vite bâclée, où on lui avait enseigné les itinéraires et procédures de patrouille. Wes se retrouvait à la tête d'un navire qui faisait partie d'une équipe de deux vaisseaux de recherches, des croiseurs légers qui travaillaient en tandem dans les eaux entourant les îles d'Asie du Sud. Ses déplacements seraient scrutés à la loupe par satellite depuis la base, et il y avait des quotas à remplir, des objectifs à atteindre.

– Et n'allez pas imaginer que vous pouvez sortir sous surveillance et revenir les mains vides, lieutenant, l'avait menacé Bradley ce matin-là, avant que Wes ne parte prendre le commandement de son équipage, quelques jours après sa libération de sa cellule. Nous pêchons deux douzaines de pèlerins par mois, alors n'essayez pas de m'embobiner. Avec vos états de service, j'attends de vous le double ou le triple de notre récolte habituelle. Bonne chasse, avait-il ajouté avec son sourire de squelette.

Wes, seul au timon du *Goliath*, regardait onduler les vagues qui s'en allaient lécher les tours d'ordures couleur de rouille. Ils étaient en mer depuis quelques jours et avaient atteint leur zone de patrouille, les détroits très fréquentés où les embarcations de pèlerins étaient généralement interceptées alors qu'elles faisaient route vers New Kandy, où était censé se trouver un autre passage vers le Bleu. À New Vegas, Liannan avait indiqué que le portail d'origine était désormais fermé, et en effet ces derniers temps il n'entendait plus parler de voyages vers la Nouvelle-Crète ; tout le monde voulait se rendre au Kandyland. Wes ne pensait pas que l'idée soit très bonne, car chacun savait que la Cité Rouge avait été conquise par les prêtres blancs, où ils disposaient même de leurs temples. Mais les pèlerins étaient entêtés, incapables de perdre espoir, et en cela il se sentait plus proche d'eux que jamais. Le capitaine de l'autre croiseur avait signalé par radio des embarcations dans le secteur nord et était allé voir.

La veille, Wes avait aperçu des poches de lumière entre les ordures, sans doute un ou deux bateaux de pèlerins, si bien qu'il avait gardé ses distances, du moins autant qu'il l'avait pu sans dévier de l'itinéraire qui lui était attribué. Pour passer le temps, il avait ordonné à l'équipage de s'entraîner aux manœuvres et de réviser les nouvelles procédures d'approche et d'interception des véhicules de pèlerins, la nouvelle méthode pour les ligoter sans risque. Les recrues qui manœuvraient le navire étaient un ramassis de gamins endurcis qui se faisaient une joie de décrocher la petite prime accompagnant chaque capture, et Wes s'inquiétait pour les malheureux qui auraient la mauvaise fortune de tomber sur eux. Peut-être qu'avec un peu de chance il pourrait empêcher son navire de croiser des embarcations de réfugiés, ou du moins retarder le temps de trouver comment se sortir de ce pétrin.

Quelques minutes plus tard, le capitaine du *Colossus* rapporta avoir intercepté deux bateaux de pèlerins. L'un était en très mauvais état et avait déjà perdu la moitié de ses passagers. Ils avaient dérivé seuls sur des milles, perdus sur l'océan noir, abandonnés par le capitaine et l'équipage. Il existait en effet des escrocs qui promettaient la traversée mais ignoraient où trouver la porte de Vallonis. Une fois l'argent ramassé, ils abandonnaient les navires – des épaves flottantes – en pleine nuit. D'autres étaient simplement des marins inexpérimentés, dépassés par la situation, qui n'auraient jamais dû prendre la mer.

– Sommes chargés, rentrons au port livrer la cargaison, annonça l'autre capitaine sur un ton satisfait – et Wes fut certain que ce pauvre congelé comptait déjà les watts de sa prime. Attendez, on dirait que nous avons repéré un autre objet flottant, on va aller voir.

Wes accusa réception et mit fin à la communication.

La mer était calme, et il était en train de se rappeler que Nat était avec lui la dernière fois qu'il avait navigué, lorsque Shakes le rejoignit sur la passerelle de commandement, un écran portatif à la main, la mine sombre.

– Dis, chef, faut que tu jettes un coup d'œil à ça.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le marché que Wes avait passé avec Bradley avait au moins eu un avantage : Shakes et Farouk. Il avait réussi à convaincre le général qu'il ne pourrait pas faire correctement son travail sans son équipage. Bradley n'avait pas semblé trop s'en étonner, car tous les passeurs avaient la même attitude avec les leurs. Les garçons avaient été capturés alors qu'ils fuyaient le dôme – c'était déjà un miracle que la limousine canardée ait pu démarrer –, et avaient été jetés dans la même prison que Wes. Comme lui, le pire dont ils avaient eu à souffrir avait été la bouillie grise, mais à part cela ils n'avaient pas été trop maltraités. Farouk était affecté à la salle des machines, et Shakes était le second du bord.

On ne pouvait pas réellement appeler cela de la chance, mais jusque-là les journées s'étaient déroulées sans incident. Toutefois, l'expression grave de Shakes donna à Wes le pressentiment que tout était sur le point de changer.

– Tu as trouvé quelque chose.

– Ouais.

Shakes fit la grimace et détourna les yeux vers les eaux noires.

– On savait bien que ça arriverait tôt ou tard, ajouta Wes en prenant l'écran pour le regarder.

– Je sais, mais comment se fait-il qu'avec toi ce soit toujours tôt ?

Il lâcha un juron entre ses dents. Wes n'avait vraiment rien à répondre à cela. Il avait promis à Shakes que, quoi qu'il arrive, une fois le moment venu ils agiraient bien, d'une manière ou d'une autre. Que personne n'aurait à souffrir de ses actes. Ni Eliza ni les pèlerins qu'ils captureraient en mer. Shakes n'avait plus qu'à lui faire une confiance aveugle, et c'était son habitude, mais cette fois, à l'évidence,

il avait des doutes. Wes ne pouvait pas lui en vouloir, ne sachant pas lui-même comment il allait se débrouiller, mais un peu plus de foi en lui aurait été bienvenue.

Une tache verte clignotait à l'écran.

– Tu penses que ça pourrait être un simple tas d'ordures ? demanda Wes avec espoir.

– Non, vu comment ça bouge. Regarde la vitesse de déplacement ; cette chose a un moteur, c'est certain. Et ils nous ont peut-être repérés ; regarde, ils viennent de changer de cap.

Shakes, appuyé au bastingage, scrutait tour à tour l'écran et l'océan jonché d'ordures, cherchant du regard le navire, mais il ne voyait que le ciel gris et l'eau trouble constellée de débris.

La radio se mit à crachoter et Wes appuya sur le bouton.

– Ici Wesson.

– Vous l'avez repéré ?

C'était Callahan, le commandant chargé des équipes de patrouille.

– Oui, on est dessus.

Wes pensait distinguer le navire au loin, mais sans certitude.

– Bradley prétend que vous êtes un caïd, on va voir de quoi vous êtes capable sur les eaux noires. Allez, bonne pêche !

– Reçu.

Wes reposa l'émetteur et se tourna vers Shakes.

– Tu l'as entendu. On ne peut pas faire comme si de rien n'était, sur ce coup-là. Sonne la sirène et dis aux gars de sortir les canots pneumatiques, comme on le leur a appris. On ira chercher les pèlerins avec, ce sera moins effrayant pour eux. Allume les feux, les gros projecteurs, pour qu'ils nous voient arriver et ne paniquent pas. Et dis à Farouk de prendre le gouvernail pour nous faire approcher tout doucement.

Une fois de plus, il chercha des yeux l'embarcation des pèlerins et aperçut en effet un bateau dans le lointain, zigzaguant entre les amas d'ordures pour essayer de ne pas se faire repérer.

– Et ensuite ? s'enquit Shakes avec irritation.

– Ensuite, on verra. On trouvera bien une solution, non ? répliqua Wes sur le même ton.

L'équipage abaissa les canots noirs jusqu'à l'eau en approchant du navire de pèlerins. Celui-ci était un bâtiment de bonne taille, plus grand que la moyenne, et ses passagers se tenaient sur le pont, les

maines en l'air pour indiquer qu'ils se rendaient. Ils ne tiraient pas un coup de feu ; il n'y aurait pas la moindre lutte. Wes observait la scène de la passerelle de commandement, en s'efforçant de rester impassible tandis qu'on les faisait embarquer dans les canots qui les ramèneraient sur le croiseur. Ils avaient conscience que leur périple était terminé, qu'ils avaient été pris, qu'ils ne traverseraient jamais l'océan et ne trouveraient jamais le Bleu.

Wes savait bien ce qu'ils ressentaient.

Il descendit sur le pont lorsque les canots arrivèrent avec leur chargement de passagers. Shakes lui adressa un salut militaire tout en surveillant un groupe de Petithommes blottis les uns contre les autres, maladifs et blêmes. Les canots se rangèrent le long du croiseur, et Wes et ses hommes aidèrent leurs occupants à monter à bord. *Pas d'armes*, avait-il ordonné à l'avance. *Le premier qui ouvre le feu, je lui troue la peau*. Mais les prisonniers moroses acceptaient leur sort dans le calme, et le recours aux armes n'était absolument pas nécessaire. Il n'y avait nulle rébellion, rien que des regards vides et des yeux rougis.

Wes suivit les captifs jusqu'à fond de cale. Il avait dit à ses hommes de ne pas maltraiter les otages, et il passa de cellule en cellule pour panser des blessures, distribuer des canettes de Nutri et des repas en tube. Si ses hommes trouvaient son comportement étrange, ils ne faisaient pour l'instant aucun commentaire. D'autres prisonniers arrivèrent, et il entendit un cri dans la cellule d'à côté.

– Fichez-moi la paix ! Je connais votre capitaine, je vous dis ! Lâchez-moi !

Wes bondit de la cellule où il se trouvait, ferma à clé derrière lui et tomba nez à nez avec Shakes. Cette voix lui disait quelque chose. Il interrogea son camarade du regard, et Shakes lui répondit d'un haussement d'épaules. Ils ouvrirent brusquement la cellule d'où sortaient les clameurs.

À l'intérieur, un jeune soldat maintenait un Petithomme contre la paroi. Le Petithomme avait le visage tuméfié et ensanglanté : apparemment, il s'était fait tabasser par le soldat.

– La ferme, nom d'un glaçon ! Sale menteur, tu vas la boucler ? brailla ce dernier en lui envoyant un coup de poing dans la mâchoire.

– Hé, qu'est-ce qui se passe, ici ? intervint Shakes.

Le soldat fit volte-face.

– Lieutenant ! s'écria-t-il en voyant Wes.

Celui-ci se racla la gorge et reprit la parole sur un ton meurtrier.

– J'avais donné des ordres parfaitement clairs : aucun otage ne devait être malmené.

– Mais, lieutenant !

– Lâchez-le.

Le soldat obéit, et le Petithomme s'effondra au sol.

– Il prétend qu'il vous connaît, expliqua le soldat avec amertume. C'est un menteur. Vous n'allez pas me dire que c'est un ami à vous, lieutenant !

Wes observait le prisonnier. Il ne l'avait pas identifié immédiatement, mais à présent c'était évident. Bien sûr qu'il le connaissait ! C'était Roark. La dernière fois qu'il l'avait vu, celui-ci s'occupait de son potager en fredonnant une chanson. Le sage et gentil Roark, capable de préparer un festin à partir de quelques restes, de tirer une blague de la situation la plus désespérée. Peut-être qu'un jour ils riraient aussi de celle-ci.

Roark, son très cher ami. *Vivant.*

Si Roark était en vie, alors peut-être Brendon l'était-il aussi, ainsi que Liannan...

Il se rendit compte que la joie de Shakes devenait visible, mais s'ils commettaient une erreur maintenant, tous deux se retrouveraient pris au piège. Eliza serait envoyée chez les prêtres, et tous les autres, y compris Roark, jetés à la mer comme de vulgaires déchets.

– Wes, dit Roark avec un souffle rauque. Merci aux dieux de Vallonis, c'est bien toi. Je t'avais aperçu depuis le pont, Wes... dis-lui que je ne mens pas. Dis-lui que tu me connais.

Le soldat regarda son capitaine d'un air mauvais.

– Lieutenant ?

Wes contempla Roark, adressa à Shakes un signe du menton, et pivota vers le soldat.

– Jamais vu de ma vie. Occupez-vous de lui.

Le passage débouchait sur une plage déserte, et le vortex se referma derrière eux. Nat se retourna, en se demandant si elle reviendrait un jour à Vallonis, si elle reverrait jamais son Drakon. Il y avait un navire au loin. L'appel de Liannan était encore plus fort ici qu'à Vallonis.

Nat ! Nat ! Est-ce que tu m'entends ?

J'arrive. Je suis là. Tiens bon ! lui transmit Nat, mais elle n'obtint aucune réponse. Elle se demanda si Liannan l'avait entendue, si la Sylphe communiquait réellement avec elle ou si elle envoyait simplement des signaux de détresse à l'aveugle. Quoi qu'il en fût, elle n'avait jamais entendu Liannan exprimer une telle terreur, et cela l'emplissait d'une peur panique et impuissante.

– Elle est à bord, se hâta-t-elle de dire en désignant le croiseur militaire. Mais comment arriver là-bas sans Drakon ? À la nage ?

Elle se mordit les lèvres lorsque Faix éleva les mains pour murmurer une incantation.

Cette fois, le vortex se mit à tourner et, au lieu d'ouvrir un trou noir, créa quelque chose – quelque chose à partir de rien. Le Sylphe avait façonné l'éther, et devant eux se trouvait maintenant un petit bateau à moteur qui flottait tout près du rivage. Faix pataugea pour aller l'attraper et aida Nat à s'y installer.

– Ce n'est pas un Drakon, mais c'est toujours mieux que rien, commenta la jeune fille.

– Il est conçu de manière à ressembler à une embarcation de pèlerins. Laissons-leur croire que nous sommes sans défense.

Faix pilota le bateau, toujours plein de grâce dans chacun de ses gestes. Une personne telle que lui n'avait rien à faire là, songea Nat, dans cet endroit qui puait les ordures et la charogne. Était-elle comme lui ? Elle était drakonnière, elle aussi, mais née sur les terres grises. Où était donc sa place ? C'était stupéfiant de se retrouver au milieu des eaux noires, de retour dans le monde du gris, où tout était en train de mourir.

Nous mettrons la main sur le palimpseste, lui transmit Faix. *Nous*

chercherons la source de la corruption, réparerons ce qui est brisé et rendrons sa splendeur à Vallonis.

Nat hocha la tête pour indiquer qu'elle avait entendu, même s'il le savait sans doute déjà. Elle jeta un regard anxieux au navire vers lequel ils se dirigeaient. C'était un petit croiseur, arborant les couleurs des VSA et portant sur ses flancs le nom de *Colossus*. Ce n'était pas un navire de trafiquants d'esclaves ; non, c'étaient des soldats, et les soldats étaient organisés. Si Faix et elle perdaient cette bataille-là, elle se retrouverait aux fers, enfermée dans une cage d'acier ou, pire, renvoyée devant Bradley et forcée de travailler à nouveau pour eux : de voler des enfants, d'allumer des incendies, de tuer leurs ennemis.

Ne les crains pas, lui transmit Faix sur un ton apaisant. *Nous trouverons nos amis. Nous ne nous laisserons pas prendre.*

Mais ses paroles étaient un maigre réconfort. Faix ne savait pas, il ne comprenait pas pleinement les choses. Il n'avait jamais combattu ces gens-là. Une fois le contact établi, Nat devrait agir rapidement. Elle devrait se brancher sur leur pouvoir et se remettre à utiliser sa colère. Si seulement elle était au-delà de tout cela... Elle s'était tenue à la porte d'Apis : elle avait hâte d'employer son pouvoir à construire, créer, fabriquer des choses – et non à détruire. Mais voilà qu'elle retournait au combat. Allait-elle mourir ainsi, en se battant sur les eaux ? Périrait-elle comme le Drakon de Faix, comme Mainas lui-même avait failli mourir ? Et que deviendrait son Drakon si elle ne survivait pas ?

Une bise glaciale souffla sur leur petit bateau, et Nat frissonna. Elle avait froid sans son Drakon, mais Faix jamais ne frémissait ni se plaignait du froid, du vent, de la glace. Elle se demanda si la chaleur de son Drakon lui manquait. La sensation du feu dans ses poumons.

Il lui jeta un regard, et elle sut qu'il avait lu dans ses pensées.

– Il me manque tous les jours. Comme un membre amputé.

Le Sylphe toucha son pendentif, comme pour se porter chance.

– Tu es très attaché à cette amulette, commenta Nat.

– Tu crois ? C'est juste une habitude, répondit-il d'un air détaché.

Mais la commissure de ses lèvres trembla très légèrement.

Nat n'y aurait prêté aucune attention si ce n'avait pas été si étrange de le voir perturbé, et elle comprit, d'un seul coup, qu'il mentait. Faix lui cachait quelque chose à propos de ce bijou. Elle s'efforça donc de penser à autre chose, pour lui dissimuler qu'elle

savait. Elle s'imagina s'enfonçant dans la terre en compagnie de son Drakon, afin d'ériger un mur entre ses propres pensées et celles du Sylphe. Puis elle se figura leur bateau, sa coque en fibre de verre, les particules vitreuses et blanches de cette coque, la résine entre les fibres, les filaments des particules blanches, et les molécules infimes qui constituaient ces fibres. Elle imagina des structures de plus en plus minuscules, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des particules élémentaires tournoyant dans le vide.

– STOP ! lança soudain Faix.

En effet, la réalité du bateau se faisait de plus en plus vacillante. Nat sursauta en s'en rendant compte.

– Pardon... Je... je m'entraînais.

Il sourit.

– Bonne idée, mais tu pourrais peut-être t'arranger pour que le canot reste réel le temps qu'on rejoigne le croiseur ? Je n'ai aucune envie de me noyer.

Ils atteignirent alors le croiseur et s'approchèrent tout près.

– Nous allons nous laisser capturer, annonça Faix. Une fois dans la place, nous chercherons tes amis.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Nat perçut un bourdonnement familier de drones filant dans les airs, traversant les nuages, allant se cacher au loin, alertant le navire de leur arrivée. Faix coupa le moteur. Ils se tinrent prêts, à la poupe, Nat tenant fermement son épée et son bouclier. Leur plan d'action prévoyait qu'ils se rendent, mais elle voulait se tenir quand même prête à combattre. Son Drakon lui manquait. La chaleur du feu de la créature dans ses poumons, le pouvoir en elle lorsqu'ils attaquaient en piqué. Avec lui, elle aurait vaporisé les drones, conquis le navire et libéré ses camarades en l'espace de quelques secondes. Si seulement elle avait été entière.

Le fin croiseur militaire surgit de la brume, canons en position de tir. On voyait des soldats à la proue, qui les mettaient en joue avec leurs armes automatiques. Pendant ce temps, d'autres soldats descendaient sur l'eau des canots plus petits pour aller chercher leur prise.

Tandis que les canots approchaient, Nat se prépara à se faire capturer. Le croiseur suivait de près, et couvrit bientôt leur vedette de son ombre.

– Nous nous rendons, déclara Faix lorsque les canots les accostèrent par le tribord. Nous venons en paix.

Pour toute réponse, une balle siffla dans la nuit et le toucha au bras. Puis il en vint une autre, et une autre encore. Nat, recroquevillée derrière son bouclier, se servit de son épée pour dévier les projectiles.

– Blessé ? demanda-t-elle.

– Non, répondit Faix, les yeux embrasés d'une flamme menaçante. Mais je vais leur montrer ce que c'est que d'avoir mal.

Ils avaient proposé la paix, et avaient été agressés. Sa plaie flamboya, puis cicatrisa aussitôt ; Nat vit la peau se régénérer et devenir lisse.

– Faix !

Le Sylphe parut alors doubler de taille. Sa chevelure blanche devint lumineuse, et son être entier se couvrit d'une lumière blanche, éblouissante. Faix tapa dans ses mains, et, instantanément les petits canots noirs disparurent tandis que les balles tombaient à l'eau, inoffensives, avec un petit « plouf ».

Les soldats restés sur le pont du *Colossus* poussèrent des cris en scrutant les eaux, complètement abasourdis. Les embarcations s'étaient volatilisées si rapidement que c'était comme si l'océan les avait englouties. Les hommes répondirent à cela par des tirs nourris. Nat se jeta au sol et se couvrit la tête de son bouclier. Elle ne voyait plus les assaillants, mais savait qu'eux pouvaient la voir. Ils avaient des jumelles à vision infrarouge, des périscopes qui perçaient sans problème la brume et les nuages, la nuit et la fumée. Elle n'avait nulle part où se cacher. Quelque chose de chaud lui écorcha l'épaule, perçant son armure et lui brûlant la peau. Une balle avait traversé sa veste, exposant son bras au froid glacial. Elle grimaça et couvrit la plaie tandis qu'un autre projectile lui sifflait aux oreilles, au point de l'assourdir momentanément.

Sers-toi de ton feu, lui transmit Faix. *Crame-les.*

Mais je ne l'ai plus, répondit-elle.

Il soupira, puis se retourna vers le croiseur, face aux balles, debout, sans peur. Une fois de plus, il joignit les mains. Un projectile ardent jaillit de ses paumes et fila vers le navire, auquel il mit le feu tandis que l'eau noire s'engouffrait par l'avarie qui venait de s'ouvrir dans la coque.

Le feu est en toi.

Le croiseur flambait, même sans Drakon. Les soldats s'étaient dispersés, les tireurs d'élite abandonnant leur poste.

La première fois qu'elle avait vu Faix, il lui avait rappelé Liannan, avec sa beauté et sa voix douce, mais en réalité il ne lui ressemblait pas du tout, et ce que voyait Nat lui faisait peur : le pouvoir immense qu'il contrôlait, son indifférence à la douleur, aux émotions, à l'humanité. Cela dit, Faix n'était pas humain, c'était un Sylphe.

Qui es-tu ? lui transmit-elle. *Qui es-tu réellement ?*

Je suis Faix Lazaved. Messenger de la reine. Drakonnier de Vallonis. Protecteur du royaume. Gardien du Bleu. Je suis comme toi, Anastasia, je suis fait de feu.

Puis il se détourna, et dirigea leur vedette en perdition vers le flanc du navire. Il fit un geste en direction des cordes à nœuds qui pendaient du pont à intervalles réguliers.

– Dès qu'on touche la coque, attrapes-en une ! lui ordonna-t-il en se préparant à sauter.

Le navire en feu tanguait sur les vagues, agitant les eaux autour de lui et menaçant de faire chavirer leur propre embarcation qui déjà prenait l'eau.

Nat acquiesça en observant le croiseur dont ils se rapprochaient. L'incendie était concentré sur le côté bâbord, et quelques soldats se précipitaient pour le circonscrire avec des extincteurs. Mais le côté tribord, en revanche, était déserté. Elle fit signe à Faix de les emmener par là.

Le Sylphe se précipita vers le bord du navire, un pied posé sur le bordage. Il bondit par-dessus les eaux, saisit une corde à nœuds et se hissa vers le pont. Nat le suivit et faillit tomber juste avant de se raccrocher au cordage. Faix était déjà presque arrivé en haut lorsqu'il se baissa pour l'attraper par les poignets, avec force et rapidité.

Sautant par-dessus le bastingage, il se retourna vers elle et lui tendit la main pour l'aider à faire de même.

– Ça va, pas besoin, lui lança-t-elle.

Elle n'avait aucune envie qu'il l'aide. C'était étrange d'être si proche de ses ennemis, de se tenir à bord d'un croiseur militaire semblable à ceux qu'elle avait naguère détruits. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces gamins terrifiés en uniforme, qui les fuyaient à présent, n'étaient pas plus responsables de leurs actes qu'elle ne l'avait été à l'époque où elle était encore des leurs. À

l'époque où elle aussi était soumise à l'autorité d'un commandant sans merci.

Nat ! Nat ! cria Liannan dans sa tête.

– Ça vient de là-bas, dit-elle en indiquant le pont en feu. Allons-y.
Et ensemble, ils s'élancèrent en courant pour répondre à l'appel.

Le soldat sourit et leva le poing pour envoyer un nouveau coup à Roark, mais tomba au sol avant d'avoir pu achever son geste. Shakes, debout derrière lui avec un sourire lugubre, tenait la crosse de son pistolet.

– La prochaine fois, attaque-toi à aussi grand que toi, connard.

– Tu as brouillé sa radio ? vérifia Wes.

– Ça, ça a été aussi facile que plumer un touriste à une table de roulette, avait répondu le jeune homme en lui montrant l'émetteur brisé qu'il avait piqué dans la poche du soldat. Personne ne peut plus nous entendre.

Wes s'agenouilla, imbibait son mouchoir de Nutri et le passa à Roark.

– Désolé, mon pote. J'avais dit aux gars de vous laisser tranquilles, mais ils ne sont pas toujours très obéissants.

– Vous avez mis le temps, vous deux ! commenta le Petithomme en se tamponnant l'œil avec le mouchoir. Merci bien, je ne dois pas être beau à voir !

Wes lui donna quelques-unes des gaufrettes arôme poulet qu'il avait en poche, et Roark s'apaisa.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Où étais-tu parti ? Et comment t'es-tu retrouvé ici ?

– C'est à cause du potager, répondit tristement Roark, dont les cheveux bruns lui tombaient dans les yeux. Tu avais raison, Wes. On n'aurait pas dû faire ça, mais on n'en pouvait plus de rester cachés dans nos chambres. On avait besoin d'air. Même si le ciel était gris, c'était déjà quelque chose. Je voulais ressentir l'espace ouvert, me tenir dans un endroit où il n'y ait pas de murs.

– Tout ça pour quelques fichus légumes ? se lamenta Shakes.

Roark se contenta de hausser les épaules.

– Moi aussi, je l'adorais, ce potager. Je comprends, dit Wes.

– Mais comment vous ont-ils repérés ? insista Shakes.

– Avec des drones. On a entendu un bruit de moteur la veille de notre capture : ils ont dû nous apercevoir sur le toit. On aurait dû fuir

le soir même, mais on a décidé d'attendre votre retour. En plus, on ne savait pas où aller, et Liannan refusait de partir sans faire savoir à Shakes ce qui s'était passé.

– C'est vrai ? demanda Shakes en rougissant. Elle ne voulait pas... me quitter ?

Roark leva les yeux au ciel.

– Une décision catastrophique, en réalité, vu que les soldats sont venus nous enlever le lendemain. Brendon et moi étions en bas, à la cuisine, et soudain il y en a eu partout ; on n'a même pas entendu la porte s'ouvrir, et quand on a levé la tête on était déjà cernés. Ils avaient je ne sais quelle arme qui bloque l'ouïe. (Ce souvenir lui arracha une grimace.) On leur a dit qu'il n'y avait que nous deux, mais ils savaient qu'il restait une troisième personne. Ils ont trouvé Liannan sur le toit. Ils nous ont emmenés d'abord dans le centre de détention de K-Town, puis à la Nouvelle-Java.

– On en vient ! s'exclama Shakes.

– Mais alors, comment vous êtes-vous retrouvés sur un navire de pèlerins ? voulut savoir Wes.

– Il y a eu une émeute, et nous en avons profité pour nous enfuir.

Wes hocha la tête. Il se rappela que les gardes avaient parlé d'une insurrection : c'était pour cela qu'ils l'avaient maintenu à l'isolement. Tout l'édifice était bouclé lorsqu'ils étaient arrivés.

– On a trouvé un passeur qui emmenait des pèlerins vers le Bleu et on a pris le risque, une fois de plus... où aller, sinon ? On voulait envoyer un message à New Vegas, mais on ne faisait plus confiance à personne, après ce qui s'était passé. Et pour comble de malchance, Brendon et moi avons été séparés. Il doit être sur l'autre bateau, celui qui s'est fait ramasser il y a quelques heures ; on a reçu leur signal de détresse. J'ai cru que notre navire allait réussir à s'enfuir, jusqu'au moment où vous nous avez attrapés.

– Ils ont dû se faire prendre par le *Colossus*, conclut Wes en repensant au navire de pèlerins que l'autre capitaine s'était vanté d'avoir arraisonné.

– Et Liannan ? s'enquit Shakes. Elle aussi est sur l'autre croiseur ?

– Je ne sais pas.

– Comment ça, tu ne sais pas ?

Shakes semblait prêt à tabasser lui-même le Petithomme.

– Ils l'ont emmenée dès l'instant où ils l'ont trouvée sur le toit. On

a posé des questions au centre de détention, demandé au réseau des prisonniers, et en sortant on a redemandé de ses nouvelles, mais personne ne l'a croisée. Il y a des semaines qu'on ne l'a pas vue, peut-être même plus que ça..., dit Roark en se frottant les yeux avec son poing. Mais je ne peux pas imaginer qu'elle ne soit plus en vie... je refuse d'y croire.

Shakes se détourna et s'effondra contre la paroi de la cellule. Wes voulut lui poser une main sur l'épaule, mais son ami se dégagea.

– C'est bon, ça va, dit-il d'une voix rauque. Quand on l'a perdue, dès le premier jour, j'ai su que c'était terminé. Que je ne la retrouverais jamais. Mais en te voyant, Roark, j'avais espéré...

Il n'acheva pas sa phrase. Roark avait l'air aussi malheureux que lui.

– Il se peut qu'elle soit à bord du *Colossus*. On a peut-être encore le temps, mon pote, dit Wes.

– Wes a raison, il y a encore de l'espoir, ajouta Roark. Moi-même je l'avais perdu, jusqu'au moment où j'ai vu Wes sur le pont et toi sur l'autre canot.

Il les regarda alors comme s'il venait tout juste de saisir la situation.

– Vous allez me dire pourquoi vous travaillez soudain pour l'ennemi ?

Ils venaient tout juste de lui raconter l'expédition El Dorado et de lui expliquer l'histoire d'Eliza lorsque la radio de Wes se fit entendre.

– Minute, dit-il en s'emparant de l'émetteur. Ici Wesson.

C'était l'autre croiseur qui l'appelait.

– McCleod, du *Colossus*. Essayons des tirs hostiles, demandons des renforts, convergez sur zone. Je répète : nous essayons des tirs !

Wes accusa réception de l'ordre et posa sa radio.

– Bon, écoutez bien, on dirait qu'ils sont dans le pétrin. Tu as bien dit que Brendon était sur l'autre croiseur, c'est ça ?

Roark fit oui de la tête.

– D'accord, on va aller le chercher, et on pourra peut-être se tirer en douce pendant que les autres s'entretuent. En prenant un canot gonflable.

– Et Eliza ? s'inquiéta Shakes.

– Bradley a parlé d'une base dans la Cité Rouge. C'est à New Kandy, ça, non ? Eh bien, allons là-bas, décida Wes. Et essayons de la

libérer.

– Et s'ils la tuent avant qu'on soit là-bas ? S'ils le font dès qu'ils auront constaté ta désertion ?

Wes se mordit la lèvre.

– Je compte sur nous pour prendre de l'avance sur leur administration bureaucratique. On ne peut pas rester ici. Si cette tête de glaçon se réveille, assomme-le une fois de plus, dit-il à son ami le Petithomme.

– Tout le plaisir sera pour moi, répondit Roark avec un sourire encore sanguinolent.

Wes laissa Shakes s'occuper des prisonniers restants et regagna en courant la passerelle, où il ordonna à Farouk de calculer un itinéraire pour rejoindre l'autre croiseur. Ils firent route aussi vite que le leur permettait leur navire, en mettant le cap sur le panache de fumée qui grandissait à l'horizon. Wes tenta de contacter le capitaine par radio, mais ne reçut pas de réponse. Il n'avait aucun autre moyen de communiquer avec le croiseur en perdition, et la fumée se faisait de plus en plus dense à mesure qu'ils approchaient.

S'emparant de ses jumelles, il vit que le navire était en flammes, que de la fumée s'élevait du pont et que des soldats s'agitaient : certains fuyaient sur des canots de sauvetage, d'autres restaient pour combattre. Le bateau, lui, n'avancait pas ; sa coque percée prenait l'eau.

Wes dit à Farouk de se placer parallèlement à l'autre croiseur et de le rejoindre lentement.

– *Goliath*, c'est votre capitaine qui vous parle, le lieutenant Wesson. Tenez-vous prêts. Ne tirez pas tant que vous n'en aurez pas reçu l'ordre. Je répète. Ne tirez pas avant l'ordre.

Il dit alors à Farouk de ralentir et de couper les moteurs, afin qu'ils dérivent jusqu'au croiseur en feu. Celui-ci était bien là, mais Wes ne voyait nulle part le navire ennemi qui l'avait attaqué.

– Chef, dit soudain Farouk. On a un problème.

– Quoi ? fit Wes d'un ton sec, horrifié par le spectacle d'un soldat se transformant en torche sur le pont du *Goliath* au moment où son extincteur touchait les flammes.

Pas de doute, c'était de la magie ; le navire avait été attaqué par un Marqué. Quelqu'un de puissant et dangereux.

– Un de nos hommes vient d'armer les roquettes.

Les jeunes soldats avaient dû paniquer. Ils avaient vu la même chose que lui – et s'étaient probablement dit qu'il valait mieux couler le navire en entier, comme le faisaient toujours les gradés. Limiter les pertes. Fermer les issues. Éliminer tout le monde à l'intérieur.

Wes se précipita sur le bouton d'annulation de l'armement, mais trop tard.

Une roquette jaillit dans les airs et dessina une parabole orangée et lumineuse. Le projectile allait percer un trou dans le pont, et le navire sombrer avec tous ses occupants. Wes espérait de toutes ses forces que Brendon et Liannan ne s'y trouvaient pas. Il porta de nouveau les jumelles à ses yeux.

Sur le pont, deux silhouettes fuyant le missile couraient face à lui, pile dans sa direction : un homme de grande taille aux cheveux d'une blancheur étonnante, et une femme, jeune, brune, qu'il connaissait bien.

Wes faillit en lâcher ses jumelles. C'était Nat.

Nat courait derrière Faix lorsqu'elle entendit un grondement sourd résonner tout autour d'eux, un bruit de moteurs, un grave murmure de vagues. Par-dessus son épaule, elle vit un second croiseur surgir de la brume et une flamme jaillir verticalement du pont de celui-ci. Il avait lancé une roquette, et le missile étincelant fondait sur eux.

Sans hésiter, presque sans y avoir pensé, elle courut droit dessus et éleva les mains comme elle avait vu Faix le faire : la roquette explosa en l'air, envoyant des débris dans toutes les directions. Nat accepta les flammes, accepta la destruction, accueillit dans son corps la chaleur qui vint y rejoindre son feu intérieur, et les fracassa en millions de molécules afin que tout retombe sans dommage, telle une pluie de lumière blanche. Nat n'avait pas encore appris à façonner l'éther, mais envoyer quelque chose dans le néant, ça, elle savait faire.

– Tu apprends, commenta Faix avec un sourire.

– Petit à petit, reconnut Nat non sans satisfaction – mais leur travail n'était pas terminé. Allez viens, la voix de Liannan venait d'en bas.

Elle rejoignit au pas de course une porte menant à l'intérieur du navire. Cette porte était fermée par un large volant, et en le faisant tourner elle débloqua le mécanisme caché qui ouvrit tous les verrous. Pourtant, lorsqu'elle tira sur le battant, celui-ci resta bloqué. Elle se cala contre la paroi pour tirer de nouveau.

La porte s'arracha alors de la cloison, fut projetée en l'air et alla se fracasser dans l'eau sombre, qui se souleva en gerbes noires et fétides.

Leur puissance de destruction procurait à Nat une sorte de satisfaction sinistre. Elle avait oblitéré le missile et arraché la porte. Quelle que fût sa nature profonde, elle était douée pour casser les choses, et elle en était fière.

Faix jeta un œil par l'ouverture. Un escalier descendait en spirale dans les ténèbres.

Nat, Nat, Nat.

La jeune fille dévala les marches, suivie de près par le Sylphe. Il y avait là des dizaines de cellules et de prisonniers réclamant à grands

cris leur libération ; ils avaient entendu les coups de feu, les bruits de la bataille, et craignaient de sombrer avec le bateau.

Sur un geste de Faix, toutes les portes s'ouvrirent en même temps. Les pèlerins sortirent en masse, hagards et sales, et s'engouffrèrent dans l'escalier pour rejoindre les chaloupes.

– Liannan ! Où es-tu ? Lian-naaan ! appela Nat, qui n'entendait plus la voix dans sa tête. Liannan !

– Nat !

Une main tirait sur son vêtement. Elle baissa les yeux.

– Brendon !

– Nat ! s'exclama-t-il avec joie. Tu es là ! Tu es venue nous sauver !

Elle sourit. C'était bon de revoir son ami. Brendon avait maigri, sa barbe était hirsute et crasseuse, mais il avait les yeux brillants. Nat lui tendit un poignard pris dans sa botte, et il l'accepta avec reconnaissance.

– Magnifique, dit-il. C'est du cuir ? Un travail spectaculaire.

Il n'y avait que Brendon pour remarquer ce qu'elle avait sur le dos dans un moment pareil, se dit-elle avant de se rendre compte qu'il parlait du couteau.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

– Où est Liannan ? Elle n'est pas avec toi ? Et Roark ? Shakes ? Wes ?

Le Petithomme secoua la tête.

– Non, il n'y a que moi. Je ne sais pas où sont les autres. Roark et moi avons été séparés il y a quelques jours, et je n'ai pas vu Liannan depuis des semaines.

Ses yeux s'agrandirent lorsqu'il vit Faix. Le Sylphe s'approcha, à demi dissimulé dans l'ombre, et son visage sortit lentement de la pénombre ; une faible luminescence émanait de son teint pâle et de ses yeux vifs.

– Elle n'est pas ici. Je ne comprends pas pourquoi. Mais il faut que nous partions. L'autre navire va nous tomber dessus.

Nat hocha la tête. Brendon suivit sans un mot.

Ils remontèrent en courant jusqu'au pont, où les attendait une situation chaotique : les soldats se dispersaient et fuyaient, poussant les pèlerins hors des chaloupes ou sautant directement à l'eau.

Ils craignent mon peuple comme ils craignaient le Drakon. Pendant toutes ces années j'ai vécu dans la peur, et maintenant c'est de moi qu'on a

peur.

Nat, relevant les yeux, observa la coque grise du second croiseur qui approchait rapidement. Tirerait-il une nouvelle roquette ? Il se dirigeait sur leur vaisseau pour l'aborder.

Je vais couler leur navire. Je vais ouvrir des brèches dans sa coque. Je vais le broyer, l'anéantir. Je vais le réduire en cendres. Le détruire avant qu'il nous détruise, nous.

Était-ce la voix du Drakon qu'elle entendait, ou la sienne propre ?

Tout en regardant fixement le bateau, elle sentit le feu commencer à monter en elle, tourbillonnant et superbe, et elle sourit.

Je me sens de nouveau presque entière. Quand je brûle.

L'armure noire qu'elle portait était chaude comme les braises, et elle était couverte de flammes orangées.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Brendon d'un air horrifié. Roark est peut-être sur ce bateau !

Roark. Liannan. Elle cherchait toujours ses amis. À quoi pensait-elle ? Il y avait des gens à bord de ce croiseur. Elle avait été à deux doigts de tuer tout le monde. Sa flamme mourut aussi vite qu'elle était apparue.

NAT !

Du coin de l'œil, elle aperçut Faix qui se glissait dans les ombres. Mais pourquoi ? Puis elle comprit en voyant une embarcation nouvelle, un canot gonflable venu de l'autre croiseur, dont les soldats étaient discrètement montés à bord pour sécuriser le pont pendant que Faix et elle se trouvaient encore en bas.

Elle était sur le point de s'approcher d'eux lorsqu'un cliquetis résonna à son oreille. Elle sentit alors un canon d'une arme à feu s'enfoncer dans sa nuque.

– Brendon a raison, Roark est à bord, fit une voix derrière elle.

Une voix forte. Courageuse. Ferme. Une voix qu'elle connaissait très, très bien. En se retournant, elle vit pour la première fois le visage de son agresseur. C'était bien lui, à moins que son esprit ne soit en train de lui jouer des tours.

Et, étant donné tous les tours qu'elle avait essayé de lui faire jouer ces derniers temps, c'était une possibilité tout à fait réelle.

Je l'ai peut-être façonné à partir du néant.

Quelque chose à partir de rien.

Mais plus elle le regardait, plus elle savait qu'il était bien réel.

Wes se tenait devant elle, le visage fermé, la bouche réduite à une ligne dure. Il était en uniforme, avec des galons d'officier, et sa tignasse échevelée avait été coupée tout court, presque rasée, ce qui le rendait encore plus beau. *On dirait un guerrier, songea-t-elle. Il y a en lui quelque chose d'antique. Quelque chose de rude. Il existe d'autres pouvoirs en dehors du mien et de celui de Faix.*

Son cœur bondissait à sa vue, mais en même temps elle avait peur. Lentement, elle tâchait d'ordonner dans sa tête la réalité de la situation.

Il était redevenu soldat ? Wes ?

Wes était l'ennemi ? Il était venu à bord de l'autre navire ? C'était lui qui avait tiré ce missile ? Et pourquoi la menaçait-il d'une arme ?

Elle le regarda longuement, le cœur battant si vite qu'elle en avait le vertige. Wes...

Les pensées, les souvenirs, les sentiments s'entrechoquaient dans sa tête, mais elle ne voulait pas avoir trop de pensées alors que Faix était dans les parages et pouvait les lire. Elle ne voulait pas qu'il sache ce qu'elle ressentait pour Wes. Cette partie d'elle-même était sacrée, privée, une chose que seuls elle-même et le garçon en uniforme gris qui se tenait devant elle pouvaient connaître.

Si c'est encore là, s'il l'éprouve encore, lui aussi.

Lorsqu'elle l'avait vu sur le circuit automobile, il était toujours passeur, mais qu'était-il arrivé entre-temps ? Pourquoi portait-il l'uniforme ? La dernière fois qu'ils avaient été tous les deux, il l'avait embrassée, et le souvenir de ce baiser était encore vivant dans sa tête, dans son cœur, dans la promesse qu'il lui avait faite. *Notre histoire n'est pas terminée.* Elle avait envie de lui sauter au cou, de le serrer de nouveau dans ses bras, de sentir son corps contre le sien.

Mais il se tenait simplement là, à l'observer avec un regard voilé, distant : un étranger.

– Viens, dit-il enfin, sans cesser de viser sa tête. (Il fit un signe du menton à Brendon.) Allons-y. Vous venez tous les deux avec moi.

Wes conserva une expression impassible en faisant traverser le pont à Nat et à Brendon. Ses pensées, pourtant, étaient en proie à un torrent d'émotions.

Il l'avait vue mourir, il avait vu l'arc-en-ciel ardent du missile s'incurver vers elle.

Elle devrait être morte.

Il n'y avait rien à faire, aucun moyen de rappeler le projectile, d'empêcher l'inévitable. Regarder tomber cette roquette avait été comme assister à la fin du monde. Il s'était cramponné au bastingage, avait dit une prière, et avait fermé les yeux.

En les rouvrant, il avait vu un éclair éblouissant illuminer l'océan et blanchir le ciel, clair comme une journée d'été, une journée que Wes n'avait jamais vécue, une journée du temps d'avant, une journée lumineuse et radieuse. Ce qui n'aurait pas dû être possible, car il ne pouvait pas y avoir de lumière dans un monde sans elle.

Et pourtant Nat était toujours là, sur ses deux pieds, entourée par la lumière blanche et aveuglante.

C'était elle. Elle *était* la lumière. D'une manière inconnue, elle avait fait voler le missile en éclats. Elle avait sauvé sa vie et celle de tout le monde sur ce navire.

La belle Natasha Kestal.

Wes la voyait comme il l'avait vue pour la première fois au casino, lorsqu'elle avait volé ses jetons et fermement conquis son cœur, et il se remémora son visage quand il l'avait embrassée, et les mots qu'elle lui avait dits et qui s'étaient comme gravés au fer rouge dans sa mémoire.

Je t'aime, je t'aime tant, mais je ne peux pas.

Ses cheveux bruns lui tombaient sous les épaules, et elle était vêtue d'une sorte de cuir noir et moulant, un bouclier accroché dans le dos et une épée à la taille. Plus belle et dangereuse que jamais.

Je ne peux pas.

Il s'était rendu compte, alors, qu'elle se trouvait au milieu d'un navire en feu, et qu'il fallait absolument qu'il la sorte de là. Le *Colossus* sombrait lentement, le pont couvert de débris, la coque percée.

– SHAKES ! TROUVE-MOI UN CANOT ! avait-il ordonné, prévoyant de gagner le croiseur au plus vite.

Il avait joint le *Colossus* par radio.

– ICI LE LIEUTENANT WESSON ! CESSEZ LE FEU, JE RÉPÈTE, CESSEZ LE FEU !

Il ne pouvait pas prendre le risque qu'un militaire tire sur Nat, même si elle paraissait capable de se défendre toute seule. Il faillit dévaler l'échelle de coupée en roulé-boulé, et se rattrapa tout juste sur les marches pour descendre sur le pont.

Shakes et un groupe de soldats étaient déjà en train de mettre un canot à l'eau, et Wes y fit monter une paire de jeunes recrues.

– Dis à Farouk de prendre le commandement et de nous suivre, ordonna-t-il à son second. Et tenez-vous prêts, ajouta-t-il d'un air entendu.

C'était peut-être là l'occasion qu'ils cherchaient, un moyen de se tirer du pétrin. *Au milieu du chaos se trouve aussi une opportunité*, avait dit un jour un homme plein de sagesse.

Wes dirigea le petit canot à moteur vers le croiseur en feu.

– Ne sortez pas vos armes, ordonna-t-il. Les Petitsshommes sont sans défense et, euh... petits. Inutile de tirer sur qui que ce soit.

– Et la fille ? s'enquit un des soldats. Et le type aux cheveux blancs qui est avec elle ?

Wes plissa les yeux.

– Eux, j'en fais mon affaire.

Ils montèrent discrètement à bord par l'arrière, pour découvrir que l'équipage avait abandonné le navire et que le pont était couvert de fumée et de feu, jonché de douilles, d'armes brisées et d'éclats de missile, tandis que les pèlerins se dépêchaient d'embarquer sur les chaloupes. C'est alors qu'il comprit une chose : il s'était tant concentré sur Nat qu'il n'avait même pas vu son Drakon. Où se cachait la puissante créature, et cela avait-il une importance ? Il n'avait pas peur du Drakon. Il n'avait pas peur d'elle.

À peine eut-il mis le pied sur le pont qu'il vit Nat, couverte de ce feu orange, et Brendon à côté d'elle. Brendon lui parla, et le feu mourut.

Comme ça, d'un coup.

Elle ne le voyait pas. Elle se tenait face au *Goliath*, qui avançait dans leur direction. Il l'avait vue briser des chaînes de fer, jeter à la

mer des trafiquants d'esclaves, réduire ce missile en poussière. S'il ne mettait pas rapidement la main sur elle, elle allait déchiqueter les deux croiseurs.

Il aurait voulu l'appeler, mais il était flanqué de ses soldats, et n'importe lequel d'entre eux pouvait la tuer d'une seule balle. Il fallait qu'il se charge lui-même de la situation.

Alors, il lui avait collé son arme contre la tête et lui avait ordonné de le suivre.

À présent, elle marchait juste devant lui, si proche qu'il aurait pu la toucher, au lieu de quoi il devait se contenter d'admirer sa silhouette gracieuse, sa taille fine enserrée par sa ceinture, ses beaux cheveux repoussés en arrière, exposant son long cou blanc.

Elle n'avait rien à faire sur ce navire.

Peut-être même rien à faire dans ce monde.

– Lieutenant ? fit un soldat.

Wes fut arraché à sa rêverie. Il en oubliait presque qu'il avait un équipage à commander.

– Vous deux, trouvez le capitaine, voyez s'il est encore en vie, et si oui, amenez-le ici. Bark, Stuffin et les autres, descendez sécuriser les cales, trouvez les extincteurs, éteignez l'incendie et remettez ce vaisseau en ordre.

L'équipage se dispersa, et Wes, après un rapide calcul, tapa sur son portable quelques ordres destinés à Shakes, en utilisant le code secret qu'ils partageaient depuis leurs innombrables missions clandestines. En quelques instants, ils redevinrent Jekyll et Hyde.

– Wes, où nous emmènes-tu ? s'enquit Brendon d'une voix faible. Roark est avec toi ? Et Shakes ?

Pas de réponse. Il devait faire comme s'il ne les connaissait pas, comme s'il se fichait éperdument de leur sort. Nat lui lança par-dessus son épaule un regard interrogateur, mais il lui fallait garder ses distances, ne fût-ce que pour la protéger, elle. Il avait le commandement, et elle était l'ennemi officiel. Il s'efforçait d'apparaître indifférent, inébranlable, mais il croisa son regard et, l'espace d'un instant, tout redevint comme avant, comme si rien ne les avait jamais séparés. Ils furent de nouveau sur ce rivage, là-bas, et elle était dans ses bras, et il venait de l'embrasser. S'il l'avait pu, il l'aurait aussitôt embrassée, là, tout de suite.

Nat...

Mais un bruit de bottes sur les marches métalliques au-dessus d'eux le ramena au présent. Levant la tête, il vit le capitaine du *Colossus* qui le regardait, suivi de plusieurs soldats, l'arme en main.

– Il était temps que vous arriviez, Wesson, fit-il d'un air mauvais.

Wes se souvenait de leurs entraînements à la base. Le type s'appelait McCleod et il avait quelque chose de malsain : c'était un de ces malades qui trouvent un plaisir sadique dans la douleur d'autrui. Il salua cependant ce capitaine, étant donné que celui-ci avait quelques galons de plus que lui et qu'ils étaient encore dans le même camp, en théorie du moins.

– J'emmène ces deux-là à mon bord. On a de la place dans nos cales. J'ai dit à vos gars de s'occuper du feu.

– Non, ce bâtiment est fichu, on va rentrer avec vous, le contredit McCleod.

Wes se dit qu'il aurait du mal à faire monter ses amis sur son croiseur.

– Il n'y a pas de place dans le canot, capitaine. Je vais en envoyer un autre pour vous et vos hommes.

– C'est ridicule, laissez les prisonniers. Nous étions en train de les arraisonner pacifiquement quand ils se sont mis à nous tirer dessus, et voyez un peu le bazar qu'ils ont mis. Encore mieux : abattez-les tous les deux, qu'on en finisse. (Il pivota vers ses hommes.) Passez ces deux-là par les armes et regroupez les autres. Allez, venez, Wesson.

Celui-ci allait s'interposer devant ses amis pour les protéger lorsque, sans transition, le capitaine se mit à suffoquer ; les armes des soldats s'envolèrent de leurs mains pour aller se fracasser contre les parois.

Le Sylphe aux cheveux blancs que Wes avait aperçu de loin sortit de l'ombre tandis que, un par un, McCleod et ses hommes s'effondraient au sol, les mains crispées sur la gorge, en se lacérant la peau avec leurs ongles.

– Non ! s'écria Nat, horrifiée. Faix... Non !

Mais c'était trop tard. Le capitaine et ses soldats étaient morts, gisant sur le pont, le visage violacé, étouffés et saignant par les plaies qu'ils s'étaient infligées à eux-mêmes.

Wes enjamba leurs corps et pointa son arme sur l'inconnu à la chevelure de neige.

– J'ignore qui vous êtes et ce que vous êtes, mais vous ne bougez

plus tant que je ne vous ai pas dit de le faire.

Le Sylphe se contenta de sourire en le dévisageant. Il éleva une main et Wes releva son arme, chacun menaçant l'autre, jusqu'à ce que Nat vienne s'interposer entre eux.

– Arrêtez !

Le Sylphe se tourna vers elle et baissa la main.

– Merci, lui dit-elle avant de lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

Puis elle se tourna vers Wes.

– Ça va ?

– Bah oui, ton petit ami ne m'a fait aucun mal, ma belle, répondit Wes, contrarié par l'intimité qu'elle semblait partager avec cette créature.

Elle tressaillit comme si elle avait reçu une gifle.

– Ce n'est pas mon...

– DITES, BANDE DE GIVRÉS, QUELQU'UN A APPELÉ UN TAXI ?

C'était Shakes, qui les appelait depuis le pont du *Goliath*, lequel s'approchait du *Colossus* en feu. Farouk leur faisait de grands signes depuis la passerelle, à côté de Roark.

– Je le savais ! glapit Brendon.

– AMENEZ-VOUS PAR ICI ! leur répondit Wes.

Il y avait trop de pèlerins à bord du *Colossus* pour qu'ils tiennent dans les chaloupes. Wes avait une nouvelle idée et il avait besoin de ses gars pour la mettre en œuvre, ainsi que pour neutraliser d'éventuels soldats toujours vivants à bord.

– Vous, dit-il en pivotant vers le Sylphe. Vous n'aviez pas besoin de les tuer. On aurait très bien pu les neutraliser.

– Peut-être. Mais je n'allais pas prendre le risque. Maintenant, les pèlerins auront le temps de rejoindre le portail d'Afal. Je leur ai sauvé la vie, rétorqua Faix.

Ses longs cheveux ondoyaient dans le vent, son regard froid était perdu dans le lointain.

– On ne peut pas prendre une vie pour en sauver une autre, argua Wes en serrant le poing sur son arme.

Peu importait le camp dans lequel ils se battaient ; ces soldats n'avaient pas à mourir ainsi.

– Qui que vous soyez, vous faites un piètre Sylphe, ajouta-t-il en pensant à Liannan et à sa manière de soigner et de ramener à la vie

jusqu'au plus minuscule des animaux blessés.

– Ce n'est pas un Sylphe, ça ! intervint Brendon derrière eux. C'est un Drau.

Dans un silence abasourdi, tous les regards se tournèrent vers Faix.

Les Draus étaient une espèce légendaire et cruelle. Ils ne se souciaient de rien ni de personne, et leurs pouvoirs ne connaissaient aucune limite. L'être aux cheveux blancs regarda calmement les autres en retour, de ses yeux argentés, magnifiques mais redoutables, et ses paroles se projetèrent dans la conscience de chacun.

Le Petithomme ne se trompe pas. Je suis bien un Drau. J'étais déjà présent alors que le monde était encore jeune, que les Drakons et leurs drakonniers emplissaient le ciel. Je demeurerai ici jusqu'à la fin, jusqu'à ce que les étoiles elles-mêmes expirent et que ce monde-ci ne soit plus qu'un souvenir.

Je suis un Drau.

Je suis Faix Lazaved, messenger de la reine de Vallonis. Nous sommes les premiers et les derniers, et vous avez raison de me craindre, car tout ce que l'on raconte sur les miens est vrai.

Je peux tuer par la pensée. Mon cœur est fait de glace.

– Faix ! Tais-toi ! hurla alors Nat. Arrête de faire peur à tout le monde ! Ce sont mes amis !

Elle pivota vers leurs visages consternés. Wes la regardait comme une étrangère, et elle souffrit de lui voir cette expression trahie, comme assommée.

– Tu es avec lui ? demanda-t-il.

– Oui, mais...

Il la fit taire d'un hochement de tête : il ne voulait pas en entendre davantage. Et elle ne voulait pas tout expliquer devant tout le monde, surtout pas devant Faix. Wes ne voyait-il donc pas quelle joie c'était pour elle de le retrouver, d'entendre sa voix, de savoir qu'il était sain et sauf ?

Mais il releva son arme et la pointa de nouveau sur Faix.

– Vous allez laisser en paix les autres soldats, ou vous en répondrez devant moi, dit-il tandis que le reste de l'équipage du *Colossus* sortait de l'ombre, les mains en l'air.

– Ton arme ne peut me faire aucun mal.

– Ça ne coûte rien d'essayer, répliqua Wes avec un sourire effronté.

– Wes, je t'en prie. Ne fais pas ça. Il m'aidait. On cherchait Liannan. Elle m'appelait à l'aide. Je croyais la trouver ici. Je l'ai entendue.

– Elle n'est pas ici, Nat, dit Brendon. Il y a des semaines qu'on ne l'a pas vue, presque un mois.

– Mais c'est impossible ! Ses appels venaient d'ici...

Si confuse qu'elle fût à propos de Liannan, Nat vit néanmoins que Wes et Faix échangeaient des regards méfiants, et sut qu'elle devait agir vite pour désamorcer la situation. Faix l'avait stupéfiée par sa rapidité et son absence de scrupules. Il avait éteint des vies aussi facilement qu'on souffle une bougie, mais il était son guide, son mentor... et son ami. Drau ou pas Drau, elle le considérait encore comme un ami, oui.

Elle l'avait laissé pénétrer ses pensées, entrer dans sa conscience, formant un lien qui n'était pas sans rappeler celui qu'elle avait eu avec son Drakon.

– Tu aurais dû m'en informer, dit-elle à Faix. Tu aurais dû me faire savoir ce que tu étais vraiment.

Les Draus étaient des créatures mythiques, l'espèce la plus puissante et la plus terrifiante de la Terre, du moins à en croire les légendes, mais celui-ci était aussi un proche, et il lui avait dissimulé sa vraie nature.

– Mon intention n'était pas de te duper. Je suis toujours resté moi-même. Drau est le terme que vous employez pour nous désigner, vous faites une distinction entre Sylphes et Draus, mais c'est la même chose. « Drau » est simplement un terme plus ancien pour nous décrire. Les vôtres nous craignent pour de bonnes raisons. Mais sache que jamais je ne ferai le moindre mal à tes amis ni à toi-même.

– C'est ça, lança Wes, sarcastique.

– Je te fais peur, Ryan Wesson. Tu vois en moi un rival amoureux, est-ce que je me trompe ? Une proposition intéressante, je n'en disconviens pas. Cette fille est prodigieuse.

Nat rougit légèrement, mais elle connaissait assez bien Faix pour savoir qu'il n'était pas plus attiré par elle que par son Drakon. S'il existait de l'amitié entre eux, il n'y avait aucun risque d'attachement amoureux ni d'un côté ni de l'autre. Non. Faix voulait simplement provoquer Wes, marquer son territoire, pour ainsi dire. Ah, les

hommes ! Draus ou mortels, ils étaient bien tous les mêmes. Tous deux se regardaient dans le blanc des yeux, et c'était à qui ferait ciller l'autre.

Wes abaissa lentement son arme.

– Très bien.

– Une décision aisée, conclut Faix en lui retournant son regard.

Puis soudain, il pâlit et porta une main à sa tempe.

– Qu'est-ce qu'il a ? s'étonna Wes.

– Je ne sais pas... Faix ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Ce n'est rien, dit-il en se ressaisissant.

Ses traits retrouvèrent leur aspect serein, impassible. Nat savait qu'il mentait, comme il l'avait fait à propos de son pendentif. Jamais elle ne l'avait vu réagir de cette manière. Même lorsqu'ils s'étaient trouvés seuls sur le petit bateau, au milieu des coups de feu, en train de sombrer, Faix n'avait pas paru se faire le moindre souci.

Elle surprit le regard fixe de Wes posé sur elle, mais il détourna aussitôt la tête. Elle aurait voulu le voir en tête à tête, pouvoir lui parler sans que Faix ne fouille dans ses pensées. Mais puisque ce n'était pas possible dans l'immédiat, elle se tourna vers le Drau.

– Je te faisais confiance.

– Et tu peux continuer.

De la fumée flottait dans l'atmosphère, les vagues se brisaient contre la coque. Faix avait de la suie dans les cheveux et sur le visage, et pour la première fois il ne ressemblait plus au Sylphe lumineux et parfait, au mentor sage et sans âge qu'elle avait connu.

– Toi et moi, nous sommes les derniers drakonniers. Beaucoup de gens, à Vallonis, croient que ceux-ci naissent pour se battre, que nous sommes des créatures de violence, des guerriers qu'il vaut mieux garder à l'extérieur d'Apis. Mais je m'inscris en faux. Nous pouvons être plus que des guerriers, plus que des porteurs de flammes et de destruction. Tu es capable de contrôler le feu et la peur qui vivent en toi. Tu l'as constaté toi-même.

Ses yeux étincelaient lorsqu'il parlait de la flamme. Il était bien un guerrier, un homme capable de tuer si nécessaire. Il n'y avait plus trace du professeur.

– Tu les as tués sans sommation, dit Nat. C'est une chose que font les drakonniers, ça ?

– Lorsque c'est indispensable.

– Et ça l'était ? intervint Wes.

Roark était monté à bord par l'échelle de corde accrochée à l'autre bout du pont, et Brendon avait couru le rejoindre. Les Petitshommes s'embrassaient, les yeux pleins de larmes, un grand sourire aux lèvres. La crasse leur collait à la peau et aux vêtements, leurs cheveux étaient plaqués par la sueur, mais leur bonheur était évident pour tout le monde.

Nat aurait aimé que ses relations avec Wes soient aussi simples. Comment s'étaient-elles compliquées à ce point, et si rapidement ? Quelques pas seulement la séparaient de lui, mais elle ne pouvait pas lui parler ni même l'approcher, et il refusait de la regarder. Ce n'était pas de cela qu'elle avait rêvé en imaginant leurs retrouvailles : tous deux au milieu de la fumée et des flammes, entourés de cadavre, les derniers soldats qui tremblaient, les gémissements des pèlerins, un Drau aux cheveux blancs dressé entre eux deux.

Je l'aime. Je l'aime, et voilà tout ce que je peux avoir de lui. Bien sûr : sa vie était ainsi faite. Depuis toujours.

Elle ne savait même pas comment elle avait pu s'attendre à autre chose. En dépit de tous leurs serments, sa place à elle était dans le Bleu, sa place à lui sur les terres grises. Ils ne seraient jamais ensemble, et plus vite ils l'accepteraient, plus facile ce serait.

Des profondeurs du navire montèrent des échos de détonations qui brisèrent ce grand silence gêné, et Nat, pour une fois, s'en serait presque réjouie.

Wes fit la grimace.

– Le reste de l'équipage du *Colossus*, sans doute. Je vais gérer ça à ma manière. On capture tout le monde vivant. Vous, restez là, ordonna-t-il à Faix avant de siffler ses hommes. S'il fait un geste, mettez-le aux fers.

– Et moi ? demanda Nat à mi-voix. Moi aussi, je suis ton otage ?

Avant que Wes ait pu répondre, l'une de ses jeunes recrues remonta au pas de course, en sueur, l'air terrifié.

– Lieutenant ! Il y a un soldat qui s'est barricadé dans une cellule et qui refuse d'en sortir. On lui a dit qu'on était du *Goliath*, mais il ne veut rien entendre.

– C'est ce que je craignais, dit Wes, sans cesser de surveiller le Drau qui se tenait un peu trop près de Nat, à son avis.

Le Drau qui s'était lui-même qualifié de rival. Nat était-elle vraiment avec cet épouvantail au poil blanc ? Le monde marchait-il donc sur la tête ?

– OK, je m'en occupe.

– Non... c'est elle qu'il demande, objecta le jeune soldat en désignant Nat. Il veut parler à la fille. Il refuse de se rendre autrement. On a essayé, mais il ne nous écoute pas. Il veut la voir, elle.

Wes interrogea fugacement Nat du regard. Il n'était guère enchanté, mais accepter était plus simple que résister à cette requête pour l'instant.

– Tu n'es pas obligée, Nat, lui dit la créature aux cheveux de neige, le Drau glaçant, d'un ton bien trop protecteur au goût de Wes.

– J'irai.

Wes acquiesça comme si cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Il fit un signe en direction de l'escalier, et Nat descendit. Dans la cale, les lumières étaient éteintes et l'eau commençait à envahir la coursive.

– Alors, si ce n'est pas ton petit ami, qui est-ce ? lui demanda Wes à voix basse.

Il savait qu'il aurait mieux fait de se taire, qu'il n'avait pas voix au chapitre, mais c'était plus fort que lui.

Nat fit volte-face pour le regarder droit dans les yeux.

– C'est juste un ami.

– Ah bon, tu es amie avec un Drau, maintenant ? (Il fit une petite grimace, les yeux brillants, pour lui montrer qu'il la taquinait, qu'il s'efforçait de détendre l'atmosphère.) Je ne te vois pas pendant des mois, et c'est comme ça que tu occupes ton temps ?

Il ne pouvait plus s'arrêter de la titiller ainsi, juste un petit peu.

– Je viens de le dire, je ne savais pas. C'est compliqué. Et toi, alors ? Qu'est-ce que tu as fabriqué entre-temps... lieutenant ?

Mais des coups de feu illuminèrent soudain la coursive et l'empêchèrent de répondre. Le vacarme était assourdissant. Les étincelles volaient et les balles tombèrent en grêle sur le sol. Wes se baissa et couvrit Nat de son corps, la pressant entre lui et la cloison, heureux de ce prétexte pour la toucher un instant, même s'ils se faisaient tirer dessus.

Tu m'as manqué.

Ils étaient si proches qu'il aurait pu l'embrasser sur la joue, et il sentait son corps tendu sous le sien.

Ça aussi, ça m'a manqué.

Les ricochets des balles secouaient la coursive. Wes hurla, et sa voix résonna sur toute la longueur du navire.

– C'EST LE LIEUTENANT WESSON, CAPITAINE DU *GOLIATH*, QUI VOUS PARLE ! LÂCHEZ VOTRE ARME ET RENDEZ-VOUS, C'EST UN ORDRE !

Il y eut un silence écrasant. Suivi par de nouveaux coups de feu.

– Wes.

C'était la première fois que Nat prononçait son nom, et cela mit le feu à toutes ses terminaisons nerveuses.

– Sois prudent, lui chuchota-t-elle.

Il soutint son regard.

– Je le suis toujours, non ?

Mais son cœur battait à lui faire mal. *Qui que soit le grand congelé là-haut, elle tient encore à moi.* Il en rougit, et se força à détourner la tête.

Un. Deux...

– JE RÉPÈTE, LÂCHEZ VOTRE ARME ! cria-t-il avant de se lancer dans la coursive en tirant à tout-va.

– LA FILLE EST LÀ ? demanda une voix à travers la porte ouverte.

Une fois de plus, Wes regarda Nat, qui haussa les épaules.

– Elle est à côté de moi.

– D'accord, fit la voix avec un soulagement palpable.

– Vous êtes seul là-dedans ?

– Oui, il n'y a que moi.

Bon, les choses s'annonçaient plus faciles qu'il ne l'avait craint.

– D'accord, passez-moi votre arme.

Le nuage de fumée se dissipa et un fusil glissa sur le sol. Un soldat râblé le suivit, les mains en l'air, tête baissée.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda Wes.

Le jeune militaire releva la tête et regarda le garçon, puis Nat, les yeux écarquillés.

– C'est vraiment elle ? La fille ? Celle qui a détruit le missile ? Celle dont tout le monde parle ? La drakonneuse ?

– Drakonnière, le corrigea Nat en s'avançant. Comment avez-vous entendu parler de moi ?

Wes eut un sourire crispé.

– Oui, c'est elle, confirma-t-il au soldat.

Et, à Nat :

– Tu es devenue une héroïne, on dirait bien. Les biffins racontent tous des histoires à propos de ton ami ailé et de sa cavalière.

– Ah bon ? fit Nat avec amusement.

– C'est bien elle.

Le soldat se tenait à quelques centimètres de Nat, le regard rempli d'admiration, et même d'une crainte respectueuse. Il semblait plein d'espoir mais intimidé, tel un petit garçon face à son héros. Sa main tremblait lorsqu'il la lui tendit pour qu'elle la serre.

– Je veux me joindre à vous, dit-il d'une voix tremblante. Je veux suivre la drakonnière.

– Elle s'appelle Nat. Et elle est avec moi, expliqua Wes avec douceur. Donc je suppose que tu l'es aussi, désormais. Comment t'appelles-tu, soldat ?

Ce dernier semblait avoir une quinzaine d'années, et dix kilos de trop. Wes n'avait pas vu beaucoup d'enfants obèses aux VSA. La nourriture était un luxe ; seuls les très riches avaient les moyens d'en consommer à ce point-là.

– Cornet de Glace. Je veux dire : Chips. Chips, c'est mon vrai nom. Chips Win¹. Je sais que c'est ridicule, mais que voulez-vous, mes parents travaillaient dans les casinos. Les copains m'appellent Cornet de Glace, Cornet pour faire court.

Il bégayait, nerveux ou gêné. Sans doute les deux.

– D'où tiens-tu un surnom pareil ? C'est toi qui manges toutes les rations de chocolat, sur ton bateau ?

Cornet piqua un fard, ce qui devait signifier que oui. Wes était

amusé, mais tâchait de ne pas le montrer.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, Shakes avait déjà rassemblé l'équipage du *Colossus* et travaillait avec Brendon et Roark afin d'installer les derniers pèlerins sur les canots de retour vers le *Goliath*. Sans qu'il ait besoin de le leur dire, ses gars savaient déjà ce qu'ils avaient à faire. Wes avait promis à Shakes qu'ils se tireraient de là à la première occasion, et le moment était venu. Ils donnaient aux pèlerins leur propre croiseur – avec le plus grand des deux navires, ils pourraient survivre aux périls de l'océan noir, et leurs chances d'atteindre le Bleu augmentaient de manière significative.

– Eh, Nat ! dit Shakes avec un fantôme de sourire. Content de te revoir.

– Shakes !

Elle le serra contre elle avec effusion. Wes constata avec agacement qu'à présent il était jaloux même de Shakes, simplement parce que Nat ne semblait avoir aucun problème à lui montrer de l'affection.

Reprends-toi, vieux.

Son ami lui envoya un clin d'œil et lâcha Nat. Shakes savait toujours précisément ce qu'il avait en tête. Et cela valait mieux, vu qu'ils manquaient de temps.

– Rentrez à la base, ne nous suivez pas, dit Wes aux derniers soldats du *Colossus* et du *Goliath*, qu'ils avaient fait descendre dans les dernières chaloupes. Vous avez juste assez de carburant pour le retour, alors ne perdez pas votre temps. Si vous voulez, vous pouvez vous joindre à nous, comme Cornet ici présent. Nous désertons, et vous serez des fugitifs, mais nous sommes des gens bien. Je vous prends volontiers à bord.

Personne n'était intéressé.

– Très bien.

À côté de Wes, Nat pâlit et lui attrapa le bras.

– Liannan ! dit-elle, les yeux fermés. Elle m'appelle. Il faut qu'on la retrouve.

– Liannan ? répéta Shakes avec ardeur. Tu sais où elle est ? Elle est en vie ?

Nat rouvrit les yeux.

– Oui. Ils la gardent en vie pour l'instant... mais elle n'a plus beaucoup de temps.

1.

Littéralement : « Les jetons gagnent. »

Nat contempla les amis qui l'entouraient : Wes, beau et sévère dans son uniforme gris de lieutenant ; Shakes, devenu squelettique, les joues creuses sous sa barbe clairsemée ; Brendon et Roark, pleins d'espoir mais méfiants ; Farouk, un peu distant ; et Faix, à l'écart du groupe, ses yeux d'argent miroitant comme des glaçons. Elle aurait aussi bien pu être en train de regarder un patchwork composé de vieux chiffons mal assortis.

La moitié d'entre eux détestait l'autre moitié.

Mais ils étaient ses proches, et ils étaient là pour l'aider. Et de l'aide, c'était ce qu'il lui fallait plus que tout au monde, en ce moment.

– Liannan a besoin de nous, dit-elle en élevant la voix. Elle a si peur !

– Où est-elle ? s'enquit Shakes, les joues rouges. Tu as dit qu'elle n'en avait plus pour longtemps à vivre...

Il suffoqua sur ses propres paroles. Cette éventualité était trop dure à formuler. Nat le comprenait bien, car elle éprouvait la même chose.

– Elle est retenue prisonnière quelque part, mais son appel s'est brouillé avant que j'aie pu le localiser. Je la croyais ici. Faix, j'ai de nouveau besoin de ton aide, dit-elle en soupirant.

– Pas de précipitation. Nous avons répondu à l'appel et il nous a amenés ici, où elle n'est pas. Il pourrait s'agir d'un écho, d'une forme de leurre.

– Je l'ai entendue, soutint Nat. Il doit y avoir une raison pour qu'elle nous ait fait venir ici.

Liannan voulait peut-être que je retrouve Wes, songea-t-elle. Peut-être m'a-t-elle envoyée ici en priorité. Cette idée la fit rougir. Mais pourquoi la Sylphe aurait-elle agi ainsi si sa propre vie était en danger ?

Elle fit une nouvelle tentative.

– Je sais que nous allons la trouver cette fois-ci. Faix, je t'en prie.

– C'est qui, la fausse blonde ? grommela Shakes se tournant vers Faix, tenant son arme avec désinvolture.

– Le nouveau copain de Nat, fit Wes. Faux le Drau, un truc comme ça.

– Faix, dit Faix avec un regard assassin. Fils de...

– Économise ta salive, blondasse, le coupa Shakes.

Faix ne sourit pas. Nat, elle, se retint de le faire.

– Il est là pour nous aider, précisa-t-elle. Et il peut vous tuer en vous soufflant dessus, *grosso modo*, alors je ferais gaffe avec les blagues, si j'étais vous.

– En nous soufflant dessus ? Il a si mauvaise haleine ? marmonna Shakes, qui battit toutefois en retraite.

Nat secoua la tête.

– Vous ne comprenez pas. L'appel de Liannan nous a amenés ici, et c'est uniquement grâce à l'aide de Faix que j'ai réussi à me concentrer dessus.

Il fallait qu'elle leur fasse comprendre que, même s'ils ne se fiaient pas à Faix, ils avaient besoin de lui, surtout s'ils voulaient retrouver la Sylphe disparue.

Et elle savait que Shakes était le premier à vouloir la retrouver. À présent, il était presque penaud. Message reçu. Elle referma les yeux, tendant l'oreille pour percevoir la voix douce de Liannan. Celle-ci était bien là : un faible écho, assourdi, sans doute par une cellule de fer qui diluait sa magie.

– Faix. Peux-tu m'aider à retrouver sa voix ?

Il fit signe que non, et Shakes parut sur le point de le tuer.

– Alors comme ça, la fausse blonde ne veut plus lever le petit doigt, constata Wes. On pourrait peut-être le ramener à la raison.

Il leva son arme.

– Vous m'avez mal compris. La violence est inutile. Je vous aiderai dans votre quête pour retrouver votre amie.

– Merci, Faix, dit Nat avec un sourire.

– J'exprimais simplement mon inquiétude, car cet appel que tu entends n'est peut-être pas ce que tu crois.

– Ah, parce que vous êtes experts en faux appels ? C'est bien pratique, ça, pas vrai, Faux ?

Wes retourna son pistolet dans sa main, le frotta avec le bout de sa manche pour le faire briller. Faix ne releva pas sa remarque.

– Si tu insistes, Nat, tu dois faire comme précédemment, ouvrir ton esprit au mien, et ensemble nous la retrouverons.

Nat acquiesça, et remarqua combien cette idée dérangeait Wes. Elle imaginait bien ce qu'il pouvait penser du fait qu'elle mêle sa

conscience à celle d'un Drau, et en particulier de Faix. Mais il n'y avait rien d'autre à faire ; c'était la seule solution.

Faix lui tendit la main et elle la prit, fermant les yeux pour ne pas voir l'expression de Wes.

À chaque seconde qui passait, elle sentait le pouvoir du Drau amplifier l'appel.

Nat, tu m'entends ? Ne les laisse pas...

Les paroles moururent, mais l'image persista. Nat la voyait clairement, à présent : Liannan, debout, dos à elle, en longue robe blanche, regardant par une étroite fenêtre à barreaux de fer.

Elle rouvrit les yeux.

– Liannan est dans une cellule de prison. Une prison qui domine une sorte de temple, avec une statue d'éléphant blanc devant.

– C'est le temple de la grande prêtresse blanche, diagnostiqua Roark. Celui de la Cité Rouge, à New Kandy.

Le Kandyland s'était autrefois appelé Sri Lanka, une nation insulaire et tropicale située au large du continent anciennement appelé Asie, mais il n'en était rien resté après le Grand Gel, hormis quelques icônes de son passé que les prêtres blancs s'étaient appropriées.

– Tu es sûr ?

– Il n'y en a qu'un. Et on le connaît bien. C'est là-bas qu'ils emmènent les Marqués, et après...

Le Petithomme haussa les épaules, mais Nat savait, comme tout le monde, ce que cela signifiait. Après, on ne les revoyait plus jamais.

Wes était morose.

– Eliza aussi est prisonnière dans la Cité Rouge. Je crois bien que ce sera notre prochaine destination.

Shakes hocha la tête. L'espoir renaissait dans son regard. Le Shakes optimiste et heureux était encore là, quelque part, dissimulé derrière toute cette douleur, et Nat était heureuse de l'apercevoir à nouveau.

– On vous accompagne. On est venus pour aider Liannan, dit-elle.

– « On » ? s'étonna Wes. Je ne pense pas que ce bateau soit assez grand pour ton soi-disant ami.

– C'est bon, chef, annonça alors Farouk.

Il voulait dire que les pèlerins avaient tous été transférés sur le *Goliath*.

Wes hocha la tête.

– Bien joué.

Il cria pour s'adresser aux anciens otages, serrés les uns contre les autres sur le pont du navire.

– Vous savez piloter cet engin ?

Un Petithomme acquiesça.

– Dix minutes, dit Shakes.

Dix minutes avant quoi ? se demanda Nat.

– OK, les gars, allez, tirez-vous ! lança Wes.

– Attendez ! fit une voix à bord du *Goliath*, suivie par une autre, et une autre encore. Où est la drakonneuse ?

Wes se tourna vers elle.

– Ils te réclament. Tu es très demandée, en ce moment.

Il parlait d'un ton amer, et cela ne plaisait pas à Nat. Sans relever sa remarque, elle s'approcha du bastingage. Là-bas, sur l'autre navire, les pèlerins rassemblés lui faisaient au revoir de la main.

– Merci !

Un par un, ils murmurèrent leurs remerciements, lui envoyèrent leur bénédiction et lui souhaitèrent bonne chance et bon voyage.

– Béni soit le Drakon. Bénie soit sa drakonnaire.

C'était l'air que lui avaient chanté les oiseaux lors de sa première traversée de l'océan.

Ils te vénèrent, lui transmit Faix.

Elle hocha la tête, une boule dans la gorge. Elle était drakonnaire, protectrice de Vallonis. Elle avait guerroyé contre leurs ennemis, combattu sur les eaux noires, pris des risques sans demander de remerciements ni d'éloges. Lorsqu'elle se battait, elle n'éprouvait que rage et fureur. Mais à présent elle comprenait. En combattant les drones, c'était pour ces gens-là qu'elle se battait, pour ces visages qu'elle n'avait jamais vus. Même si elle ne les connaissait pas, eux la connaissaient, et ils la remerciaient.

Lentement, elle aussi leva les bras pour leur faire signe, leur envoyer ses adieux.

Les autres membres de l'équipage s'activaient à empiler les corps et à prononcer quelques paroles avant de les mettre à l'eau. Elle alla rejoindre Wes, qui supervisait les opérations, accoudé au bastingage.

– Et au fait, qu'est devenu ton Drakon ? s'enquit-il. Tu l'as échangé contre le Drau ? Parce que si c'est ça, je crois que tu t'es fait avoir.

Elle inspira brusquement, et les larmes lui montèrent aux yeux.

En voyant son expression peinée, Wes se radoucit.

– Pardon. Est-ce que... est-ce qu'il va bien ?

– Nous avons été frappés par une bombe à base de fer, et il a été gravement blessé. Il est à Vallonis, dans le Bleu... en train de panser ses plaies.

Le visage de Wes devint tendre, plein de sollicitude.

– Il va survivre ?

– Je l'espère, dit-elle, la voix tremblante, en le regardant droit dans les yeux, sans lui cacher sa douleur, son inquiétude. Faix dit que oui, ajouta-t-elle. Qu'une fois ses forces retrouvées, il viendra me rejoindre.

Wes opina de la tête, mais son regard s'assombrit de nouveau rien qu'à la mention du Drau.

– Écoute, je ne peux pas le prendre dans mon équipe. Ce sont des tueurs, les Draus. Je les connais. Ils feraient n'importe quoi pour obtenir ce qu'ils veulent. Je ne suis pas comme ça. C'est déjà pour ça que j'ai quitté l'armée. Que j'ai renoncé à ma carrière et à une vie à peu près correcte. Je ne voulais pas ça, je ne voulais pas être comme ton ami.

Nat ouvrit la bouche pour répondre, mais il n'en avait pas terminé.

– Je sais ce que tu penses, qu'il t'aide je ne sais comment, mais crois-moi, il se sert de toi, je ne sais pas dans quel but mais je t'assure qu'ils sont comme ça. J'ai accepté un job, une fois : faire sortir un Drau de la ville d'Ashes. Il a tout payé d'avance, a été très poli, reconnaissant, même humble. Je l'ai fait évader d'un hôpital, j'ai gardé le secret, discret et tout. Je l'ai planqué dans le coffre, mais il a pété un câble au moment où on passait le poste de contrôle de l'hôpital. Il a surgi du coffre, tué tous les gardes, et aussi tué un de mes hommes. M'a dit qu'il n'avait plus besoin de mon aide, après quoi il a repris ses watts et m'a laissé crever là. Je m'en suis sorti, mais j'ai retenu la leçon.

– Tu ne le connais pas. Nous souffrons tous, et nous avons tous nos raisons pour faire ce que nous faisons.

– Nat, ses raisons ne sont pas les bonnes. Il va te faire tuer, et nous avec.

– Mais il est avec moi.

– Oui, ça, ce n'est pas faute de nous l'avoir répété, lâcha Wes avec amertume.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Laisse tomber, c'est sans importance.

– Sans importance ? (Elle le força à la regarder dans les yeux.) Et toutes ces choses que tu m'as dites avant de t'en aller ? Toutes ces promesses ? Si ça, ça n'a pas d'importance, alors qu'est-ce qui en a ?

Son cœur se brisait un peu plus chaque fois qu'il se détournait d'elle. Elle vit un éclair de douleur traverser son visage, après quoi il haussa les épaules.

– On dit des tas de choses. Elles ne sont pas toujours vraies pour autant. Je me suis laissé emporter par l'instant.

– Il faut croire, en effet, souffla Nat, glaciale. Moi aussi, sans doute, je me suis laissé emporter. Mais je retrouverai Liannan. Elle m'appelle. Je ne peux pas la laisser tomber. Et Faix ne s'en ira pas.

Wes se rembrunit sans répondre.

Nat soupira. Elle regrettait qu'il se comporte ainsi, qu'il fasse semblant de ne pas se soucier d'elle. Mais c'était peut-être pour le mieux. Quel avenir pouvaient-ils envisager ensemble, de toute manière ? Elle appartenait à Vallonis. Wes était un enfant de New Vegas. Ils s'étaient déjà séparés une fois, et il avait peut-être raison : quelle importance ?

Ah oui ? Alors pourquoi cette douleur lancinante dans sa poitrine ? Cependant, s'il pouvait supporter cela, elle le pouvait aussi. Elle pourrait supporter de ne pas le toucher, d'être éloignée de lui. Elle en était capable, absolument, se répétait-elle, même si sa seule envie était de prendre sa main et de s'appuyer contre lui, de sentir à nouveau leurs deux cœurs battre l'un contre l'autre.

Faix s'était approché subrepticement de Nat. Wes les regarda tous deux avec aigreur. Nat se demandait s'il partirait vraiment sans eux, s'il pourrait lui dire au revoir tranquillement après tout ce qu'ils avaient traversé, sans même lui laisser une chance de s'expliquer.

Enfin, une fois que le silence qui s'éternisait fut passé de gênant à carrément pénible, Wes prit sa décision.

– Bon, écoutez, si vous devez nous accompagner tous les deux, il va y avoir des règles à respecter. Ceci est mon équipage, sous mon commandement. Vous obéissez aux ordres. On ne tue pas et on ne fait de mal à personne, sauf nécessité absolue. Le monde s'est écroulé, mais pas nous. Tuer des gosses, ce n'est pas mon boulot.

Faix l'observait avec gravité.

– Nos opinions diffèrent, Wesson, mais je me plierai à tes règles.

Anastasia est importante pour Vallonis. Je suis ici sur ordre de la reine, pour protéger notre dernière drakonnière.

– Ah oui ? T'es son garde du corps, c'est ça ?

L'exaspération et la jalousie de Wes se lisaient clairement sur ses traits.

Nat secoua la tête en regardant Faix. *Ne gâche pas tout. Arrête de le narguer.*

Le Drau paraissait amusé. *Et si tu lui disais ce que tu ressens vraiment, puisqu'il meurt d'envie de le savoir ? Regarde comme il est en colère parce que tu feins l'indifférence.*

Elle chassa Faix de son esprit, pleine de mauvaise volonté, et trop têtue pour l'écouter.

Wes toussota.

– Merci. Nous acceptons. Nous nous joindrons à ton équipage, lui annonça Nat. À quelle distance se trouve la Cité Rouge ?

Il soupira.

– Deux semaines, plus ou moins, selon l'état de la mer, des ordures, de la houle. C'est difficile à prévoir, ce genre de choses.

– Deux semaines à bord de ça ? demanda-t-elle en indiquant les chaloupes.

Wes eut un rire bref.

– On ne tiendrait pas deux jours, là-dessus !

Il leva les yeux vers le ciel, à la recherche de quelque chose, et Nat l'imita en se demandant ce qu'il cherchait. Ils perçurent d'abord le bruit, un fort bourdonnement d'hélices tranchant l'air, et, quelques minutes plus tard, un hélicoptère noir apparut pour se stabiliser au-dessus du navire.

– Notre taxi, fit Wes avec un sourire sombre. (Il prit sa radio.) Shakes, prêt ?

– Reçu, répondit Shakes. Juste derrière toi, chef. On a presque tout bouclé.

– Avec un peu de chance, on sera à la Cité Rouge dès demain matin, dit-il à Nat. Bon, veille à ce que ton copain fasse bien tout ce que je lui dis, sinon je vous laisse ici. J'ai un oiseau à attraper, moi.

Troisième partie

Jour de moisson



Souvent, pour un courage imperturbable, le sort épargne l'homme qu'il n'a pas encore marqué.

Beowulf

L'hélicoptère se posa sur le pont, comme une mouche sur du miel. Wes lissa son uniforme et passa une main dans ses cheveux ras : il n'était pas encore accoutumé à la coupe militaire. Le moment était venu de se mettre au boulot. Il compta douze hommes dans l'hélico, arme à la main, visière baissée, en cuirasse complète. Quelqu'un avait-il craché le morceau ? Étaient-ils venus l'arrêter ?

Du calme. C'est juste le protocole.

Sans doute avaient-ils simplement supposé qu'ils allaient atterrir en terrain hostile. Et d'ailleurs c'était le cas, quoique différemment de ce à quoi ils s'attendaient.

Une équipe entière des forces spéciales était arrivée, alors que Wes n'avait que sa cervelle et son uniforme, deux fidèles soldats qui étaient fatigués et affamés, deux Petitshommes, et bien sûr Nat et son grand échalas aux cheveux blancs. À eux deux, ces derniers auraient sans doute pu dézinguer toute l'équipe sans sourciller, mais ce n'était pas ainsi que les choses se passeraient.

Wes prévoyait de prendre le contrôle de cet hélico aussi facilement qu'il aurait piqué un portefeuille dans une poche ou triché au bonneteau – deux choses qu'il accomplissait sans difficulté. Sous quel gobelet était la boule ? Sous celui qu'on n'aurait jamais choisi. Tout ce dont il avait eu besoin dans la vie, il avait dû le voler : de ce côté-là, il ne manquait pas d'entraînement. Une limousine pour l'emmener à El Dorado, un hélico pour les transporter jusqu'à la Cité Rouge... et à la fin, il lui faudrait sans doute aussi piquer Nat au grand épouvantail, quoi qu'elle en dise.

« Juste un ami » ? Ce Drau n'est l'ami de personne.

Il n'était pas sûr que ce soit une bonne idée de les emmener : il ne faisait aucune confiance au Drau. Mais il n'était pas question qu'il abandonne encore Nat et, surtout, il ne pouvait pas la laisser avec ce type. La protectrice de Vallonis avait son propre protecteur : lui-même, qu'elle le veuille ou non. Mais après les horreurs qu'il lui avait dites, elle n'était pas près de lui retomber dans les bras.

On dit des tas de choses. Elles ne sont pas toujours vraies pour autant.

Wes aurait voulu effacer jusqu'au souvenir d'avoir pu imaginer ces mots-là, sans même parler de les avoir prononcés.

Qu'est-ce qu'il pouvait être congelé, parfois ! Mais il ignorait ce qu'elle fabriquait avec le Drau, et il préférerait ne pas y penser. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer à quel point ils se ressemblaient, parfaitement assortis, tous deux en armure de cuir et portant l'épée. *C'est juste un ami*, avait-elle juré. Et pourtant elle ne pouvait pas quitter Faix. Pire, elle l'avait défendu alors qu'il avait tué tous ces soldats – des garçons et des filles de leur âge, certains plus jeunes encore. Et à présent, elle regardait ce grand crétin aux cheveux de neige comme s'il était le Messie. Cet échalas blond platine, vous parlez d'un protecteur !

Wes eut un petit rire de dépit. *Excusez-moi, je vais vomir et je reviens.*

Il observa avec anxiété le *Goliath* qui s'éloignait à vive allure. Très bien. Les pèlerins arriveraient à rejoindre le Bleu. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à faire monter son équipe, calmement et sans dommage, dans cet hélicoptère, sans faire de mal à trop de monde.

Des soldats commencèrent à sauter de l'appareil et se déployèrent aussitôt en éventail pour évaluer la situation.

– Nous avons reçu un signal de détresse, annonça leur sergent.

– Oui, de moi.

– Vous êtes Wesson.

– Oui.

– Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

– On s'est fait canarder par des pèlerins en les abordant. Ils ont abattu l'essentiel de l'équipage, ainsi que McCleod.

– Et où sont-ils ? demanda le sergent en regardant le pont désert.

– On les a remis à l'eau. Bon, écoutez, j'adorerais discuter, mais il faut que je ramène mon équipage à la base et que je fasse mon rapport à Bradley. J'ai des blessés.

Il indiqua du geste Farouk et Shakes, qui s'efforçaient de paraître dans un état critique. Cornet, le gros garçon qu'ils avaient pris avec eux, était pâle et semblait effrayé. Ce n'était pas vraiment un rôle de composition.

– Et eux, ce sont vos otages ? s'enquit le soldat en désignant les Petitshommes, Nat et Faix.

– Oui. J'ai reçu l'ordre de les ramener aussi.

– Ah oui, ça me revient, c'est jour de moisson au marché aujourd'hui. Davey va vous ramener à la base.

– Non... Nous avons notre propre pilote. Le commandement veut que vous restiez ici pour vous assurer qu'ils ne reviennent pas... pour sécuriser la zone, quoi.

Le sergent hocha le menton, et Wes fit monter les siens dans l'hélico. Shakes passa le premier, s'installa sur le siège du pilote, se coiffa des écouteurs et commença à tripoter les instruments. Puis vinrent Farouk et Cornet. Brendon et Roark grimpèrent ensuite, suivis de Nat et Faix.

Les soldats dévisageaient fixement le grand type aux cheveux blancs et à l'armure noire.

Faix soutenait leur regard, les yeux brillants.

– Vous seriez pas un Drau ? demanda un militaire. Eh, regardez un peu ses yeux ! Ils viennent de devenir argentés !

– Mais non, c'est pas un Drau, c'est juste un phénomène de foire, s'esclaffa un autre en enfonçant un peu la crosse de son fusil dans le bras de Faix.

– Laissez-le tranquille, intervint Nat. Qu'est-ce qui vous prend, vous êtes un groupie des Draus, ou quoi ?

– Eh, mais... c'est la... la sorcière... vous savez, la fille... la... celle qui monte sur le machin ! fit l'autre, surexcité.

Ils se mirent tous à reluquer Nat, jouant des coudes pour se rapprocher d'elle. L'un d'eux entreprit de la photographier avec son portable. Nat grimaça sous le flash, et se rembrunit lorsque le groupe de jeunes hommes se referma autour d'elle.

– Joli morceau, dit l'un d'eux. Dites, Wesson, vous nous la laissez, celle-là, hein ?

– Ça suffit, gronda Wes, irrité. N'y pensez même pas.

Il savait bien que Nat pouvait se défendre, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir des sentiments protecteurs. Par ailleurs, ces jeunes ne savaient pas à quoi ils s'exposaient. Les yeux de Nat lançaient des éclairs de colère, et il avait déjà vu de quoi elle était capable quand elle faisait cette tête-là.

Ne tente rien. Pas ici. Pas comme ça.

Un soldat enlaça les épaules de Nat, un autre lui mit les mains dans le dos, et ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

– Ne me touchez pas ! cria-t-elle en les repoussant.

Alors, toute la scène versa dans le chaos. Wes plongeait dans le groupe qui cernait Nat, tira les soldats en arrière, et récolta un coup de poing au menton. Shakes et Farouk sautèrent de l'hélico, accompagnés par les Petitshommes, pour se jeter dans la mêlée. Faix observait tout cela sans bouger. Comme garde du corps, ce n'était pas une affaire.

– NE TIREZ PAS ! NE TIREZ PAS ! ordonnait Wes au groupe.

Il espérait encore s'en sortir les mains propres.

– NAT ! hurla-t-il au moment où une fille soldate, un rictus aux lèvres, la frappait par-derrière avec son arme.

Wes jeta au sol le soldat qui s'en prenait à lui et courut la rejoindre.

Nat était en train de rouler par terre, cramponnée à son bouclier pour éviter les coups de pied d'un autre. Wes bondit sur le gars et se mit à le bourrer de coups de poing. Mais ils n'avaient pas le dessus : l'équipage de l'hélico était solidement entraîné et les Petitshommes furent rapidement assommés, puis Shakes et Farouk violemment tabassés, et Wes ne pouvait pas se battre seul contre tous.

– Ramassez-les, ramassez-les, aboya le sergent.

Les soldats s'avancèrent pour les menotter, mais, avant qu'ils aient pu toucher le premier d'entre eux, tous sans exception s'effondrèrent au sol, inconscients.

Wes les regarda, et, en relevant la tête, se retrouva les yeux dans les yeux avec Faix.

Le Drau était serein.

– Je ne les ai pas tués, précisa-t-il d'une voix douce. Ils dorment, c'est tout.

Les soldats gisaient sur le pont, la bouche ouverte, les yeux fermés ou révulsés.

– Vous auriez pu réagir avant qu'on se fasse tous casser la figure, non ? fit remarquer Wes tout en aidant Nat à se lever.

Il examina son bleu à la joue, qui s'estompait déjà. – Tête de congelé, grommela-t-il sans bien savoir s'il parlait du soldat qui avait tenté de la peloter ou du Drau.

Peut-être des deux.

– C'est bon, je peux me débrouiller seule, protesta-t-elle avec raideur en se dégageant pour aller rejoindre Faix.

C'est le pompon.

Tous trois gardèrent pendant quelques instants un silence gênant, palpant leurs plaies, étirant le cou. Wes aida ensuite Shakes à se remettre debout. Un filet de sang s'écoulait de sa barbe. Farouk gisait sur le pont, assommé, et recevait les soins de Brendon et de Roark.

– Il lui faudrait un guérisseur, annonça ce dernier. Je crois qu'il a un trauma crânien.

Faix s'agenouilla auprès du jeune homme, murmura quelques mots et posa doucement les mains sur son front. Farouk s'éveilla en battant des paupières.

Cornet sortit la tête de l'hélico. Il était resté à l'intérieur, trop terrifié pour se battre.

– C'est terminé ?

Personne ne lui répondit.

– Aidez-moi à descendre ces soldats à fond de cale, ordonna Wes en indiquant celui qui était le plus proche de la porte ouverte.

– Je m'en charge, dit Faix.

Il suivit Wes, s'empara des soldats les plus proches et les traîna deux par deux dans la cellule. Nat et Shakes s'occupaient du quatrième. Le reste de l'équipe acheva rapidement la tâche, et ils alignèrent soigneusement les militaires inconscients.

– Ils ne tarderont pas à se réveiller ; j'ai utilisé un sort assez doux, expliqua Faix.

Shakes avait l'air sceptique. Faix haussa les épaules.

– À mon avis, du moins, il était doux.

Wes balança parmi eux une mallette de matériel de premiers secours, ainsi que son téléphone satellite.

– Quand ils seront réveillés, ils pourront appeler pour qu'on vienne les chercher.

Derrière lui, Shakes et Farouk chargeaient dans l'hélico des vivres pris dans la cambuse. Brendon et Roark examinaient déjà les gaufrettes.

– Regardez ! Des arômes nouveaux ! Goût bœuf !

Wes croisa un bref instant le regard de Nat, et ils se sourirent fugacement avant de détourner les yeux. Il savait à quoi elle pensait. Tout redevenait comme avant. Il ne leur manquait plus que Liannan.

Nat regardait Wes essayer la buée du pare-brise de l'hélicoptère. À l'extérieur, les douces collines de la côte de Nouvelle-Ganrajayan étaient couvertes de neige. Ils volaient depuis plusieurs heures. Pour dissimuler leur fuite, Wes avait arraché la radio et le système de localisation par satellite de l'hélicoptère, et avait réduit en miettes la boîte noire et le GPS de secours. Shakes volait à vue, à très basse altitude pour éviter les radars, et à grande vitesse. Wes avait fait tout son possible pour qu'ils passent inaperçus et ne soient pas repérés par les VSA. Nat espérait que ce serait suffisant.

Wes occupait le poste du copilote, à côté de Shakes – la place habituelle de Farouk. Nat comprit que c'était une manœuvre pour ne pas se retrouver assis à côté d'elle. Il n'avait pas confiance en Faix, et, par extension, en elle non plus. Il ne lui avait pas adressé la parole une seule fois depuis qu'ils avaient décollé du *Colossus*. Ah, les garçons...

Elle voyait qu'il était jaloux de Faix, mais sa jalousie n'était pas fondée. Comment lui faire comprendre qu'elle n'éprouvait aucune attirance pour le Drau démasqué ? Faix était magnifique, oui, mais il était lointain, antique, étrange. Il était un gardien, un professeur, un mentor, un lien avec le passé de Vallonis et avec tout ce dont elle était la dépositaire, point final. Cependant, c'était impossible à expliquer à Wes tant qu'il refusait de lui parler. Il ne semblait même pas désireux de les avoir dans son équipe, et ne les y avait acceptés qu'à contrecœur.

À côté d'elle, Faix s'était retranché dans un silence impénétrable, les yeux ouverts mais le regard voilé. Il semblait être en pleine méditation. Peut-être avait-il besoin de repos. La magie était une énergie comme toutes les autres : elle réclamait sa dîme, et une fois utilisée, elle devait être reconstituée. Elle avait ses limites. Même le Drakon connaissait des moments de faiblesse, même le Drakon avait besoin de temps pour se rétablir. Nat se tendit vers Faix, essaya de toucher ses pensées, mais ne trouva que le silence. L'esprit du Drau lui était fermé pour le moment.

Très bien.

Elle le laissa tranquille. Elle brûlait d'en apprendre davantage sur son pouvoir et sur Apis, mais elle comprenait son besoin d'intimité. L'appel de Liannan avait interrompu son apprentissage, et elle avait hâte de s'y remettre. Tandis qu'ils volaient parmi les nuages, elle se concentra sur ses propres paumes et tâcha d'imaginer une flamme surgissant du fin fond d'elle-même. *Le feu est en toi*. Faix avait créé du feu sans Drakon, et prétendait qu'elle pouvait faire de même, mais comment ? Elle fixa son regard sur ses mains vides en s'efforçant de faire naître la sensation de chaleur, de créer quelque chose à partir de rien, de faire jaillir une flamme sans briquet ni allumette.

Rien. Exaspérée, elle serra les poings, puis les desserra en soufflant. Faix lui avait recommandé de ne pas laisser ses émotions prendre le dessus. Elle devrait apprendre le contrôle, apprendre à utiliser son pouvoir, à l'exercer selon sa volonté et non comme une pulsion rageuse, violente, imprévisible.

Elle ferma les yeux, cherchant le Drakon par-delà les vastes étendues qui les séparaient et la terre profonde dans laquelle il s'était enfoncé. *Où es-tu ?* Elle se sentait si seule et si vide sans lui !

Elle attendit patiemment une réponse, renvoyant encore et toujours son appel. Enfin, une décharge de puissance familière courut dans tout son corps, électrisante : le lien entre eux était rétabli et lançait à nouveau des étincelles. Son Drakon se rétablissait. Vallonis le soignait, le ramenait à la vie.

Je suis là. Je ne t'ai pas quittée un instant.

Une volute de fumée apparut, dansant au-dessus de sa paume.

Le feu est en toi.

– Qu'est-ce que tu fais ? l'interrompit une voix.

Relevant la tête, elle vit que le petit nouveau, Cornet, l'observait avec des yeux ronds.

– Tu sais faire ça toute seule ? Cool !

Elle referma la main, un peu gênée d'avoir été surprise à jouer avec le feu, et la fumée disparut.

– Je m'entraînais, c'est tout.

Cornet hocha la tête comme si elle venait de lui confirmer quelque chose.

– Je peux te poser une question ? lui demanda-t-elle.

– Bien sûr.

Il joignit le bout des doigts, puis les écarta aussitôt.

– Qu'est-ce qui t'a donné envie de me suivre ?

Le garçon se mordilla la lèvre et regarda, à travers la vitre, les vagues d'encre qui faisaient des tourbillons entre les continents de glace. Il remua sur son siège.

– Il n'y a plus de raison de vivre, le monde est fini. Grillé. L'armée nous engage, puis nous recrache quand le citron est bien pressé. Tout ce qu'on a à manger, c'est de la bouillie, et à boire, du Nutri. Il doit forcément exister autre chose. On nous a menti. Le Bleu existe bel et bien. Il y a... de la magie, là-bas. Une magie qui changera le monde. Tu en fais partie, et moi aussi je veux en être. C'est toujours mieux que rester coincé sur ce rafiote, en tout cas.

Elle sourit.

– Et c'est comme ça que tu as déserté. Wes a une mauvaise influence sur toi.

– Non. Pas déserté. J'ai fait bien mieux que ça : je suis mort. Pour ce qu'ils en savent, j'ai été jeté dans l'eau noire avec les autres. Je suis libre. Je peux prendre un nouveau départ. Je peux me battre, mais cette fois je choisis mon camp.

– Je suis désolée pour tes amis, dit doucement Nat en repensant à l'équipage du *Colossus* qui était mort par suffocation sur le pont, vaincu par le pouvoir de Faix.

– Ce n'étaient pas mes amis. J'étais nouveau dans ce bataillon, et excuse-moi de le dire comme ça, mais c'était une bande de sales congelés, complètement givrés. Ils vous auraient tués sans sourciller si vous les aviez laissés faire. Je ne veux pas leur ressembler. Je veux être un brave. Je veux être comme toi.

– J'ai autant la trouille que n'importe qui, précisa-t-elle en s'appuyant à la paroi du cockpit. J'essaie juste de ne pas trop y penser. Mais merci de croire en moi.

Soudain, l'habitable lui semblait exigu. Elle se cogna la tête en essayant de s'écarter du gamin.

Cornet sourit.

– Il faut bien que je croie en quelque chose, dit-il.

Puis il ferma les yeux, trop fatigué pour poursuivre la conversation. Il tâcha de trouver une position confortable sur son siège qui n'était pas conçu pour le confort.

Nat remarqua alors que, derrière elle, les Petitshommes dormaient appuyés l'un contre l'autre, tête contre tête. Roark ronflait doucement.

Tous étaient épuisés. Elle-même s'adossa, et fut endormie avant même d'avoir fermé les paupières.

Lorsqu'elle se réveilla quelques heures plus tard, Wes consultait Cornet et Farouk à propos de la carte. Les clochetons givrés de New Kandy se profilaient au loin ; ils étaient arrivés à destination.

– Tu es sûr ? demanda Wes à Cornet.

– Oui, les Marqués sont là-bas, sur cette île proche du rivage : ils l'appellent la Cité Rouge parce qu'elle prend cette couleur dans le coucher de soleil. C'est le seul endroit au monde qui reçoive encore un peu de soleil naturel, juste avant la nuit. Les gars disaient que la base se trouvait là-bas, confirma Cornet, le doigt posé sur un point de la carte dépliée sur ses genoux.

– Alors on va s'y poser, dit Farouk.

– Non, c'est trop risqué et trop proche de la base. Je veux planquer cet hélico pour qu'on puisse s'enfuir dedans après, objecta Wes.

– Et là, qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Farouk en indiquant une zone sans nom sur l'île principale.

Cornet haussa les épaules.

– À ma connaissance, rien. Ça pourrait être bon pour nous.

– Non, trop loin du ferry, trancha Wes.

Ce ferry assurait une liaison quotidienne entre la rive et la petite île sur laquelle se trouvait le complexe de temples. Ils devraient le rejoindre à pied ; à l'arrivée, ils n'auraient qu'une courte distance à parcourir jusqu'aux marchés.

– Et là-bas ? suggéra Wes en indiquant l'autre côté. Qu'est-ce qu'il y a, là ?

– Les ruines de la vieille ville. Kandy 2 a été construite à côté.

– D'accord, allons-y. Il y aura de la place pour cacher cet engin, et ce n'est pas loin du port.

Shakes posa l'appareil derrière quelques bâtiments incendiés, couverts de neige et de glace. Les garçons retirèrent de leurs cols les étoiles et galons qui risquaient de les trahir et arrachèrent leurs noms cousus sur leurs poches de poitrine. Les garçons de courses portaient souvent des surplus militaires, et une fois que ce fut fait ils ressemblèrent à n'importe quels traîne-savates envoyés chercher des babioles sur les marchés pour de riches clients.

– Attends, je vais t'aider, dit Nat à Wes qui s'efforçait de découdre ses galons de son épaule.

Elle lui posa une main sur le bras et tira avec délicatesse. Ils étaient si proches qu'elle en eut le souffle coupé.

– Merci, murmura-t-il, toujours incapable de la regarder dans les yeux.

– De rien.

– Je pense que vous devriez rester en arrière, vous tous, dit-il alors abruptement en parlant de Nat, des Petitschommes et de Faix. C'est trop dangereux. Vous savez ce qu'ils font sur les marchés, si près du temple. On ne peut pas prendre le risque.

Nat avait les joues en feu.

– On est venus pour se rendre utiles.

Elle retira des poussières de l'uniforme de Wes.

– Et vous le serez davantage si vous restez à l'abri, insista-t-il en fermant les boutons de sa veste. Si on échoue, il faudra que vous trouviez Liannan et que vous vous tiriez d'ici.

Il prenait à présent sa voix de commandant, celle qui envoyait des hommes au combat. Malgré son irritation, Nat n'était pas insensible à ses intonations, à l'autorité qu'il dégageait. Il avait une barbe de vingt-quatre heures et la tête d'un homme qui n'a pas dormi depuis des lustres, mais il s'efforçait de dissimuler son épuisement, de se montrer plein de courage.

– Cornet, tu sais piloter cet engin ? demanda-t-il.

Le gros garçon se leva, regarda le siège du pilote et acquiesça.

– Oui. Je l'ai fait à l'entraînement.

– Bien. Alors toi aussi, tu restes avec l'hélico.

Wes saisit la poignée de la portière ; déjà il s'en allait, il les quittait. La porte s'entrouvrit, un air glacial envahit le cockpit.

– Comment pourrions-nous savoir si tout se passe bien ? Tu as jeté les radios, protesta Nat, dont l'haleine formait une buée blanche.

– Oui, c'était trop dangereux, vu qu'ils surveillent toutes les fréquences ouvertes, dit Wes, la main toujours sur la poignée. Mais j'ai une idée. Ton copain, là, il est fort en télépathie, non ?

Nat confirma d'un hochement de tête.

– Alors si on a des ennuis, il le saura, continua le garçon avec un sourire légèrement narquois.

– En effet, dit Faix, qui était sorti de sa méditation.

– N'empêche que je n'aime pas ça, grommela Nat.

Elle savait qu'il ne faisait que les protéger, mais elle avait envie de

rester avec lui.

Wes tira fermement sur la poignée, ouvrit la portière en grand et fit signe aux autres de sortir. Shakes et Farouk remplirent leurs paquetages de provisions. Ils remontèrent leurs capuches pour se protéger du froid et descendirent de l'hélico. Ensuite venait le tour de Wes. La sensation de creux dans la poitrine de Nat s'intensifia : il l'abandonnait de nouveau.

Il sourit tout en serrant les poignets de ses gants et les cordons de sa capuche.

– Ne t'inquiète pas pour moi, Nat. Moi aussi, je sais me débrouiller seul, lui lança-t-il, reprenant les mots qu'elle lui avait souvent dits.

– Arrête, ce n'est pas drôle, souffla-t-elle à mi-voix.

– Je ne trouve pas non plus, répliqua-t-il sur le même ton.

Ils se regardèrent intensément. C'était peut-être simplement trop écrasant de revoir la personne que l'on aimait après des mois de manque, de désir, d'espoir et de rêve. Ils étaient trop intimidés, chacun ignorant si l'autre avait encore les mêmes sentiments qu'avant. Si bien qu'ils se rabattaient sur leurs reparties cinglantes, sur leur façade de froideur. Alors qu'en dessous, elle avait le cœur en feu. Et à voir comme il la regardait en ce moment... comme s'il n'en revenait pas qu'elle soit bien là, comme s'il avait voulu la dévorer toute crue, s'agenouiller à ses pieds et l'enlever, tout cela à la fois... si seulement...

Oh, comme elle l'aimait. Même s'ils n'avaient pas d'avenir ensemble. Même en dépit des promesses non tenues. Que valait une promesse, de toute manière ? Elle le voulait, lui. *Je te veux, Ryan Wesson. Pour toujours et à jamais.*

Elle n'avait plus qu'à ravalier son orgueil et à admettre ses sentiments. *Wes, reviens-moi*, avait-elle envie de dire, mais les mots ne voulaient pas sortir.

Si bien qu'elle haussa les épaules, regarda ailleurs, et bientôt il ne fut plus là, disparu avec les autres, avalé par la neige.

C'était dur de quitter à nouveau Nat. Presque plus dur que la fois précédente, celle où ils s'étaient séparés sur un baiser et un serment. Cette fois, on aurait dit qu'elle se fichait de ce qu'il pouvait devenir : c'était à peine si elle lui avait dit au revoir. Wes serra les dents, les joues brûlantes dans le vent glacial, et se jura de ne plus jamais laisser arriver une chose pareille. À quoi jouaient-ils ? Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé leurs retrouvailles, mais il faut dire qu'il n'avait pas anticipé la présence d'un garde du corps Drau avec elle. Il plaisantait lorsqu'il avait suggéré que ce type lise dans leurs pensées ; il n'avait aucune envie que cette conscience répugnante s'approche de la sienne. Et, même si c'était douloureux de la laisser là-bas, il savait qu'elle y serait plus en sécurité, à distance de l'avidité et de la folie de la grande prêtresse, et des marchés à la chair qui vendaient toutes sortes de viande – à manger ou à utiliser, esclaves de lit ou os en poudre.

Il prit la tête du cortège et ouvrit la route pour son équipe, passant devant les ruines d'une cité au passé glorieux – une de plus. En mer, un paquebot de croisière était posé sur le flanc, la coque enserrée dans une gangue de glace, tordue et martelée par les vagues inlassables. Ce lieu avait été une station balnéaire, dans les temps anciens. Un siècle auparavant, on y passait ses vacances en famille : les gens faisaient du jet-ski, construisaient des châteaux de sable. Wes et ses gars avançaient prudemment dans la neige, dépassant d'antiques échoppes de souvenirs pleines de cartes postales gondolées, sur lesquelles on distinguait du ciel bleu et des parasols multicolores animant la plage désormais givrée.

Enfant de l'apocalypse, Wes ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était arrivé trop tard à une fête somptueuse, qu'au moment de sa naissance les lumières étaient déjà éteintes et la piste de danse usée, jonchée de mégots et de bouteilles de champagne vides : les vestiges d'une nouba comme le monde n'en reverrait jamais plus. Bien sûr, il n'était jamais allé à ce genre de fêtes, mais il avait vu assez de soirées Studio 54 au bar Ice pour faire le rapport. Sauf que, dans le bar, les

clients ne fumaient que des cigarettes électroniques et s'abreuyaient de Nutri saveur champagne. Cela s'appelait du Nutri Bulles, et c'était franchement immonde.

Farouk observait l'antique paquebot échoué.

– Il doit y avoir un sacré butin à bord. Quand ce rafiote s'est couché, les gens sont partis en laissant tout derrière eux.

Le gamin était toujours en train de chercher des souvenirs, des articles qu'il pourrait revendre à K-Town ou au marché noir. De l'argenterie, de vieilles pièces d'ordinateurs : ce genre de choses pouvait lui payer un week-end à Ho Ho City. Il se laissait trop facilement distraire.

– On ira chercher ça à la nage une fois qu'on aura retrouvé Liannan et Eliza. Pour l'instant, restons concentrés, le gronda Wes.

Il ignorait combien de temps il restait à Eliza, et même si elle était encore en vie. Mais avancer vite leur donnait de meilleures chances de réussite. Le haut commandement de l'armée n'était pas réputé pour son efficacité, et Wes comptait sur quelques jours de répit avant que l'équipe de l'hélico soit secourue et que Bradley ait vent de sa désertion. Bien sûr, il avait toujours eu le projet de rompre son contrat, mais il aurait voulu le faire au bon moment, une fois qu'il aurait toutes les cartes en main, qu'il saurait Eliza en sécurité. Malheureusement, il avait reçu un mauvais jeu et n'avait plus aucun atout.

Wes et son équipe pataugeaient dans une bouillie de neige fondue et passèrent devant un centre commercial submergé par un glacier entièrement noir. Derrière, on apercevait les vestiges squelettiques de quelques hôtels et immeubles de bureaux. Les tempêtes avaient arraché les vitres, si bien qu'il ne restait que les colonnes de béton et leurs fers rougis par la rouille.

La route qu'ils empruntaient passait sur la crête d'une colline, et ils voyaient au loin une île avec en son centre une montagne dont les pics enneigés se perdaient dans les nuages gris. À son pied se trouvait un temple blanc, étincelant, dont la cour abritait une statue d'éléphant blanc.

– Le grand temple ; il est construit tout contre la montagne, dit Farouk. Devant, c'est le marché, où on peut euh... acheter des choses.

Des choses.

Des talismans sculptés dans les os des Marqués. Leurs cendres,

converties en « poudre magique », leurs os réduits à des porte-bonheur. Wes frémit à cette seule idée, tandis qu'à côté de lui Shakes avait l'air furieux.

– Tes clients se risquaient sur les eaux noires rien que pour visiter cet endroit ? demanda Wes au gamin.

– Non, pas vraiment. La plupart envoyaient juste des garçons de courses leur acheter des articles qu'ils rapportaient sous les dômes. Madame avait besoin d'un traitement de fertilité, ou de je ne sais quel autre remède miracle vendu par les prêtres. Mais les gros bonnets en parlaient tout le temps : pour eux, visiter la Cité Rouge était une des choses à faire absolument avant de mourir. Pour aller au marché, et faire un tour au *slaughterhouse*.

– *Slaughterhouse* ?

– Ouais, je ne sais pas trop ce que c'est, une activité animée par les prêtres. C'est censé être un genre de labyrinthe, je crois, ou un stand de tir ; ils parlaient tout le temps de la « chasse blanche ».

Cela ne disait rien qui vaille à Wes.

– Ah bon. On ne va pas tarder à savoir ce que c'est, j'imagine.

– Sans doute. Tu sais, chef, depuis nos exploits à El Dorado, je suis *persona non grata* à New Vegas. Ils vont réclamer ma tête, pour avoir bousillé la limousine. Tête de glaçon, va.

Farouk eut un petit rire, très bref, car ce n'était pas vraiment drôle. Wes, pour sa part, ne réussit même pas à sourire.

– Je pense qu'aucun d'entre nous ne pourra y retourner quand ce sera terminé. Merci, vieux, j'apprécie vraiment.

– T'as intérêt. Je ne suis même pas payé ! répliqua gaiement Farouk.

Shakes éclata de rire.

– Charité bien ordonnée commence par Ryan Wesson, tu ne sais pas encore ça, Rouk ?

– Tu rigoles ? Je suis président du comité de charité ! Qu'est-ce que tu veux encore de moi ? plaisanta le gamin en tendant ses mains ouvertes.

– Tu apprendras, lui dit Shakes avec une tape dans le dos.

– Ouais, c'est ça, j'apprendrai ça comme j'apprends tout.

– À la dure ?

Shakes leva le poing. Farouk tapa dedans avec le sien.

– Y a pas de doute.

– C’est pas un peu fini ? fit Wes.

Il feignait de s’agacer, mais il se sentait honoré d’avoir de tels amis avec lui, et aurait voulu leur proposer mieux qu’une vie entière en cavale, à supposer qu’ils survivent à cette mission de sauvetage.

– Bon, écoutez, si jamais on nous pose la question, nous sommes des coursiers qui travaillent pour Diamond Jim, dit-il. Et il nous envoie chercher des dés porte-bonheur. Ceux qui gagnent à tous les coups.

– DJ ? Je croyais que son casino avait brûlé le mois dernier, s’étonna Shakes.

– Parti en fumée. Mais ici, personne n’est au courant de ce qui se passe là-bas. Ce nom peut nous donner un peu de crédibilité.

Farouk tapota le pistolet qu’il portait à l’épaule et hocha la tête.

– Ça va être du gâteau.

– Comme le reste de l’expé ? plaisanta Shakes, ironique.

– Ouais, et c’est moi le pâtissier, soupira Wes. Je pourrais même être manager.

Ils sortirent des ruines pour entrer dans la ville nouvelle. New Kandy ressemblait à New Vegas : une métropole épanouie au milieu des glaces, un confort appréciable. Mais si la spécialité de Vegas était de vendre de l’espoir, de la chance, du désir – une chance de vaincre les probabilités –, Kandy trafiquait des denrées plus sombres. Elle fleurissait au pied de la montagne, devant le temple blanc, et les hôtels et pensions dont elle regorgeait pourvoyaient aux besoins des touristes et des coursiers venus acquérir des biens issus de la magie des morts.

C’était du racket, bien sûr, tout comme à New Vegas. Simplement, les enjeux étaient plus graves. Wes ne put réprimer un frisson le long de son échine lorsqu’ils pénétrèrent dans la cité elle-même, le long d’une route qui menait au port. Les rues étaient pleines de prêtres vêtus de blanc et de leurs acolytes, de garçons de courses dépenaillés, de trafiquants d’esclaves au visage tatoué, d’essaims de soldats observant tout ce petit monde avec méfiance. L’endroit le mettait très mal à l’aise. *Entre Dorado, NV et ici, songea-t-il, je préférerais encore choisir l’océan bourré d’ordures.*

Le quai qui prolongeait la rue était flambant neuf, et fait d’acier inoxydable pour résister à la toxicité des eaux. Les prêtres avaient fait débayer les débris et la glace de toute la zone qui l’entourait.

L'absence de neige et d'ordures donnait aux lieux un aspect presque civilisé.

Ils rejoignirent un groupe qui attendait l'arrivée du ferry, groupe principalement formé de garçons de courses comme eux, pour la plupart des anciens militaires qui les virent arriver sans ciller. Wes se réjouit de cette compagnie. Les coursiers savaient la fermer et ne posaient pas de questions idiotes. Il sirota un Nutri Veggie vert et ouvrit un tube de pâte nutritive goût burger, en tâchant d'oublier sa texture molle. Peu après leur arrivée, un ferry apparut à l'horizon, portant sur ses flancs l'enseigne *Transports du Temple*.

Pour l'instant, tout roule, pensa Wes.

Alors que le bateau venait se ranger contre le quai, des marins en veste blanche en sautèrent pour l'amarrer. Des passerelles furent installées, et bientôt les touristes commencèrent à descendre. La plupart étaient des civils, et leurs combinaisons chauffantes blanches et bien ajustées avec masque à oxygène trahissaient des fortunes confortables. Ceux-là, littéralement, ne supportaient pas de respirer le même air que la plèbe, un air trop pollué, trop vulgaire. Ils venaient probablement des cités sous dômes telles qu'El Dorado. Ceci était une aventure pour eux, un aperçu de la manière dont vivait l'autre moitié du monde.

Wes ne pouvait s'empêcher de les haïr, et réprima une forte envie de briser leurs masques ridicules. Il en entendit quelques-uns évoquer une « bonne chasse » et se vanter d'en avoir eu un « pile entre les deux yeux ». À entendre ces mots, il eut de nouveau mal au cœur. Il devait s'agir d'une sorte de safari illégal, bien que ce soit difficile d'imaginer quel genre de réserve de faune il pouvait y avoir dans la région. *A priori*, il n'y avait que cette montagne et le temple sur l'île.

Une fois les touristes à terre, les marins vêtus de blanc tirèrent une seconde passerelle, reliée à un pont inférieur du navire. Le tout-venant des passagers débarqua alors : hommes de main avec gilets pare-balles gris et camouflage d'hiver blanc.

Enfin arriva le moment d'embarquer.

– C'est combien ? s'enquit Wes.

– Tout le monde est gracieusement invité à visiter le temple, lui répondit le représentant des lieux sur le quai, un jeune prêtre rondet et souriant au visage poudré de blanc et aux mains couvertes de craie. Mais il y a un supplément pour voyager à l'étage supérieur.

– Très bien, on voyagera en dernière classe, grommela Wes en prenant trois tickets qui leur donnaient accès au fond du bateau.

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles du ferry, Wes, qui ne croyait en rien hormis le froid, dit tout de même une petite prière pour demander que sa sœur et ses amis soient en sécurité. Il ignorait qui il priait, la religion n'ayant jamais fait partie de son éducation. Il se dit qu'il priait peut-être le Drakon de Nat. Au moins, ce Drakon les avait sauvés une fois, et Wes ne voyait pas pourquoi il ne recommencerait pas.

Du gâteau, songea-t-il en se prenant la tête à deux mains.

Ainsi donc, Wes était reparti. Nat s'efforçait de se dire que ce n'était pas bien important. L'empathie, le souci de l'autre, c'était dur. L'apathie, plus facile. Du temps de sa captivité à l'hôpital MacArthur, ses supérieurs lui avaient fait croire qu'elle était incapable d'émotions, qu'elle ne connaissait ni la compassion ni l'attachement. Debout devant l'hélico, en le regardant disparaître dans la brume, derrière les hautes congères, et guider Shakes et Farouk vers l'embarcadère du ferry, elle regretta de ne pas avoir cette incapacité. *Sujet incapable d'amour*, avaient écrit les médecins dans son dossier. Elle aurait aimé que ce fût vrai, car en ce cas elle n'aurait pas tant souffert en ce moment même.

Une main réconfortante se posa sur son épaule. Faix se tenait à côté d'elle.

Tu aurais dû lui avouer tes sentiments, lui transmit-il.

Je sais, mais ma fierté m'en a empêchée.

J'ai été comme toi, et j'en ai beaucoup souffert. Un jour, il ne sera plus là, et tu n'auras plus que tes regrets.

Elle ravala ses larmes. Faix avait raison. La vie était trop courte, et le temps trop précieux. La prochaine fois qu'elle verrait Wes, elle lui dirait tout, même si cela devait la rendre vulnérable, même si cela revenait à admettre sa faiblesse.

L'amour ne rend pas faible. C'est son absence qui nous affaiblit, lui envoya Faix.

– Mais hélas, il me faut te quitter pour le moment, enchaîna-t-il à haute voix.

Elle remarqua alors qu'il portait une nouvelle armure, aussi blanche que sa chevelure, et qu'il avait une longue épée attachée dans le dos. Façonner l'éther était bien pratique quand on avait besoin de changer de garde-robe, se dit-elle avec un sourire, même si l'annonce qu'il venait de faire la déconcertait.

– Tu pars ? Pourquoi ? Où vas-tu ? Tu rentres à Vallonis ?

Il fit non de la tête.

– Une personne que je cherchais m'a appelé pendant que je prenais

du repos.

– Qui ça ? Tu ne vas pas me dire que tu as d'autres élèves ?

Nat s'efforçait de garder le sourire, mais l'idée que Faix puisse la laisser affronter seule les événements l'effrayait.

– Tu te souviens du livre de sorts dont je t'ai parlé, celui qui a servi pour attacher la magie au monde ? Celui qui est enfermé dans la Tour grise ?

Cela lui revint.

– Le *Palimpseste d'Archimède*.

Il acquiesça.

– J'ai vu quelque chose en rêve, pendant que nous volions. Je crois savoir où se cache le voleur.

Il ressemblait à un fantôme dans la neige, avec ses cheveux blancs qui se mêlaient aux flocons tourbillonnants et sa peau aussi pâle que la glace.

– Ah oui ? Où ça ?

– Quelque part sous cette montagne, dit-il en indiquant la direction de l'île. Tout près d'ici.

– Ça ne peut pas attendre ? Et Wes, alors ? S'ils se retrouvent dans les ennuis, comment le saurons-nous ? Tu étais censé écouter leurs pensées.

Une étincelle amusée brilla dans les yeux de Faix.

– Tu peux en faire autant.

– Non, je ne peux pas.

– Si ! Tu les as bloquées délibérément, justement parce que tu peux les entendre. Mais à présent, tends l'oreille.

Nat fut un peu vexée qu'il sache qu'elle feignait de ne pas être télépathe. Elle avait en effet voulu éteindre ce pouvoir, pour ne pas être indiscrete, mais, maintenant qu'elle s'y sentait autorisée, elle les entendait clairement : Shakes, pensant à Liannan, espérant la retrouver rapidement, inquiet, angoissé, mais impatient de revoir sa bien-aimée ; Farouk ronchonnant contre le froid mais avançant vaillamment, en se demandant quand ils pourraient casser la croûte. Wes... ça, c'était étrange... elle n'entendait pas Wes... Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle le voulait trop fort, à moins qu'elle ne soit en train de se protéger pour ne pas apprendre ce qu'il ressentait envers elle, car ç'aurait été une trop grande intrusion. Elle pouvait se contenter d'écouter Shakes et Farouk, c'était bien suffisant.

– Ne sous-estime jamais ton pouvoir, lui dit Faix. J’ai vu les destinées dans le verre. Tu es toujours l’espoir de Vallonis. J’ai pu lire quelques mots du palimpseste avant sa disparition. « La Résurrection de la Flamme illuminera le monde », cita-t-il de mémoire en lui tapotant la clavicule. Prends soin de toi, Nat. Tu es une grande.

Ses lèvres se tordirent pour former quelque chose qui ressemblait presque à un sourire.

– Faix...

Elle se sentait soudain perdue à l’idée de le perdre, lui aussi, si rapidement après Wes.

– Courage : si je ne me trompe pas, ce qui vient changera tout pour le mieux, et nous nous reverrons certainement. Ceci n’est pas un adieu, mais un simple au revoir.

Sur ces mots, il se volatilisa, disparaissant dans le néant aussi simplement qu’une lumière qui s’éteint.

À ce moment-là, Roark descendit maladroitement de l’hélico en battant des paupières.

– Est-ce que j’ai bien vu... ?

– Oui. Il est parti, répondit Nat, envahie par une terrible solitude.

– Bon débarras.

Elle secoua la tête.

– Tu ne comprends toujours pas. Il se bat pour la même chose que nous.

– Rappelle-moi ce que c’est, j’ai oublié, dit Roark avec un sourire.

– Pour nous. Pour tout le monde. Pour la survie du Bleu. Pour réparer ce monde brisé, lui expliqua Nat avec douceur.

Que voulait dire Faix lorsqu’il la qualifiait d’« espoir de Vallonis » ? Lorsqu’il prédisait que sa flamme illuminerait le monde ? Mais ce n’était pas le moment de se poser des questions, car il y avait un mouvement à l’horizon. Elle plissa les yeux.

– Tu as vu ?

– Oui, souffla Roark en posant la main sur son coutelas.

Un camion militaire blanc se déplaçait au loin ; le blizzard l’avait rendu difficile à distinguer jusque-là.

– Ils sont combien ? demanda Nat à mi-voix.

– Trop nombreux pour qu’on se batte, répondit le Petithomme sur un ton lugubre.

– Remontons dans l’hélico. Ils ne nous verront peut-être pas.

Il acquiesça, et tous deux regagnèrent l'habitable en prenant soin de refermer la portière.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit Brendon en voyant leurs têtes.

Cornet allait parler lorsque Nat porta un doigt à ses lèvres et désigna la vitre. Le gros garçon devint écarlate de terreur en voyant le camion. Tous retinrent leur souffle pendant que celui-ci avançait lentement.

Roark et Brendon se blottissaient l'un contre l'autre sur les sièges avant. Les Petits hommes avaient passé des semaines dans un centre de détention, où ils avaient enduré de longues heures à l'isolement, avec très peu de nourriture et aucune lumière du jour. Nat aurait aimé les reconforter, mais elle ignorait comment s'y prendre. Elle n'avait jamais eu de mère, aucune famille. *Les aider à rester en vie, c'est tout ce que je peux faire.* Elle se sentait opprimée dans cet espace exigu, et commençait à avoir des crampes dans les jambes. Elle espérait que le camion serait bientôt passé, et après une éternité, lui sembla-t-il, elle se risqua à regarder dehors, par-dessus le dossier des sièges.

– Je crois que c'est bon, dit-elle.

Au même instant, un doigt ganté frappa à la vitre.

– Ouvrez ! lança une voix rauque.

Nat comprit alors que si elle n'avait pas vu le camion, c'était parce que les soldats s'étaient approchés à pied pour cerner l'hélicoptère. *Nom d'un glaçon. Une erreur de débutante.* Ses amis et elle seraient bientôt capturés, à moins qu'elle n'agisse très vite, comme Faix l'avait fait en désarmant les soldats sur le croiseur.

Sers-toi de l'éther. Utilise ton pouvoir.

Elle imagina leurs fusils projetés en l'air, visualisa les soldats sans connaissance dans la neige. Mais lorsqu'elle rouvrit les yeux, ils étaient toujours là, encore plus énervés.

Ne nous faites pas de mal. Allez-vous-en. Laissez-nous tranquilles.

Elle essaya encore, mais les soldats restèrent là où ils se trouvaient, stoïques, immobiles, les armes levées et prêtes à tirer.

Bon sang de glace !

– Pour la dernière fois, ouvrez ! l'avertit le soldat.

Faix s'était trompé. Seule, elle était faible, impuissante ; même pas capable de protéger son équipe pendant une demi-journée. Elle ouvrit la portière de l'hélico avant qu'ils ne l'enfoncent eux-mêmes.

Parfois, la reddition était la seule solution.

Le ferry accosta et déchargea ses passagers ; Wes et ses camarades sortirent lentement avec les autres. Farouk s'était plaint d'avoir le mal de mer, ce qui ne lui ressemblait pas, et à l'instant où ils posèrent le pied sur la terre ferme, il vomit partout dans la neige – une bouillie infâme qui sentait la mousse de quesadilla et le NutriCaf (une variété hypercaféinée particulièrement appréciée par les jeunes : « NutriCaf ! Deux fois plus énergisant, deux fois plus marrant ! »).

– Miam, fit Shakes.

– Va te faire givrer, grommela Farouk en s'essuyant la bouche du revers de la main.

– Arrêtez, vous deux, leur ordonna Wes, tendu.

Ils se joignirent à la foule qui se dirigeait vers la rangée de tentes en plastique blanc installée devant les portes du temple. Les fameux marchés à la chair. Était-ce là qu'on avait amené Eliza et Liannan ? Cela ne ressemblait pas du tout à ce qu'il avait imaginé. Il avait supposé que tout serait crasseux et répugnant, rempli de hors-la-loi cannibales et d'esclaves plaintifs, avec des quartiers de viande d'origine douteuse suspendus à des crochets.

Mais il n'en était rien. Les rues pimpantes et bien ordonnées abritaient d'impeccables tentes blanches, et les denrées étaient présentées en vitrine, sur des tables immaculées. Les produits eux-mêmes étaient emballés, pour la plupart dans des boîtes en polystyrène blanc. Des panneaux discrets indiquaient leur nature : amulettes, poudres, victuailles. Au-dessus du marché se dressait une haute structure d'un raffinement étonnant, façonnée dans le marbre de Carrare le plus pur. Le temple blanc était élégant et élancé. Sa base était creusée dans le flanc de la montagne, et sa flèche s'étirait jusqu'à la hauteur des premières falaises.

– Mais où se trouve la base des VSA ? s'interrogea Wes à voix haute. Cornet disait qu'on la trouverait ici. Farouk, va voir.

– Avançons, avançons, dit Shakes en observant avec attention les badauds qui visitaient le marché.

Les tentes blanches claquaient dans le vent, et l'élite bien chauffée

palpait les articles présentés sur les étals, tripotait les bibelots, les élevait dans la lumière. Tout était blanc, propre, pur ; une atmosphère stérile et morbide régnait sur les lieux. Le marbre et les tables en acier brossé rappelaient une morgue ou une boucherie.

L'endroit entier retournait l'estomac de Wes. Il ne supportait pas de regarder des touristes fouiller parmi les amulettes et les talismans comme s'il s'était agi de friandises, alors qu'ils tenaient entre leurs mains les ossements des morts. Les prêtres s'enduisaient la peau de poudre blanche, ils s'en couvraient le visage et les mains. Cela ressemblait à du talc, mais Wes n'en aurait pas juré. Il pouvait s'agir de poudre d'os, songea-t-il en frémissant.

Mais les os de qui ? Des Marqués ? De gens comme ma sœur ?

Non loin de lui, un marchand haranguait la foule :

– Poudre de Sylphe ! Poudre de Sylphe !

Ce prêtre-là portait des extensions de cheveux argentées, tressées avec ses mèches grises. Wes préférait ne pas penser à leur provenance.

– Qu'est-ce que ça peut être que de la poudre de Sylphe ? gronda Shakes.

– Un traitement pour la peau, lui répondit le prêtre avec ardeur. Ça donne un teint radieux comme le leur. Ça vous dit ? Pour votre dame, peut-être ?

Shakes se jeta sur l'homme, saisit son cou entre ses mains et commença à serrer.

– Je vais t'en refiler, moi, de la poudre de Sylphe, tu vas voir !

Farouk et Wes durent le ceinturer, tandis que le prêtre glapissait pour réclamer la protection des militaires.

– Ce n'est pas elle, souffla farouchement Wes en éloignant son ami en toute hâte. Ce n'est pas Liannan. Nat a dit qu'elle était en vie, qu'ils la gardaient en vie. On va la retrouver, OK ? Ce n'est pas elle. Calme-toi, ou ils vont nous tomber dessus avant qu'on l'atteigne.

Shakes inspira à fond et cessa de se débattre.

– D'accord.

Wes tapa alors sur l'épaule d'un des coursiers attroupés autour d'une vitrine d'amulettes en verre, un jeune boutonneux à la joue balafrée qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il.

– Des yeux porte-bonheur. Regardez l'iris coloré qu'il y a à l'intérieur : ils portent chance à celui qui les porte. C'est très à la

mode, là où j'habite.

Wes fit la grimace.

– Ah oui ? Moi, là où j'habite, ça vous fait passer pour un crétin.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai, car on en voyait partout à New Vegas. C'était encore mieux qu'une patte de lapin. Le gamin haussa les épaules.

– Vous allez en acheter un ? Non ? Tant mieux, ça en fait plus pour moi.

Il ramassa les bijoux et paya avec ses watts.

– Que se passe-t-il là-bas ? demanda ensuite Wes en indiquant l'entrée latérale de la tour de marbre, où un groupe de touristes faisait la queue.

Beaucoup de ces touristes étaient armés d'une manière ou d'une autre : fusils automatiques, coutelas visiblement mortels... il y avait même des arbalètes.

– C'est la queue pour le *slaughterhouse*. Vous n'êtes pas venus pour ça ? demanda le jeune en reluquant leurs armes. C'est le jour de la moisson, aujourd'hui. La chasse blanche.

– D'accord. Alors il suffit de faire la queue ? Ça permet d'entrer dans le temple ?

– Oui, c'est à peu près ça, mais il faut d'abord franchir le contrôle de sécurité. Si c'est bon, vous pouvez jouer. Sinon...

– Sinon ?

– Si vous ne réussissez pas le test, vous ne ressortez pas, répondit le gamin avec un ricanement. Mais ce n'est pas grand-chose. Ils ne veulent pas qu'un Bloquetête vienne gâcher la fête, c'est tout. Pour des minables comme vous, ça passera comme une lettre à la poste. On voit bien que vous n'êtes que des péquenauds de New Vegas.

Sur ce, il partit en courant pour aller rejoindre un autre groupe.

– Nom d'un glaçon, marmonna Shakes. Comment a-t-il su ?

Farouk revint alors.

– J'ai posé des questions à droite à gauche sur la base des VSA, et tout le monde m'a ri au nez ou regardé de travers. Je ne pige pas. C'est forcément dans le coin ; il y a assez de soldats dans les parages pour monter une petite armée. Et vous, quelles nouvelles ?

– On va faire la queue là-bas, lui apprit Wes. Je ne sais pas ce qui s'y passe au juste, mais ça nous permettra d'entrer dans le temple, où sont Eliza et Liannan.

Une douzaine de prêtres en blanc, sans armes, se tenaient autour de l'entrée. Le plafond était équipé de caméras, pour bien signifier aux visiteurs qu'ils étaient surveillés. Les vrais agents de sécurité étaient sans doute à proximité, l'œil rivé sur les écrans vidéo, prêts à bondir au moindre incident.

Un prêtre qui avait un troisième œil tatoué sur le front les accueillit.

– C'est un honneur de vous voir si nombreux vous présenter pour participer à la chasse blanche d'aujourd'hui, dit-il avec un large sourire. Un petit rappel : une fois que vous aurez tiré, vous êtes priés de gagner la sortie et de laisser la personne suivante tenter sa chance. Si ce n'est pas votre première fois, merci de me suivre ; les autres, restez ici pour l'inspection obligatoire.

Le groupe se divisa en deux, Wes et ses gars comptant parmi les quelques personnes qui restaient sur place.

– Vous êtes ensemble ? s'enquit le prêtre. Quel est le but de votre visite ?

– Nous sommes envoyés par Diamond Jim : il a besoin de nouveaux dés porte-chance.

– Ah, le casino Diamant, bien sûr, fit le prêtre avec un hochement de tête. Bienvenue à vous. C'est la première fois que vous venez à New Kandy ?

Wes répondit par l'affirmative, et tous trois furent envoyés dans une petite pièce adjacente où une jeune fille aux yeux jaunes et à l'air apeuré se tenait seule. Elle les salua d'un hochement de tête.

– Les mains en l'air.

Wes leva les bras, imité par Shakes et Farouk. La jeune fille ferma les yeux. Wes se demandait ce qui se passait. Quelle était cette inspection ? Soudain, il reçut une décharge douloureuse dans la main, comme si un laser ou une force quelconque l'avait frappé, et il la secoua vivement jusqu'à ce que la douleur s'apaise.

Sors de ma tête.

La fille rouvrit les yeux.

– Qui a fait ça ?

Farouk eut un geste d'ignorance et Shakes haussa les épaules.

– Fait quoi ?

– On ne voit pas de quoi vous parlez, dit froidement Wes. On peut y aller, maintenant ?

Il n'était même pas sûr de comprendre à quoi elle faisait allusion. Cette chose ? Ce moment où il avait chassé les ténèbres de la main ? C'était cela qu'elle voulait dire ?

Lui-même n'aurait pas su identifier avec certitude ce qui s'était passé. Il avait agi par instinct, et ne s'en était rendu compte qu'une fois l'instant passé. Mais qu'avait-il fait, au juste ? Soudain, une vague de nausée l'envahit ; ses mains tremblaient et il avait mal à la tête.

La prêtresse leva les yeux vers la caméra au plafond et secoua la tête. En un instant, l'issue de la pièce fut barrée par des prêtres armés et équipés de menottes de fer.

– Que se passe-t-il, chérie ? s'enquit une prêtresse d'un certain âge, la voix tremblante d'excitation. Qu'as-tu découvert ?

La fille désigna les garçons.

– Il y a un Marqué parmi eux.

– Belle prise, se félicitèrent les soldats en observant leurs otages. Et un jour de moisson, en plus. Les prêtres vont être contents de te voir, yeux-de-tigre, ajouta l'un d'eux en prenant Nat par le menton avant de lui passer les poignets dans de lourdes menottes de fer. Tu feras un joli petit porte-bonheur, toi.

Nat fit la grimace tandis qu'une image lui venait soudainement en tête : elle se vit étendue sur une table de marbre ; un prêtre blanc arrachait ses yeux de leurs orbites et plaçait chacun dans une sphère creuse en verre, afin qu'une femme fortunée les porte lors d'une virée aux machines à sous de New Vegas. Du sang coulant sur la pierre blanche. Nat avait vu ces mêmes amulettes toute sa vie, mais elle avait toujours cru que c'étaient des imitations, fabriquées dans une usine du Xian. Elle avait le cœur au bord des lèvres.

– Qu'est-ce qu'on a là ? demanda un autre soldat.

– Deux demi-portions et une Marquée, répondit son collègue. Et toi, le gros ? T'es marqué aussi ?

– Non, monsieur, balbutia Cornet.

– Un déserteur, hein ? fit le capitaine en voyant son uniforme.

– Non... Je...

Avant qu'il ait fini de protester, et sans la moindre hésitation, le capitaine lui tira une balle en pleine face.

Mort comme la neige.

Cornet toucha le sol avec un choc sourd, et la surface blanche se couvrit bientôt d'un sang épais et rouge sous son corps.

Cornet !

Nat était trop choquée pour crier. Les liens de fer qui lui enserraient les poignets furent un instant étirés presque à se briser, puis se remirent en place d'un mouvement sec. Elle tomba à genoux. *Ce n'était qu'un gosse. Il n'avait même pas encore combattu. Et ils l'ont flingué parce qu'il n'était pas marqué, parce qu'il n'était pas magique comme nous. S'ils sont prêts à tuer des gens ordinaires comme des mouches, que nous feront-ils, à nous ?*

Brendon et Roark étaient sans voix. Ils regardèrent Nat, les yeux

agrandis par l'épouvante. Elle secoua la tête. Ce n'était qu'un jeune garçon qui avait voulu suivre la drakonnière, qui croyait en elle, et elle n'avait pas su le protéger.

– Allez, dans le camion, dit un des soldats en les emmenant vers le véhicule, un Hummer modifié semblable à celui que Wes avait utilisé pour la faire sortir de New Vegas.

– Où nous emmenez-vous ? demanda-t-elle aux militaires tandis qu'ils les obligeaient à monter à l'arrière et à s'asseoir par terre.

Elle tremblait encore d'avoir dû assister à l'assassinat de Cornet.

– Vous le saurez bien assez tôt, répondit le jeune, narquois.

– Espérons qu'ils courent vite, ricana un autre. Les touristes aiment qu'il y ait un peu d'action.

Après quoi les portières claquèrent et le véhicule démarra brutalement. La route était pleine de bosses ; Nat, secouée dans tous les sens, avait mal au cœur. Par la vitre, elle voyait qu'ils sortaient des ruines et entraient dans la ville.

– À l'aide ! À l'aide ! cria-t-elle.

Roark et Brendon, eux aussi, se mirent à tambouriner sur les barreaux de fer.

– À l'aide !

Les rues fourmillaient de touristes, de coursiers, de colporteurs, et de prêtres aux grandes robes blanches et au visage poudré.

Nat fut la première à repérer les garçons de courses : de jeunes gars dépenaillés, à l'air las et usé, un fusil passé sur l'épaule. Wes se trouvait-il parmi eux ? Où était-il ?

Dans les rues bondées, quelques personnes levèrent le nez, intriguées, mais nul ne vint les secourir. On aurait pu croire que des prisonniers hurlant à l'aide étaient un spectacle courant à New Kandy – et, étant donné les rumeurs qui couraient sur la ville, c'était peut-être le cas.

Le fourgon entra dans un tunnel et tout devint noir. Il n'y avait pas de lumière à l'arrière, et le fer infligeait à Nat un malaise physique – elle n'arrivait plus à penser ni à parler correctement. Elle n'était pas habituée au noir complet. Elle avait vécu pendant des mois avec le Drakon à ses côtés, et son feu éclairait les cieux, ses flammes tenaient en respect le froid et les ténèbres.

Elle lutta contre ses menottes, s'efforça de les imaginer détruites, de les réduire à leurs molécules, de voir leurs atomes tourner pour

pouvoir les transformer en autre chose. Elle en était capable. Elle avait déjà brisé des menottes de fer, mais on aurait dit que la mort de Cornet l'avait engourdie, affaiblie, et elle ne parvenait qu'à secouer mollement ses entraves. C'était peut-être ça, l'idée. Le capitaine avait peut-être abattu le garçon en guise d'avertissement, pour s'assurer que le reste de la bande demeure soumis et tremblant de peur.

Si c'était bien cela, c'était réussi.

Enfin, le véhicule s'arrêta, et le cliquetis de la serrure résonna dans l'habitable avant que les portes arrière ne s'ouvrent en grand. Un soldat leur fit signe d'avancer.

Nat descendit, serrant et desserrant les poings, et regarda autour d'elle avec méfiance. Roark la suivit, battant des paupières dans la pénombre, puis Brendon, qui toussait.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'un bâtiment, et les soldats les firent avancer vers une lumière vacillante dans un coin éloigné. Nat s'étonna de constater qu'elle connaissait ces murs. C'étaient les parois de pierre blanche et le sol en ciment de ses visions de Liannan. Les couloirs sans fin bordés de cellules, les pleurs et les cris des pèlerins. Au bout se trouvait un autre couloir, et dans l'arche qui le couronnait étaient gravés ces mots : « Le sacrifice vous libère. »

Un prêtre s'approcha d'eux trois.

– Quel bonheur de vous avoir. Votre présence nous honore. Nous espérons être dignes de votre sacrifice.

Quel sacrifice ? Le mien, celui de Cornet, celui de Liannan ? Celui de tout le monde gris, tant qu'ils y sont ? Est-ce que ça leur suffirait ?

Nat lui cracha au visage. Le prêtre sourit et lécha la salive sur ses lèvres.

– Divin nectar.

Le soldat les poussa dans une cellule et verrouilla la porte.

– Passez les mains par les barreaux, leur ordonna-t-il en élevant une clé.

Nat obéit, et il lui retira ses menottes avant de faire de même avec les Petitschommes. Puis il les laissa seuls dans la cellule.

Elle se laissa glisser au sol, le dos contre le mur, et se prit la tête à deux mains. Où était le restant de leur équipe ? Avaient-ils retrouvé Liannan ? Wes était-il dans les parages ? Ils étaient venus pour sauver leur amie, et voilà que c'étaient eux qui avaient besoin de secours. *Tu parles d'une mission réussie*, songea-t-elle, et un ricanement bizarre lui

bouillonna dans la poitrine.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? lui demanda Brendon.

Elle le lui dit. Le Petithomme eut un faible sourire.

– Tu l'as dit, on est nuls.

Ses boucles rousses lui couvraient le visage, et Nat dut se répéter qu'il était bien plus vieux qu'elle, en dépit de son apparence juvénile. Roark, plus solidement charpenté, ressemblait moins à un enfant, mais elle avait quand même parfois l'impression qu'il avait la moitié de son âge.

– C'est pas grave, on arrive toujours à s'en sortir, dit Roark. Ils ne nous ont pas encore vaincus.

Il enlaça les épaules de Brendon et l'embrassa sur le front.

Nat était contente qu'ils puissent se réconforter mutuellement. Elle aurait bien aimé avoir Wes à ses côtés. L'idée de mourir sans le revoir lui était insupportable.

Si seulement elle avait eu le courage de lui avouer ce qu'elle ressentait vraiment pour lui ! Si seulement... Et si elle ne le revoyait jamais ? S'il mourait sans savoir ? Ou elle ?

Et puis, où était Faix ? Il lui avait promis qu'ils se reverraient, ce qui semblait indiquer qu'ils allaient survivre à ce qui les attendait. Elle essaya de communiquer avec Mainas, mais le Drakon ne répondit pas, ce qui n'avait rien d'étonnant puisque Nat était cernée par une quantité de fer suffocante.

Ils allaient périr là, si elle ne trouvait pas un moyen d'agir.

Le sacrifice vous libère. Elle n'avait aucune envie de s'attarder assez longtemps pour savoir au juste ce que cela signifiait, et d'ailleurs elle pensait le savoir.

Des yeux porte-bonheur. Jour de moisson. Les touristes aiment qu'il y ait un peu d'action. C'était ainsi que les prêtres tuaient les Marqués. Là était l'amère vérité. Ils le faisaient faire par d'autres – en guise de sport, de passe-temps. La fin de sa vie serait la grande aventure de quelqu'un d'autre. *J'espère que le sacrifice leur plaira.*

Wes et son équipe s'étaient retrouvés prisonniers aussi vite qu'ils avaient été accueillis. *Si vous ne réussissez pas le test, vous ne ressortez pas*, lui avait dit le jeune coursier désagréable. *Il y a un Marqué parmi eux*. Mais qui ? Lui ? Shakes ? Farouk ? Ses amis avaient tous les yeux aussi noirs que lui, et étaient tout aussi dépourvus de pouvoirs magiques. Non, cela voulait seulement dire que les prêtres les avaient à l'œil ; qu'ils les avaient vus arriver en hélicoptère, et que quelqu'un savait qu'ils avaient des intentions cachées.

– Vous êtes en train de commettre une énorme erreur, dit-il pendant que les gardes les désarmaient et les poussaient rapidement dans les profondeurs du temple. Regardez nos yeux ! Nous ne sommes pas marqués !

– La Très-Aimée ne se trompe jamais, rétorqua le prêtre. N'ayez crainte, votre sacrifice est un honneur, et dans le sacrifice vous trouverez la liberté.

Alors qu'on les faisait avancer vers leurs cellules, il vit des soldats partout : surveillant les portes, gardant un œil sur les touristes qui étaient emmenés vers une autre salle. Tant de soldats... cet endroit grouillait de militaires.

Puis, soudain, il comprit pourquoi Farouk n'avait suscité que des rires lorsqu'il s'était renseigné sur l'emplacement de la base. Celle-ci ne se trouvait pas à proximité du temple. La base *était* le temple, ou le temple était la base des VSA. Il se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt.

C'était tellement simple !

Nous avons une base là-bas, un lieu où se débarrasser de ceux dont nous n'avons plus l'usage.

L'armée utilisait les prêtres blancs comme couverture pour disposer des Marqués qu'elle capturait, lorsqu'ils ne servaient plus à rien, et tirer profit de leur mort.

Wes en était malade. Mais au moins, il savait désormais où se trouvait Eliza.

– Bienvenue au *slaughterhouse*. Votre sacrifice nous honore, dit une

voix désincarnée.

Wes et ses camarades se tenaient au coude à coude avec les Marqués captifs, dont les yeux vivement colorés brillaient dans le noir. Ceux-ci étaient minces, pâles, mal nourris. Tous se trouvaient dans une sorte d'enclos donnant sur un labyrinthe. De l'autre côté du couloir, dans la pénombre, il apercevait un second enclos, encore plus peuplé.

Il n'y voyait pas grand-chose ; le labyrinthe était creusé à même la roche, sous la montagne, et le bruit des pas résonnait entre les surfaces dures. L'écho semblait indiquer un espace plutôt vaste, un grand néant, mais en levant la tête Wes aperçut un autre chemin en surplomb au-dessus du leur, où des silhouettes étaient tapies dans l'ombre : des hommes et des femmes armés de fusils, perchés sur des passerelles, en embuscade au-dessus d'eux, attendant simplement que les pauvres diables se mettent à courir en bas.

Ce n'était pas une partie de chasse. C'était une séance d'abattage. C'est alors qu'il se rappela le sens du mot *slaughterhouse*. « Abattoir ».

Il y avait des dizaines de victimes avec lui dans l'enclos, et Wes rassembla sa bande autour de lui.

– Bon, écoutez bien. Quand ces portes s'ouvriront et qu'ils feront sortir tout le monde, ne courez pas. Le meilleur moyen de rester en vie est de trouver un endroit où se cacher. Quand la voie sera plus dégagée, il va falloir qu'on arrive à grimper là-haut, à leur prendre une arme, puis à trouver la sortie.

– Je ne veux pas mourir, dit Farouk.

– Je sais.

Wes tenta de le rassurer, mais le gamin n'avait pas l'intention de se taire.

– Je ne plaisante pas en disant ça, nom d'un glaçon. Sérieusement, il n'est pas question que je crève...

Wes l'attrapa fermement par l'épaule.

– Tu ne vas pas mourir, tête de givre. Je te le promets. Cache-toi, et à mon signal, tu sors.

– MESDAMES ET MESSIEURS ! fit alors une voix au-dessus d'eux. LA CHASSE BLANCHE EST OUVERTE ! LE JOUR DE LA MOISSON EST ARRIVÉ ! BONNE CHANCE À TOUS !

Dans un grincement de barres de fer, l'enclos s'ouvrit, libérant les prisonniers. Tandis que les premiers Marqués s'élançaient pour fuir,

Wes remarqua que la seconde cage était encore fermée. Il se dit que les organisateurs procédaient à une libération progressive, et gardaient ces prisonniers-là pour plus tard. Peut-être ne voulaient-ils pas engorger le labyrinthe avec des enfants, ou peut-être avaient-ils simplement envie de faire durer le plaisir. Des lumières rouges vacillaient au-dessus du dédale. Les cavernes que l'on apercevait au-delà étaient creusées de niches, de recoins, de passages sinueux : des endroits où les Marqués pouvaient se dissimuler des tireurs, au moins temporairement. On voyait que le plan était conçu de manière à prolonger la chasse, à obliger les touristes à fournir un effort avant de tuer : leur joie n'en serait que plus grande après.

Les prisonniers s'égaillèrent dans le dédale de grottes et de boyaux, filant aussi vite qu'ils le pouvaient, tandis qu'au-dessus d'eux les chasseurs couraient en poussant des clameurs. Comme prévu, Wes et les siens restèrent en retrait, et ils ne tardèrent pas à trouver une faille peu profonde où s'abriter.

Tout autour d'eux, les Marqués tombaient en hurlant, fauchés un par un par les chasseurs. Le sol devint poisseux de sang, et les tunnels se remplirent de râles d'agonie et de cris de victoire. C'était une ruée qui tournait au massacre.

– Il faut qu'on se sépare, dit Wes, pantelant. Je prends à droite, vous à gauche. On se donne le signal une fois qu'on a trouvé la sortie. Compris ?

Shakes et Farouk acquiescèrent.

Quelqu'un tira à leurs pieds. Wes, au-dessus de lui, vit sourire un chasseur. L'homme avait les cheveux grisonnants et la peau bien bronzée, comme ceux qu'il avait aperçus à El Dorado. Wes brandit le majeur dans sa direction et poursuivit la course. Il ne regarda pas derrière lui pour voir si ses camarades s'en étaient sortis. Il lui fallait supposer que oui : ils étaient trop rapides et trop malins pour se faire cueillir par un touriste en mal d'action.

Ils avaient bien fait de rester en arrière au début. Depuis qu'il avait commencé à courir, Wes ne pouvait plus s'arrêter. Les boyaux, longs et sinueux, s'ouvraient de temps en temps sur un espace immense. Si seulement il parvenait à éviter ces poches et à rester dissimulé dans les tunnels les plus exigus où personne ne voulait s'aventurer, il ne serait pas trop exposé.

Heureusement pour lui, les touristes étaient très mauvais tireurs. Il

y en avait maintenant un autre qui le tenait en joue et tripotait la lentille de sa lunette de visée. Pendant que le type s'efforçait de comprendre comment faire le point, Wes escalada les rochers et lui arracha son arme des mains, après quoi il lui retira brutalement son masque à oxygène. L'homme hurla, comme si respirer l'air vicié des grottes risquait de le tuer.

Wes lui envoya un coup de poing dans la mâchoire.

– Je devrais vous descendre tout de suite, dit-il en pressant le canon du fusil contre le nez du touriste.

– Non. Je vous en supplie, ne tirez pas.

– La sortie, c'est par où ? C'EST PAR OÙ ?

– Par là, murmura l'homme en indiquant une allée qui s'enfonçait plus loin dans la grotte.

– Tu me prends pour une bille ?

– Non, non ! Il y a une porte, là-bas, un escalier, qui vous amènera à la surface. C'est la seule sortie. Pitié, ne me tuez pas. Pitié, pitié.

Wes le repoussa et partit en courant. Il fallait d'abord qu'il aille chercher ses camarades. Il siffla leur signal de ralliement et attendit. Shakes lui répondit, puis Farouk. Encore deux sifflements pour leur apprendre que la sortie était à droite. Il les retrouverait là-bas.

Quelques balles de plus lui égratignèrent l'épaule. Un autre chasseur, plus habile, et qui, lui, tirait sans trêve. Wes épaula son fusil volé et pressa la détente. Il la pressa une fois, deux fois, mais rien ne se passa. L'arme était enrayée. Une balle tirée par le touriste le toucha à la jambe. Wes jeta le fusil inutile et tomba au sol, en état de choc. Puis la douleur s'installa. Le chasseur s'approcha pour le coup de grâce. C'était terminé. Voilà comment il allait finir, dans cette grotte sombre, seul, vidé de son sang.

– WES !

Il leva la tête : c'était Nat, accroupie dans un recoin tout proche.

– Je suis là !

– Vite ! Vite !

Avec l'énergie du désespoir, il se mit à ramper, traînant son poids vers elle, et elle l'attira à l'abri dans sa petite grotte tandis que le chasseur continuait de tirer. Ses balles, qui ricochaient contre la pierre, les empêchaient de sortir de leur abri ou même d'approcher l'étroite ouverture.

Elle le prit dans ses bras et il perçut l'odeur de ses cheveux, un

entêtant parfum de fumée mêlé à une senteur plus douce qui lui donnait toujours l'impression d'être chez lui. Elle était là. C'était comme s'il l'avait rêvée, elle, la seule personne qu'il avait terriblement envie de voir, et elle était là, devant lui. Si c'était un rêve, il ne voulait pas se réveiller, et si ce n'en était pas un, il était heureux de ne pas mourir seul.

Nat tenait Wes dans ses bras.

– Tu n’es pas encore mort, allez, arrête ton cinéma, le taquina-t-elle gentiment, tout en l’aidant à s’asseoir sur le sol rocheux.

Il perdait son sang et avait le corps froid, sans doute à cause de l’état de choc.

– Brendon, il faut qu’on lui garrotte la jambe, dit Nat.

Elle s’agenouilla pour remonter sa jambe de pantalon jusqu’à la plaie. C’était une blessure affreuse, mais propre.

Nat, Brendon et Roark se cachaient depuis le début de la partie de chasse, ayant eux aussi décidé d’attendre que les choses se calment avant d’essayer de sortir. Elle les avait crus repérés, avant de comprendre que c’était Wes qui se faisait tirer dessus juste devant elle.

Brendon sortit d’une poche son grand mouchoir et, avec l’aide de son compagnon, bricola un bandage sur la jambe de Wes. Au-dehors, le chasseur avait cessé de tirer pour passer à une proie plus facile.

– Où sont Shakes et Farouk ? Ils n’ont pas été...

– Ils nous retrouvent à la sortie. J’ai appris où elle était avant que ce congelé ne me tire dessus.

Il sourit aux Petitshommes et les remercia d’avoir pansé sa blessure, puis regarda autour de lui.

– Où est Cornet ?

Nat secoua la tête. Elle n’arrivait pas à le dire. Wes changea d’expression, et son regard s’emplit de chagrin.

– Je sais. Je suis désolée. Je n’ai pas réussi à le protéger... les soldats nous cernaient, et ils l’ont tué parce qu’il était déserteur et n’était pas marqué. Sous nos yeux.

– Ce n’est pas ta faute, lui dit doucement Wes.

Ces mots rompirent une digue en elle, et cette fois ce fut elle qui lui tomba dans les bras. Wes parut tout d’abord surpris, mais il la serra contre lui, et laissa sa peine lui couler dessus. Il était un rempart, un roc, quelqu’un sur qui elle pouvait s’appuyer, qui ne plierait pas sous le poids de sa douleur.

– Nat, dit-il d’une voix cassée, en chassant les larmes de la jeune

filles avec ses doigts.

– Oui ?

Il sourit.

– On dit des tas de choses. Des choses qu'on ne pense pas. Pardon...

– La ferme.

Et là, elle n'attendit plus. Elle l'attira contre elle, tirant sur les cordons de sa capuche pour ne pas lui laisser le choix et l'obliger à se pencher vers elle. Elle lui communiqua son souffle, heureuse de trouver un refuge dans toute cette folie. Il posa les mains sur son visage et l'embrassa, lentement d'abord, comme pour savourer chaque instant, puis elle lui ouvrit ses lèvres et leurs baisers se firent plus pressants, essoufflés, grisants.

Lorsqu'ils cessèrent enfin, Wes était souriant.

– J'aurais dû faire ça plus tôt.

– Je ne vais pas dire le contraire.

– Tu m'as manqué.

– Toi aussi, tu ne peux pas imaginer.

– C'est vrai ?

Il souriait largement, à présent.

– C'est vrai.

– Tant mieux.

Il lui prit une main pour l'embrasser, et ses lèvres étaient douces contre sa peau.

– C'est bientôt fini, vous deux ? On commence à se lasser de tenir la chandelle, plaisanta Roark.

– Je ne sais pas, moi j'aime bien, ajouta malicieusement Brendon.

– Et moi donc, fit Wes avec un clin d'œil. Bon, et maintenant, si on se tirait d'ici ?

Il essaya de se lever et fit aussitôt la grimace. Nat lui passa un bras autour des épaules.

– Tu peux t'appuyer un peu sur ta jambe, ou pas du tout ?

– Il va bien falloir.

– Ça ne fait rien, du moment que je t'ai. Est-ce que tu as localisé Eliza ?

Wes fit non de la tête.

– Et Liannan ? On les trouvera, je le sais.

L'un après l'autre, ils sortirent de leur abri et s'avancèrent dans

l'étroit passage sinueux, Wes à cloche-pied, appuyé sur Nat pour se rapprocher peu à peu de la sortie. Il siffla de nouveau le signe de ralliement, et fut soulagé d'entendre que Shakes et Farouk lui répondaient l'un comme l'autre. Nat commençait à croire qu'ils allaient réellement s'en sortir, lorsqu'une voix leur éclata aux oreilles, accompagnée par le cliquetis familier d'un fusil.

– Pas si vite.

Ils s'arrêtèrent net. Nat leva la tête. Il y avait un chasseur juste au-dessus d'eux. Mais celui-ci n'était pas un touriste : en reconnaissant cette voix, elle eut envie de fuir. C'était Bradley, le commandant. Comme pour leur confirmer, au cas où ils ne s'en seraient pas doutés, que les VSA étaient derrière toute cette affaire.

Il savourait l'instant – cela, au moins, était très clair.

– Voyez un peu ce qu'on a là ! Deux pour le prix d'un. La fille qui vole et le garçon qui dit toujours non. Oh, attendez ! Et deux minus à ajouter à ma collection. Peut-être bien que je vais accrocher leurs petits osselets à mes médailles. Paraît qu'ils portent bonheur pour trouver à manger. (Il pointa son arme tout droit sur Wes.) Je ne sais pas comment tu t'es retrouvé ici, Wesson, mais c'est absolument parfait. Allez, adieu, déchet des glaces.

Il pressa la détente.

Tout sembla alors se dérouler au ralenti. Nat garda les yeux rivés sur la balle qui fonçait vers le cœur de Wes. Elle avait déjà vécu cela ; elle l'avait déjà sauvé de la mort. La première fois, dans les eaux noires, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle avait fait. Elle ignorait totalement comment son amour l'avait ramené de l'au-delà.

Mais cette fois-ci, elle savait.

Elle leva les yeux vers Bradley. Son visage n'exprimait aucune émotion, et elle n'en ressentait aucune dans son cœur. Nulle peur. Nulle colère. Le contrôle était la clé de son pouvoir, lui avait dit Faix. Le contrôle était l'essence de son pouvoir.

Le feu est en toi.

Elle voyait l'homme qui l'avait torturée et utilisée, le commandant qui l'avait forcée à voler des enfants dans les bras de leur mère, qui s'apprêtait à abattre ses amis un à un, en commençant par celui qu'elle aimait le plus immensément.

Mais elle n'éprouvait ni rage, ni colère, ni peur : uniquement une suprême conscience d'elle-même, de son calme et de sa logique.

Le contrôle, lui avait dit Faix. Wes était toujours appuyé contre son épaule, il lui souriait encore. *Peut-être que pour déclencher ton pouvoir, il te suffit de penser à moi.*

C'était ce qu'il lui avait dit sur l'océan noir, la première fois qu'elle l'avait sauvé.

Faix avait raison, mais pas sur toute la ligne. Garder le contrôle ne suffisait pas. L'émotion faisait aussi partie de son pouvoir, et l'amour était plus fort que la fureur, plus fort que la rage, et c'était à son amour qu'elle faisait appel en ce moment. Son amour brûlant et solide pour Wes, pour Brendon et Roark, pour Cornet, qui était mort bien trop jeune, pour Shakes et Farouk, encore cachés dans le labyrinthe, et son amour pour son Drakon, enfoui sous terre mais vivant en elle.

Le feu est en toi.

Oui, le feu brûlait profondément dans son âme, chauffé à blanc, éclatant comme le jour, et dans un hurlement elle le déchaîna contre le commandant, faisant fondre la balle qu'il avait tirée sur Wes et transformant l'homme en torche humaine. Oui, mettre le feu à la grotte. Carboniser ce temple. Réduire en cendres cette maison des horreurs.

Un feu blanc, capable de brûler la roche et de faire fondre la pierre.

Le feu du Drakon.

– FUYEZ ! cria Wes en les tirant, elle et les Petitshommes, vers la sortie, où Shakes et Farouk les attendaient déjà.

Une fois arrivés là, ils découvrirent que la puissance du feu avait ouvert les portes, et ils partirent en courant.

Dans le labyrinthe, l'étage du massacre était en flammes et les victimes marquées s'enfuyaient tandis que résonnaient les clameurs des chasseurs.

L'équipe sortit du dédale, menée par Wes, et déboula dans le temple en terrifiant les prêtres qui s'enfuirent à toutes jambes. Quelques soldats tentèrent bien de s'interposer, mais détalèrent en apercevant Nat. La belle Anastasia Dekesthalias. La Résurrection de la Flamme.

– Pourquoi est-ce qu'ils crient comme ça ? demanda-t-elle.

– Parce que tu es couverte de flammes ! lui dit Wes, pétri d'admiration.

Elle se tenait au centre d'un feu de joie, recouverte par la chaude lumière blanche, comme elle l'avait été sur le pont du *Colossus*. Son visage et sa peau étincelaient.

– Ah bon ?

Elle leva les mains et s'étonna de voir les flammes qui dansaient sur sa peau. Comme elle semblait un peu effrayée, Wes lui prit la main sans réfléchir, et la garda dans la sienne.

– Laisse, dit-il doucement. C'est magnifique. Tu es magnifique.

Il lui toucha la joue, les cheveux, et se pencha pour l'embrasser à travers les flammes.

Le feu ne le brûlait pas, il ne faisait que chatouiller et caresser sa peau, telles des plumes tièdes, sur toute la surface de son corps. Elle le regarda dans les yeux, sourit, et Wes sut alors qu'ils se comprenaient.

Les Marqués sortaient à présent du second enclos, la cage qui n'avait pas été ouverte au début de la moisson, et, en voyant Nat couverte de ce feu, ils lancèrent des bénédictions. *Béni soit le Drakon. Béni soit sa drakonnrière. Béni soit le feu qui embrasera le monde.*

Ce fut Shakes qui les interrompit, tous les deux.

– Liannan, dit-il d'une voix rauque. Où est Liannan ? Tu l'as trouvée ?

Son désespoir rappela à Wes que lui aussi était là pour quelqu'un. Eliza.

Nat fit non de la tête, et les flammes disparurent. Soudain, elle fut de nouveau elle-même : l'armure n'était plus là, et elle portait simplement un jean noir, des bottes usées et la chemise en flanelle

qu'elle avait sur le dos le soir où elle avait quitté New Vegas.

Wes haussa les sourcils, ébahi.

– Tu as encore d'autres changements de costume en prévision ? demanda-t-il. Parce que si oui, j'ai quelques idées. Toutes très sexy.

– Tais-toi, tu veux ? (Ils s'élancèrent dans le couloir pour rejoindre Shakes.) Mais qu'est-ce que tu avais en tête ? ajouta-t-elle, taquine.

– Liannan ! LIANNAN ! hurla Shakes, jouant des coudes dans la foule, scrutant les visages, cherchant une Sylphe, en trouvant une, puis une autre.

Wes s'arrêta en dérapant.

– Écoute, il faut que j'aille fouiller les cellules pour chercher Eliza... elle doit être ici, quelque part.

Nat acquiesça.

– Je comprends. Vas-y. Je reste avec Shakes.

– Prends Brendon et Roark, j'emmène Farouk. Je vous retrouve à l'entrée dans cinq minutes.

– OK.

Elle fit signe aux Petitshommes de la suivre. Farouk rejoignit Wes.

Nat se détournait lorsque celui-ci lui reprit les mains.

– Je ne veux pas te quitter.

Il n'avait pas envie de la lâcher.

– Ça n'arrivera pas. Plus jamais. Je serai toujours avec toi, lui dit-elle en lui pressant les doigts.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa une fois de plus, puis détacha ses mains des siennes.

– Mais Liannan et Eliza ont besoin de nous, lui rappela-t-elle.

Il fit oui de la tête. Bien sûr qu'elles avaient besoin d'eux, c'était pour cela qu'ils étaient venus.

– Liannan a besoin de notre aide, oui. Mais la seule personne dont Eliza a jamais eu besoin de se protéger, c'est elle-même, marmonna-t-il.

Nat se détourna de lui.

– Shakes ! Je crois savoir où est Liannan. Vite !

Wes les regarda disparaître au bout d'un couloir de marbre, le cœur battant à lui faire mal.

– On va où, chef ? demanda Farouk.

Les archives. Il devait bien y avoir des dossiers quelque part. Des registres de prisonniers. Des listes. Il ne pouvait pas fouiller tout le

complexe, cela prendrait une éternité et il arriverait encore trop tard.

– Les bureaux... viens ! Il doit y avoir des listes. Elle est arrivée tout récemment.

Ils trouvèrent en effet les bureaux dans les premières salles près de l'entrée. Ceux-ci étaient abandonnés, les prêtres s'étant enfuis, et le temple entier commençait à s'emplir de fumée. Wes arracha les portes des armoires de rangement, jetant des dossiers partout en cherchant le nom de sa sœur sur les documents. Où était-elle ? Où était Eliza ? L'avaient-ils déjà tuée ? Arrivait-il trop tard ?

Farouk, de son côté, alluma l'ordinateur. Il tapa furieusement sur les touches et fit défiler les fichiers.

– Qu'est-ce que tu trouves ? lui demanda Wes en regardant par-dessus son épaule.

– Un transfert de prisonniers en provenance d'El Dorado. Il y a deux semaines. C'est ça. Elle doit être sur ce listing.

Farouk passa son doigt sur l'écran, vérifiant tous les noms. Mais il n'y avait rien. Pas d'Eliza.

– Elle n'y est pas, conclut-il en faisant de nouveau voler ses doigts sur le clavier, essayant d'autres recherches. C'est bizarre. Ton hacker avait bien dit qu'elle faisait partie du programme, non ?

– Si.

– Mais il n'y a aucune Elizabeth Wesson enregistrée nulle part. Même pas dans leur fichier centralisé. Elle n'a jamais été prisonnière des VSA. Je ne pige pas.

– Comment ça ?

– Elle n'est dans aucun centre de détention. Tu vois ? Ceux-là sont protégés, mais j'ai pu franchir le firewall pour accéder aux noms des détenus...

– Oui, bon, accouche !

– Elle n'est nulle part dans le système.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Elle avait figuré sur le listing du transfert depuis El Dorado. Et Bradley l'avait menacé de la tuer pour l'obliger à accepter sa mission.

– Lance une recherche sur son nom, insista-t-il.

Farouk secoua la tête.

– Déjà fait. J'ai commencé par là.

– Recommence !

Farouk enfonça quelques touches. Un message d'erreur apparut à

l'écran : page non trouvée.

– Ils ont peut-être nettoyé les archives.

– Peut-être. Mais j'en doute, il reste toujours une trace.

Wes, le cœur au bord des lèvres, se rappela ce qu'il avait dit à Nat. La seule personne dont Eliza aurait jamais besoin de se protéger, c'était elle-même. Quelque chose clochait... quelque chose ne collait pas dans cette histoire, et il avait le pressentiment sombre, terrifiant, de savoir ce que c'était.

– On va la retrouver. Elle est là. Elle est vraiment là, dit Nat à Shakes.

Elle courait devant lui pour ouvrir une à une les portes des cellules en criant le nom de Liannan.

Elle entendait la voix dans sa tête aussi clairement que si la Sylphe s'était trouvée devant elle. *Nat, vite, vite ! Nat !* Les prêtres et les soldats avaient abandonné leurs postes, et les touristes couraient en tous sens tandis que les Marqués, débarrassés de leurs chaînes, retournaient leurs pouvoirs contre leurs anciens geôliers, attisaient le feu, le laissaient brûler.

– Ils ont dû enfermer les Sylphes dans un endroit à part, vu qu'aucun n'était dans le labyrinthe avec nous, dit Roark.

– Exact, confirma Brendon à côté de lui.

– Shakes ! Il faut qu'on aille par là ! s'écria Roark en indiquant un escalier qui s'éloignait des cellules. Ces enclos donnent sur le labyrinthe, et il n'y avait pas de Sylphes dans le massacre.

Shakes acquiesça, pâle et anxieux. L'incendie était pour l'instant limité aux étages du bas, mais il commençait à lécher les murs et les marches.

– Il faut qu'on se dépêche !

Roark avait vu juste. Tous quatre atteignirent le palier suivant, où ils trouvèrent un autre corridor desservant de nombreuses cellules. Lorsque Nat utilisa son pouvoir pour ouvrir les portes, des Sylphes commencèrent à en sortir. Certaines étaient aveugles ; d'autres n'avaient plus de doigts, d'autres encore boitaient. Toutes étaient chauves, leurs beaux cheveux avaient été rasés, et Nat se souvint des extensions argentées que portaient les prêtres.

Shakes en eut un haut-le-cœur.

– Nom d'un glaçon, souffla-t-il.

– Liannan de la Montagne-Blanche ? demandait Brendon. Avez-vous vu Liannan ?

Une Sylphe secoua la tête en se frottant un œil qui n'était plus là, une autre grattait la plaie de son oreille coupée. Comme personne ne

reconnaissait le nom de Liannan, Nat sentit son cœur presque s'arrêter. Puis elle l'entendit à nouveau. La voix mélodieuse. Claire comme du cristal.

Nat, viens à moi. Nat.

Ses amis se frayaient un passage dans la foule des Sylphes, mais Nat, elle, fit demi-tour. Elle entendait les autres crier le nom de Liannan. Elle les entendit enfoncer une porte, entendit le sanglot de Shakes. Elle entendit Liannan crier : « Vincent ! » La Sylphe, en effet, appelait toujours Shakes par son vrai prénom ; elle était la seule à le faire.

Non. Faux. Elle n'entendait rien de tout cela.

Liannan l'appelait toujours. Elle l'attirait vers l'autre couloir, celui qui se trouvait de l'autre côté du temple.

– Nat, où tu vas ? Nat ! lui cria Shakes à travers la pièce. Elle est là ! On l'a trouvée ! Nat !

Mais il se trompait. Liannan n'était pas dans cette cellule ; elle était au bout du couloir.

Nat ne jeta pas un regard en arrière. Elle savait où elle allait, où elle trouverait son amie.

Elle ouvrit la porte et passa sous l'arche.

Le sacrifice vous libère.

– Vérifie encore ! hurla Wes à Farouk, incapable d'accepter l'idée qu'il n'y ait nulle trace d'Eliza dans le système, dans les listings des Marqués.

C'était inconcevable. Eliza Wesson était une prisonnière des VSA. Elle avait été enlevée enfant à sa famille, au cours d'un incendie. C'était ce qu'il avait toujours cru, ce qu'il avait toujours voulu croire, même s'il connaissait la vérité. Comme il l'avait dit à Nat une nuit sur le navire des trafiquants d'esclaves, la vérité, c'était qu'il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à Eliza.

Elle pouvait faire peur, parfois. Elle n'était pas très gentille. Eliza était une tisseuse. Elle vous faisait croire des choses qui n'étaient pas vraies. Neuf ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. La fillette qu'il avait connue était encore enfant, alors. Hargneuse, confuse, et souvent malicieuse. Lui-même avait commis sa part d'erreurs, fait des bêtises, mais Eliza, elle, avait toujours été différente. Même à sept ans, il y avait déjà quelque chose qui clochait chez elle.

Durant neuf ans, il avait essayé d'oublier cette part-là. Il préférait se rappeler la petite sœur au sourire godiche qui portait des vêtements bariolés. Sa mémoire était embrumée : peut-être avait-il idéalisé Eliza. Son seul souvenir concret de leur enfance était une photo qui montrait la fillette vêtue d'une grosse doudoune, à côté d'un bonhomme de neige. Lui aussi était sur la photo, son bras potelé passé autour des épaules de sa sœur. Elle était heureuse, souriante.

C'était elle, la sœur qu'il était venu sauver, la seule famille qui lui restait au monde. Sa mère ne lui aurait jamais pardonné de renoncer à elle. C'était la raison pour laquelle il avait quitté Nat et le Bleu sept mois plus tôt, la raison pour laquelle il avait entraîné toute son équipe vers le danger et le désastre.

Parce qu'il se devait de découvrir ce qu'elle était devenue. Ils avaient beau être jumeaux, Eliza avait toujours été sa petite sœur.

– Je te le dis, chef, elle n'est pas là. Désolé.

Wes tapa du poing sur le bureau, tellement fort qu'il y laissa un

creux.

– CHERCHE ENCORE ! rugit-il.

Puis, en voyant l'expression effarée de Farouk, il se radoucit.

– Pardon... mais elle est forcément ici. Il doit y avoir une erreur d'archivage.

Il secoua la tête. Ses mains tremblaient et ses yeux se mouillaient. Il avait mal à la tête. Il ne savait plus quoi faire.

Un hurlement résonna alors de l'autre côté du couloir. Wes échangea un regard avec Farouk, et ils bondirent hors de la pièce.

Shakes sortait d'une cellule en portant Liannan dans ses bras. Elle était faible et pâle, et ses cheveux d'or étaient tout emmêlés. L'étoile à six branches qu'elle avait sur la joue était animée d'une pulsation sourde.

Wes éprouva une bouffée de joie à la voir en vie, mais Shakes – ce grand garçon dégingandé, dépenaillé, à la barbe de travers, qui aurait dû arborer un sourire aussi large que l'océan – était visiblement perturbé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il était déjà conscient que tout était sur le point de s'écrouler. Que Shakes allait lui confirmer l'horrible et sombre soupçon que lui-même avait repoussé au fond de sa tête.

– Wes, dit Liannan dans un soupir.

Il comprit alors que c'était elle qui avait hurlé, et qu'elle n'avait pas hurlé de peur mais que, comme lui, elle avait lâché un rugissement de rage impuissante.

– Wes... il faut que tu ailles aider Nat.

– Nat. Nat... comment ça... pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Son cœur affolé battait à tout rompre.

– Nat est en danger...

– Mais où est-elle ? De quoi tu parles ?

– Wes, écoute... *Elle* m'a utilisée pour l'attirer ici. J'ai essayé de faire diversion, d'envoyer l'appel ailleurs, et je t'ai envoyé Nat, je l'ai envoyée retrouver Roark et Brendon, espérant la retarder le temps de combattre l'autre. Mais ça n'a pas marché. Elle est si forte... elle m'a saignée, a utilisé mon sang pour masquer le fer dans la bombe magique qui a abattu le Drakon de Nat. Car c'est Nat qu'elle veut. Depuis le début.

– Qui la veut ? De quoi tu parles ? demanda Wes, bien qu'il sût

déjà ce qu'elle allait dire.

– Dame Algeana Penthos, la grande prêtresse blanche. Ta sœur, Wes. Eliza Wesson.

Quatrième partie

L'enfant de Vallonis



Le trésor que tu cherches se trouve dans la caverne où tu crains de pénétrer.

Joseph Campbell

L'espace d'un instant, Nat se demanda pourquoi elle marchait seule dans un couloir désert. Peu avant, elle suivait encore Shakes, Roark et Brendon, et quelque part au fond de sa mémoire elle se souvenait d'eux criant son nom. L'exhortant à faire demi-tour, lui disant qu'elle se trompait. Mais elle ne les avait pas entendus, ou, si oui, leurs paroles n'avaient aucun sens.

Tout autour d'elle, le temple flambait, l'incendie montait peu à peu depuis le labyrinthe souterrain, dévorant tout sur son passage. Elle gravit une volée de marches, puis une autre. Elle entendait les clameurs et la terreur, mais, derrière les cris, elle percevait aussi autre chose.

Une voix qui l'appelait. La voix de Liannan. Telle une clé entrant dans une serrure et ouvrant quelque chose en elle, l'attirant en ces lieux. Elle en oubliait ses amis, elle en oubliait tout. Il n'y avait plus que cet endroit, et la voix, et l'appel auquel elle devait répondre. Elle se rendit compte qu'elle était déjà venue en ces lieux. Elle s'était déjà trouvée là, elle avait déjà longé ces murs de marbre blanc.

Elle suivit la voix jusqu'au sommet de la tour. Elle trouva la porte aux lettres d'or et l'ouvrit. Faix se tenait dans la pièce, la bouche ouverte sur un hurlement muet.

Mais Nat n'entendait ni sa voix ni ses pensées dans sa tête. Il n'y avait plus que l'autre voix, cette voix qui l'apaisait, qui répétait sans trêve son prénom, l'empêchant de percevoir ou de comprendre quoi que ce fût d'autre.

– Mais, Faix, que fais-tu là ? demanda-t-elle.

Sa propre voix était ensommeillée et lente, tandis que son esprit luttait pour comprendre ce qui l'entourait.

Pourquoi était-elle seule ? Pourquoi Faix la regardait-il ainsi ? Pourquoi ne disait-il rien ? Comme s'éveillant d'un rêve, elle se rendit soudain compte que quelque chose n'allait pas du tout. L'armure blanche de Faix était sale et déchirée, et ses ongles noirs de crasse. Ses yeux d'argent étaient gris, et il n'avait plus son amulette autour du cou. Il paraissait étrangement nu, sans le collier. Exposé au danger.

Nat secoua la tête, mais l'image demeura.

Ça ne va pas. C'est l'histoire du pont brisé qui recommence. Faix ne devrait pas être dans cet état. Ce qui se passe est anormal.

Elle tâcha de reprendre une contenance.

– Faix, que s'est-il passé ? Faix ?

Mais au lieu de lui répondre, il s'effondra, chutant sur sa longue épée qui lui transperça le torse, entrant par le dos et ressortant par la poitrine, et son sang saphir se répandit sur le sol.

Nat voyait cela sans réellement le voir.

Un sang saphir.

Elle regardait l'épée empaler le cœur de son ami perdu comme un enfant observe un orage à travers une fenêtre.

Plus bleu que les larmes, songea-t-elle. Plus bleu que le Bleu.

Faix tomba à genoux, puis bascula en avant à ses pieds. La tache saphir s'élargissait sur la pierre.

Faix est mort. Faix. Mon Faix. Elle eut la sensation que l'air quittait la pièce. Que son propre cœur allait lui sortir de la poitrine. Elle avait l'impression d'avoir déjà vu tout cela. *C'est que je l'ai bien vu. Je l'ai vu.* C'est alors qu'elle comprit : la pièce dans laquelle elle se trouvait était celle qui apparaissait dans ses visions. Les chaînes au mur, la mare de sang au sol, une fille en longue robe blanche dans le coin.

Elle avait vu tout cela. Elle avait cru que la fille était Liannan, Liannan qui l'appelait à l'aide. Mais la fille n'était pas Liannan, et Liannan ne l'appelait pas à l'aide : elle lui envoyait un message d'avertissement, brouillé et assourdi par ses ravisseurs, qui s'étaient servis d'elle pour attirer leur proie.

Nat ! Ne te laisse pas duper ! Il faut que tu m'écoutes ! Sauve-toi !

La fille en robe blanche jeta plus loin l'épée de Faix et enjamba son corps. À l'instar des autres prêtres, elle avait le visage et les mains poudrés de blanc, et un troisième œil dessiné sur le front. Ses cheveux châains étaient épais, et ses yeux d'un bleu aussi céruléen que le sang qu'elle avait versé. Elle était superbe et terrible, et le pendentif de Faix ornait désormais son cou pâle.

Nat, en le voyant, eut envie de le lui arracher. Cette chose, cette créature insensible, avait volé le cœur de Faix, et Nat dut se contenir pour ne pas lui retourner la politesse.

Mais il n'y avait pas que cela.

Quelque chose en elle lui était familier : la forme de son nez, ses

longues mains fines.

– Me connais-tu, Anastasia ? demanda la fille.

Elle regardait Nat d'une manière bizarre, avec intérêt, comme si elle venait juste de remarquer sa présence dans la pièce.

– Eliza ! souffla Nat, abasourdie. Tu es Eliza Wesson.

– Ce fut mon nom, autrefois, dit-elle avec un long regard de mépris. Avant. Quand j'étais faible.

Nat resta muette.

Avant. Quand tu n'avais pas besoin de voler les cœurs, parce que tu avais encore le tien.

Le regard bleu de la fille était implacable. Un regard qui vous mettait mal à l'aise.

– Mais je ne m'appelle plus ainsi. Je suis Dame Algeana Penthos, grande prêtresse de ce temple.

Dame Algeana des Ténèbres. Dévoreuse d'âmes. Destructrice des mondes.

Eliza inclina la tête avec un sourire.

– Mais cela voudrait dire... que...

– Oui, reprit la fille, amusée. Ce pauvre Bradley croyait me recruter dans son programme lorsqu'il m'a trouvée. Il pensait pouvoir faire de moi une de ses petites marionnettes aux yeux de feu. Qu'il était bête ! J'aurais aussi bien pu lui accrocher des fils aux poignets et le faire danser. (Son sourire s'élargit tandis qu'elle se régala de cette idée.) As-tu aimé le tuer ? C'était un cadeau de ma part, pour toi, quand je n'ai plus eu besoin de lui. Je lui ai dit de descendre dans le labyrinthe, qu'il y trouverait sûrement les personnes qu'il cherchait.

Nat recula jusqu'au mur. Il y avait chez Eliza quelque chose de redoutable, une obscurité grise, un poison froid qui s'insinuait en vous, émanant de ce qui lui tenait lieu d'âme.

– Tu es une meurtrière. Tu massacres les tiens. Je ne comprends pas. Pourquoi ? Que t'est-il arrivé ?

Eliza releva le menton.

– Ils doivent mourir. C'est leur honneur de nourrir mon pouvoir. Lorsqu'ils périssent en innocents dans le labyrinthe, je capture l'essence même de leur âme. Mes prêtres vendent ces babioles sans valeur au restant de la population, mais ce qu'ils ignorent est que, chaque fois que meurt une personne marquée, son pouvoir vient s'ajouter au mien. Je me l'approprie, comme moi seule peux le faire.

(Ses yeux étincelaient, à présent.) Je suis plus puissante maintenant que jamais. Les mondes que je tisse, mes illusions, ne sont plus éphémères ; elles ont de la substance. Je peux tisser un feu qui brûle, une glace qui gèle. Un bon tour, non ? Fabriquer quelque chose à partir du néant. Une leçon que j'ai apprise enfant.

Nat était paralysée. Elle ne put faire un geste pendant qu'Eliza s'emparait des lourdes chaînes et lui liait les mains avec. Ces chaînes qui n'avaient jamais été pour Liannan, mais toujours destinées à elle-même.

Quelle idiote je fais.

Eliza arrondit un sourcil.

– Je t'ai vue dans le verre. La dernière drakonnière de Vallonis. Anastasia Dekesthalias. La Résurrection de la Flamme qui illuminera le monde. (Elle serra les chaînes, au point de faire saigner les poignets de Nat.) Si seulement j'avais su que tu faisais déjà partie du programme ! J'ai ordonné à Bradley de t'amener à moi dès le fameux soir où tu es partie de MacArthur, mais tu nous as glissé entre les doigts. Alors, que devais-je faire pour te retrouver ? Et comment faire pour que tu viennes te présenter devant moi ? Mais ensuite, nous avons capturé la Sylphe...

Nat ne put s'empêcher de réagir.

– Liannan. Elle s'appelle Liannan.

Elle s'appelle Liannan, elle n'est pas un de vos jouets, elle est mon amie.

Eliza haussa les épaules.

– Et soudain, tout s'est mis en place. J'utiliserais son sang pour masquer la bombe, et sa voix pour t'attirer ici. Elle m'a été bien utile. Mais jusqu'à sa capture, je ne me doutais pas que tu connaissais quelqu'un... quelqu'un qui m'est proche.

– Wes, lâcha Nat, au désespoir.

– Oui, mon frère le saint, Ryan, qui a refusé une mission la première fois que Bradley la lui a proposée. Amener tous ces pèlerins jusqu'à notre temple aurait au moins été une preuve de son utilité. Mais non. Il était trop bon pour cela, il n'aurait jamais fait une chose pareille.

Bien sûr que non, songea Nat.

– Wes a toujours eu besoin de se prendre pour un héros.

Parce qu'il en est un.

Eliza soupira.

– J’ai entendu dire qu’il était de retour à New Vegas, si bien que j’ai inscrit mon nom sur une liste noire et j’ai fait en sorte qu’il le voie. C’était sans doute la seule manière de le faire venir ici. Je me demande si les petites touches personnelles lui ont plu. Ma « cellule ». Le lapin en peluche. Je n’ai jamais eu un tel jouet, mais il ne pouvait pas s’en douter, avec son sentimentalisme à la noix.

Bonté. Le mot est « bonté ».

– Il fallait qu’il me croie prisonnière, si malin qu’il soit. Il fallait qu’il me croie en danger. C’était le seul moyen de le débusquer. Il a toujours été bonne poire.

Loyal. Le mot est « loyal ».

Eliza chassa l’image de son frère, d’un geste rapide de son poignet pâle.

– Et puis voilà que ces gamins idiots ont mis le feu au dôme. Mais on a eu Wes quand même, ajouta-t-elle en montrant ses dents blanches et luisantes, avant de désigner Faix. Je pensais que lui aussi t’amènerait à moi, s’il l’avait fait je l’aurais peut-être laissé en vie.

– Tu t’es servie d’eux pour m’atteindre. Tous mes amis...

Eliza les avait pourchassés, un par un, et les avait fait venir ici pour qu’ils meurent.

– Et à quoi servent les amis ? demanda Eliza en ramassant l’épée de Faix par terre. Il m’a tout appris, à moi aussi. T’a-t-il jamais parlé de son élève préférée ? A-t-il commencé tes leçons avec le violon ? Tu as cru que l’idée était de toi, mais elle venait toujours de lui. Faix. Passe mon bonjour à la reine, dis-lui que j’ai bien eu son message.

Elle rit et donna un coup de pied au corps du Drau, qui roula dans son propre sang.

– Je l’ai appelé à moi, j’ai ressenti sa présence aussitôt que vous avez mis le pied sur l’île. Je lui ai dit que j’étais prête à changer. Et bien sûr, il est venu. « Il est encore temps de te repentir, m’a-t-il dit. La reine t’aime encore. Moi aussi, je t’aime encore. » Je les appelais père et mère, il t’a dit ça ? Comment peut-on être si bête quand on a plus de mille ans ?

La tisseuse et la reine

À travers le feu, à travers la fumée et les flammes, elle vit le garçon et la fille blottis dans un coin. Des jumeaux. Elle ignorait qu'il y aurait deux enfants. Alors, lequel ? Le garçon semblait effrayé, mais sa sœur, elle, avait un regard hardi. La fille avait les yeux couleur saphir et une spirale sur l'épaule. Une tisseuse.

C'était la fille.

Une décision fut prise.

C'était elle.

Celle qu'ils étaient venus enlever.

Pendant le siècle écoulé depuis que la glace avait couvert le monde, le peuple de Vallonis avait envoyé des éclaireurs sur les terres grises à la recherche des sources de corruption, en vain.

Puis, seize ans plus tôt, la reine avait eu une vision. Une vision de celle qui les sauverait. Une enfant de Vallonis, née sur les terres grises, qui serait capable de rouvrir la tour où était enfermé le Palimpseste d'Archimède. L'enfant de la reine, dotée de son esprit et de son pouvoir pour une nouvelle ère. Le miroir leur montrait l'enfant dans les flammes, et ils l'enlevèrent à sa famille alors qu'elle avait sept ans.

La reine et son fidèle consort, Faix Lazaved, amenèrent l'enfant à Apis pour qu'elle vive avec eux. Elle devint comme leur fille, une enfant remplaçant celle qui avait été sacrifiée pour Vallonis.

Ils croyaient fermement qu'Eliza serait celle qui jetterait de nouveau le sort, qui éliminerait le froid et les ténèbres et réparerait le monde.

Faix déclarait que jamais il n'avait eu une élève aussi douée. Elle faisait sa fierté. Eliza apprenait vite, et s'appliquait sans difficulté à ses leçons de magie quotidiennes. Elle apprit à façonner des créations prodigieuses à partir de l'éther. L'enfant volée répondait à tous leurs espoirs. Ils l'appelaient leur étoile, son esprit vif les enchantait, tout comme ses talents et sa sorcellerie.

Il y avait trois ans de cela, ils avaient renvoyé Eliza sur les terres grises

avec la clé permettant de délivrer le Palimpseste d'Archimède et de le rapporter à Apis.

Mais Eliza ne leur était jamais revenue.

Au contraire, ils avaient reçu les nouvelles d'un déchaînement de violence et de ténèbres, et d'un temple blanc, étincelant, gouverné par une maîtresse cruelle. Ils avaient su que les leurs étaient torturés et tués, amenés en troupeaux à la mort par des armées vêtues de gris, et transformés en poussière par des hommes d'Église et des femmes en blanc.

Eliza Wesson n'était pas l'enfant qu'ils avaient imaginée.

Vaincus, le cœur brisé, ils en étaient venus à la seule conclusion possible.

Ils avaient volé le mauvais jumeau.

Wes ne comprenait pas ce que lui disait Liannan ; le seul fait d'essayer était trop douloureux.

Le monde entier était en feu autour de lui, mais cette histoire brûlait davantage encore. Sa sœur était la grande prêtresse ? C'était Eliza qui était derrière l'existence de ce temple ? Elle, qui organisait la chasse blanche ? Qui rassemblait les pèlerins marqués et les amenait ici dans le seul but de les massacrer ? Elle, la prêtresse qui travaillait de mèche avec les VSA ? Comment était-ce possible ?

Eliza était malfaisante et inconsciente, cruelle et irréfléchie, mais elle n'était pas une tueuse, et encore moins cannibale.

Vraiment ?

– Cela fait neuf ans, Wes, dit Liannan, qui était maintenant debout, appuyée à l'épaule de Shakes. Les gens changent, tu sais. Parfois, pas en bien.

Le fracas du feu et de la fureur augmentait de minute en minute. Il fallait qu'ils partent.

Wes serra le poing, mais il n'y avait rien à frapper. Pas ici, du moins.

– Où est-elle ?

Sa voix était étrangement froide, comme appartenant à quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont la sœur ne menaçait pas tous ses proches, ainsi que le monde dans lequel ils vivaient.

– Où est Nat ? Et que lui veut Eliza... ma sœur ?

– Elle a pris l'escalier, dit Brendon. Il n'y a pas eu moyen de l'arrêter. Elle était comme possédée.

Wes se déplaça vers la porte. Roark lui posa une main sur le bras.

– Tout est en feu. Il faut qu'on file. Tu ne peux pas la suivre... on ne voudrait pas te perdre, toi aussi.

Mais Wes se dégagea et l'agrippa à son tour par l'épaule.

– Essayez de prendre un ferry. Attendez-moi à l'embarcadère. Je reviendrai avec Nat. Et je peux m'occuper de ma sœur. C'est promis.

– Wes, intervint Liannan avec gravité. Eliza n'est plus ta sœur. Il faut que tu gardes ça en tête. Elle est prête à tout pour te combattre,

pour arriver à ses fins.

Il acquiesça et partit en courant dans le temple en feu, montant dans la fumée et les flammes pour retrouver son amour et sa honte, son avenir et son passé – ou du moins, celle qui les retenait en otage.

Cela suffisait.

Les escaliers étaient noirs de suie, mais Wes poursuivit son ascension ; il n'abandonnerait pas Nat, et s'ils devaient mourir ici, au moins mourraient-ils ensemble.

Il trouva la porte et fit irruption dans la pièce. Celle-ci, creusée dans la pierre, était circulaire, percée de fenêtres voûtées et ceinte d'un large balcon. Nat était enchaînée au mur, les bras déployés comme des ailes, les poignets et les chevilles immobilisés par de lourds bracelets de fer. Impuissante comme un insecte épinglé. Un oiseau brisé.

Une fille se tenait devant elle.

Eliza. Ma sœur.

Il reconnut ses yeux bleu vif ainsi que son nez fin, son menton pointu, les traits qu'ils avaient en commun – et dans le même temps son visage s'était comme déformé, légèrement tordu, le nez trop long, le menton trop proéminent. Même enfant, elle s'était toujours renfrognée lorsque leur mère s'extasiait sur sa beauté.

– Eliza.

Son nom lui resta en travers de la gorge.

– Appelle-moi Dame Algeana. Et tu peux t'agenouiller.

Wes ne bougea pas.

Frère et sœur se dévisagèrent longuement. Il ne reconnaissait pas cette inconnue devant lui. Il aurait voulu voir en elle sa petite sœur, mais celle-ci était bien partie : la neige avait durci et s'était transformée en glace.

Il sourit.

S'il y avait une chose qu'il connaissait bien, c'était la glace. Il avait passé sa vie à travailler avec. Dure, il savait faire. Molle, elle était plus traître.

Essaie encore.

– Tu as grandi, Dame Algeana.

Il serra la mâchoire en s'efforçant de ne pas regarder Nat, suspendue à ses chaînes de l'autre côté de la pièce. Il ignorait si elle était morte ou vive, éveillée ou inconsciente.

– Ça t'étonne ? répliqua Eliza avec un haussement d'épaules.
Elle brandit une lame miroitante.

Attention.

Il n'était plus temps de la sauver, Wes le voyait aussi clairement que l'épée pressée contre la gorge de Nat.

Le parchemin et la clé

Elle était née Elizabeth Alexandra Wesson, sœur de Ryan Andrew Wesson, dans une ville glacée illuminée par les lumières des casinos. Mais le nom qu'on lui avait donné à Apis était Algeana Penthos, la fille qui balayerait le chagrin. L'Enfant des étoiles, Fille de la Terre, Lumière de la Lune. La Sauveuse vénérée. L'Ange.

Le jour où elle partit accomplir sa destinée, elle fit ses adieux aux deux personnes qui l'aimaient le plus au monde. Le peuple de Vallonis les appelait « reine » et « professeur ». Mais pour elle, ils étaient « mère » et « père ». Elle ne les décevrait pas. Elle réussirait ce que nul à Vallonis n'avait su faire depuis la renaissance de la cité. Elle trouverait et rouvrirait la Tour grise, et recouvrerait le parchemin manquant, le grimoire de sorts, le Palimpseste d'Archimède.

Le voyage était rude et difficile, la faim et la fatigue la tiraillaient, mais elle parvint au sommet de la tour. Elle glissa la clé dans la serrure et ouvrit.

Mais le parchemin gisait derrière un mur de brume impénétrable. Avec un hurlement de rage, elle déchaîna toute la force de sa furie contre le mur, qui ne se dissipa point. La brume tint bon.

Le parchemin, le grimoire, le Palimpseste d'Archimède, lui était hors d'atteinte.

Son échec était aussi immense que dévastateur. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : elle n'était pas l'enfant de la reine. Elle n'était pas l'espoir de Faix pour le monde nouveau. Elle n'était personne. Elle n'était pas à la hauteur. Lorsqu'ils le découvriraient, ils n'auraient plus d'amour pour elle. Ils lui reprocheraient de ne pas être l'élue.

Elle n'allait pas regagner Apis sans le parchemin. Et dans l'échec, sa colère enfla. Désormais, elle ignorait entièrement qui elle était. Elle n'était pas l'Étoile au firmament. Elle n'était pas la Fille de la Terre. Elle n'était rien, rien qu'une Marquée des terres grises, une victime comme les autres. Un déchet des glaces.

Elle haïssait ce qu'elle était, et haïssait tous ses semblables.

Ses parents biologiques avaient eu peur d'elle, et ses parents adoptifs, à Vallonis, ne l'avaient aimée que pour ce dont ils la croyaient capable.

Mais si Nineveh et Faix découvraient qu'elle ne savait rien faire ? Qu'elle n'était personne ? Qu'ils s'étaient trompés sur elle ? L'aimeraient-ils encore ?

Impossible. Personne ne l'avait jamais aimée. Ou du moins, pas suffisamment. Ni sa mère, qui était morte trop jeune, ni son père, trop épuisé pour faire un effort. Ni son frère... elle ne penserait pas à son frère, non. Pas lui. Elle oublierait avoir jamais eu un frère.

Elle haïssait ce monde et l'espoir que la Cité Blanche avait instillé en elle, l'espoir qui était mort dans son cœur ce jour-là. Ce monde n'était rien, et un jour elle détruirait jusqu'à leur espérance d'en reconstruire un autre.

Car Eliza avait eu une vision dans le Miroir d'Avalon, une relique du Deuxième Âge.

La Résurrection de la Flamme qui illuminera le monde. Une vision de feu de Drakon recouvrant la Terre. Un baptême de création nouvelle, doré et brillant.

Eliza s'était juré de s'approprier ce feu-là. Elle incendierait la Tour grise qui contenait le parchemin, afin que tout espoir soit perdu à jamais.

Le cœur de Nat s'était envolé à la vue de Wes, de son uniforme aux coutures brûlées, de son visage rouge de chaleur et de peur. C'était exaspérant de le voir marcher sur des œufs devant sa sœur. Et étrange de voir leurs deux visages côte à côte, si semblables et pourtant si complètement opposés.

Deux images en miroir, songea-t-elle. Pas identiques, non, mais au contraire, complètement inversées.

Battant des paupières, il cessa de dévisager Eliza pour la regarder, elle. Nat essaya de relever la tête, de sourire, mais s'aperçut qu'elle tremblait et que son corps refusait de lui obéir.

– Que lui veux-tu ? demanda Wes. Laisse-la tranquille, Eliza. Laisse mes amis.

– Mon cher frère, comme quand j'étais petite, je veux tout ce que tu as et davantage encore, répondit Eliza en plaçant l'épée du Drau juste au-dessous du menton de Nat.

– Mais je n'ai rien. Toi, tu as tout.

Il se rapprocha très légèrement. Eliza appuya sur l'épée, et il s'arrêta net.

– C'est vrai. J'ai tout. Maintenant. (Elle sourit.) Maintenant que tu m'as étourdiment amené la drakonnière, et de cela je te suis reconnaissante, mon frère. À présent, son feu est à ma merci, ajouta-t-elle avec un tic nerveux au coin des lèvres.

C'était donc ça. Voilà ce que veut Eliza depuis le début.

Mon Drakon.

La présence de Wes dans la pièce attisa la colère de Nat. Son sang se mit à la brûler, jusqu'à ce que sa poitrine prenne feu.

Tu as pris Faix. Tu lui as volé son cœur. Tu as versé le sang de Liannan. Tu n'auras pas mon Drakon. Nat ferma les yeux et puisa des forces dans le feu. Elle sentit son pouvoir lui revenir, en torrent, et avec lui un haut-le-corps de joie.

– Ton Drakon ? Ton feu ?

Dame Algeana recula d'un pas tandis que les bracelets métalliques de Nat commençaient à fumer et à se gondoler.

– Réfléchis mieux, chienne ! s'écria Nat en bondissant de ses chaînes pour se ruer sur Eliza dans un grand rugissement de flammes. Ça, c'était pour Faix. Et ça, c'est pour moi.

DRAKON MAINAS, RELÈVE-TOI DE LA TERRE. REVIENS À TA DRAKONNIÈRE POUR VAINCRE NOS ENNEMIS ! Le feu est en moi. Je suis le Drakon et je suis la flamme.

Elle pouvait appeler son Drakon depuis n'importe où sur terre, il répondrait. Elle le comprenait à présent. Ce n'était qu'une question de temps. Et de feu.

Une flamme orange, incandescente, apparut derrière la fenêtre. Les nuages bouillonnaient, formant un tourbillon dans le ciel, et au centre du vortex elle vit une ombre noire, une forme sombre qui grandissait. Nat reconnut ce maelström de nuées. C'était un portail. Elle en avait utilisé un semblable lorsque Faix et elle avaient voyagé de Vallonis à l'océan noir. Elle n'avait pas oublié ses paroles : *Dans le monde gris, les portes de Vallonis sont rares car nous devons protéger notre contrée, mais un portail dans l'autre sens, de Vallonis à ton monde, peut nous mener n'importe où.*

Et à présent, son Drakon était en train de franchir une de ces portes, répondant à son appel, traversant le portail pour rejoindre le pied de la montagne. Le point noir au centre du vortex grandissait encore et toujours, un centre sombre qui obscurcit bientôt les nuages gris.

Il était entièrement remis ; il avait retrouvé toutes ses forces et sa capacité à voyager dans l'espace et le temps afin de la rejoindre. Le moment était venu.

Le Drakon avait jailli du vortex ; sa gueule crachait des flammes. Le feu blanc de la créature fit voler en éclats la fenêtre de la pièce et vaporisa la porte. Les flammes dansaient sur les murs et Nat s'enfuit, suivie de près par Wes. Elle sortit sur le balcon où le Drakon l'attendait suspendu dans les airs, déployant ses ailes sombres, des étincelles dans ses yeux vert et or. Le Drakon rugit et sa fureur fit trembler la montagne.

La créature descendit sur un courant d'air, et ses serres agrippèrent les pierres du parapet lorsqu'elle s'y posa. Elle poussa un hurlement puissant, replia ses ailes sur ses flancs et arquait sa longue encolure noire.

Mon moi-Drakon.

– Te voilà, roucoula Nat en caressant sa peau, émerveillée par ses écailles rugueuses comme du charbon, coupantes comme du silex.

Les ailes noires se déplièrent à nouveau, masquant le ciel, projetant des ombres lugubres sur le sol. Elles étaient couvertes de balafres et de cicatrices. C'était là une créature de guerre, au corps marqué par le combat, cuirassée et cabossée de partout, mais elle avait guéri. Ses griffes creusaient des sillons dans les pierres. Elle faisait tout trembler autour d'elle à chaque souffle. Le soufre et la cendre tournoyaient dans l'atmosphère devant elle. Nat se sentait engloutie dans la chaleur de la flamme, et c'était bon. C'était comme le soleil, comme mille soleils se levant en même temps, qui la réchauffaient.

Eliza était sortie à son tour sur le balcon et avait le dos plaqué contre le mur. Mais au lieu de trembler devant la formidable créature, elle ne fit que rire plus fort.

– Tu crois pouvoir me griller, drakonnaire ? Voyons un peu ce que tu vaux face à tes pairs.

Alors, elle arracha le pendentif qu'elle portait au cou, l'amulette retenue par une griffe d'or, et le fracassa contre les dalles du sol.

Un éclair aveuglant en jaillit.

Cendre et fumée formèrent un nuage blanc tourbillonnant, un cône de lumière et de givre autour du bijou brisé. Une silhouette émergea peu à peu du nuage, une créature miroitante, elle aussi couverte d'écailles.

Là où l'amulette rouge s'était brisée sur le sol, un Drakon blanc déplia ses ailes translucides. Son encolure se dressa, révélant des écailles acérées et une crinière épineuse. Des yeux roses regardaient fixement à travers des membranes animées d'une étrange pulsation. Le Drakon blanc dénuda des rangées de dents aux reflets argentés. Une barbe de piques se dégagea de sa mâchoire, oscillant violemment tandis que le cou de la créature se tendait. Celle-ci grandit, grandit encore, de plus en plus haut sur fond de nuages gris, ombrageant Nat et son propre Drakon. Qu'est-ce que c'était que ça ? Un Drakon en bouteille ?

Faix avait pourtant dit que le sien était mort...

Mais ce n'était pas le moment de discuter, car celui-ci était tout ce qu'il y a de vivant, et il crachait comme un félin.

Eliza, dans un grand éclat de rire, sauta en selle, brandissant l'épée

du Drau.

– Enfourche ta monture, drakonnière, et voyons ce que tu vaux face à Gria.

Alors elle s'envola à travers la fumée vers le ciel. Le Drakon blanc rugit pour célébrer sa liberté nouvelle, battant des ailes de plus en plus vite.

Nat et Wes les regardèrent partir.

– Wes, dit-elle en attirant le garçon contre elle. Il faut que tu sortes d'ici.

– Tu n'as pas vu l'autre Drakon, ou quoi ?

– Cette bataille n'est pas pour toi, lui répondit-elle avec douceur.

– Mais c'est ma sœur. Ou du moins, ça l'était.

– Ce n'est plus la sœur de personne.

Nat frissonna.

– Je ne peux pas partir sans toi, insista Wes.

Elle savait que c'était vrai. C'était à elle de l'y forcer.

– Eliza..., commença-t-elle.

Wes toucha ses lèvres. Il comprenait, dans son cœur de soldat. Elle n'avait pas besoin d'expliquer, pas à lui.

– Va la chercher.

Et il mit un genou en terre pour lui faire la courte échelle. Elle bondit sur le dos de son Drakon, empoignant ses écailles noires pour se hisser jusqu'au creux de son encolure.

– Et reviens-moi.

Elle sourit.

– Promis.

Les écailles bougeaient sous son corps. Le Drakon serra les muscles de ses pattes ; il se ramassa un instant contre le sol, puis s'élança en l'air, filant vers les cieux.

Le feu ronflait dans la poitrine de Nat, dans sa gorge. Elle était de nouveau entière, chevauchant son Drakon très haut au-dessus du mont du temple, au-dessus de la ville aux hautes tours d'hôtels. Elle se réjouissait de faire à nouveau partie du tout, de l'air frais, du vent qu'elle sentait sur ses joues alors qu'ils montaient toujours. Un éclair blanc déchira le ciel. L'atmosphère s'assombrit ; elle vit des écailles. Le Drakon blanc étincela un instant dans les nuages, puis disparut. Nat lança sa monture à sa poursuite, dans un puissant battement d'ailes.

Elle entendit un grand fracas, un bruit de verre brisé. Elle releva

vivement la tête : derrière le coin de la tour la plus proche, le Drakon blanc apparut soudainement. Ses griffes broyèrent la pierre blanche et des éclats de marbre furent projetés en l'air, puis retombèrent en tournoyant.

Que s'était-il donc passé ? Faix avait un Drakon caché dans son amulette ? Un Drakon blanc ?

Et comment Eliza avait-elle su le libérer ?

Nat battit des paupières, et sa monture piqua vers la droite, tournant, arquant l'encolure, repliant ses ailes pour passer au travers des débris. Le Drakon blanc donna un coup de queue, envoyant encore voler des gravats dans toutes les directions. Mainas les esquiva juste à temps, évitant une pluie d'acier et de verre que l'ennemi avait arrachés à la tour et violemment jetés vers Nat. Le ciel n'était plus qu'écaillés blanches et mouvements frénétiques.

Un rugissement soudain faillit la désarçonner. *Plonge*, s'écria-t-elle. *Il nous faut fuir*. Et elle s'enfuit, poursuivie par le Drakon blanc. Elle vola bas au-dessus des rues du marché, puis remonta, pivota, plongea entre les tours étincelantes de la ville, espérant trouver un abri, un endroit où se cacher. Elle entendit comme un broiement, un gémissement d'acier pliant sous les griffes du Drakon blanc. En se retournant, elle vit Gria empoigner deux camions blindés et les précipiter vers elle. La créature avait soulevé les deux véhicules sans effort ni fatigue pour les lancer comme des boules de neige. Le premier s'écrasa dans la rue au-dessous d'eux : raté. Le second la frôla de si près qu'elle sentit le souffle de sa vitesse sur son visage.

Plus vite, plus vite !

Son Drakon roulait et plongeait, remontait en chandelle, faisait tout son possible pour échapper à la créature blanche. Nat chercha des yeux des rues étroites, où l'ennemi, plus grand, ne pourrait pas passer, mais c'était peine perdue, celui-ci se rapprochait.

Cesse de fuir, se dit-elle alors. *Contre-attaque. Tu as vaincu à deux reprises une armée de drones, des armadas sont tombées sous nos flammes. Nous pouvons battre cette créature.*

Nat et son Drakon changèrent de cap et se précipitèrent à la rencontre du Drakon blanc, crachant du feu, carbonisant dans l'instant un immeuble. Celui-ci s'effondra, et Nat dut faire un brusque écart pour l'éviter. Gria, tout proche, réagit trop tard. Il s'encadra dans la structure croulante de la tour, les ailes repliées au-dessus de son dos

pour protéger sa cavalière.

La bête hurla, sa rage redoublant sous l'impact de l'acier et du verre ; elle perça le nuage de débris, remontant au-dessus de la tour tombée, les ailes déchirées, alors que du métal en fusion gouttait de ses écailles luisantes. Elle s'ébroua, puis déploya ses ailes, laissant voir Eliza, saine et sauve.

Mainas voulut se jeter sur elles, mais Nat retint sa monture. Elle avait repéré quelque chose dans le lointain. Pas un Drakon, quelque chose de plus petit. Une silhouette solitaire, qui filait dans les rues : un garçon qui tâchait d'éviter les chutes de pierre et de métal pour aller se mettre à l'abri.

Wes.

Qu'est-ce qu'il fabrique ? Il va se faire tuer !

Pendant cet instant de distraction, le Drakon blanc retrouva ses moyens ; ses ailes envoyèrent des vents furieux se déchaîner contre elle. Nat en oublia Wes ; elle oublia tout, sauf sa monture. Elle envoya son Drakon descendre en spirale pour rejoindre la sécurité des rues étroites, espérant à nouveau échapper à son poursuivant, mais, alors qu'elle s'engouffrait dans une ruelle, un immeuble commença à s'écrouler juste devant elle. Il était trop tard pour faire demi-tour. Le fracas de l'acier et du verre lui résonnait aux oreilles. Pas le temps de plonger, de disparaître.

Fonce dedans, dit-elle à sa monture. Vas-y.

Le Drakon Mainas n'eut pas une hésitation : elle et lui partageaient une confiance absolue, ils ne faisaient qu'un, si bien qu'ils traversèrent la tour sans dommage, leurs corps filant entre verre et acier, la flamme du Drakon faisant fondre tous les obstacles, leur ouvrant un passage.

Puis ils remontèrent dans les cieux, jaillissant dans la lumière et la neige. Nat retint un cri. De l'autre côté de l'immeuble en ruine, le Drakon blanc attendait, suspendu dans les airs. La créature poussa un cri strident, et un ouragan de blancheur scintillante surgit de sa gueule.

Et la brûla de froid.

Wes sortit du temple en courant pour rejoindre la ville, tout en suivant des yeux la bataille aérienne. Il s'aplatit contre une tour, en se protégeant la tête tandis qu'une avalanche de gravats s'abattait au sol. Une autre tour s'écroula, envoyant du verre et de l'acier en tous sens. L'air s'emplit de poussière et le garçon ferma les yeux, les poumons saturés de fumée. Il toussa et se frotta les paupières avant de repartir en courant.

Il trouva à s'abriter sous un porche ombragé.

Où est-elle ? Où est Nat ?

Un fracas assourdissant emplit les rues, un vacarme de rivets arrachés, de béton broyé. Les Drakons étaient au-dessus de lui et se battaient comme des chiffonniers à l'aplomb de la cité. Les débris pleuvaient, explosaient en touchant la chaussée, détruisant trottoirs et bancs, dégringolant sur les touristes paniqués, sur le marché. Les soldats avaient abandonné leur poste et sauté dans des bateaux pour s'éloigner le plus possible du combat des monstres.

Wes observa le Drakon blanc. La créature descendit pour longer la rue en rase-mottes, s'empara de deux camions et les jeta en l'air. Le garçon suivit des yeux l'arc de cercle décrit par l'un des véhicules et le vit percuter un immeuble, ratant de peu le Drakon noir. Il aperçut Nat une seconde, mais elle disparut lorsque sa monture prit un virage abrupt pour éviter les projectiles à quatre roues dont la bombardait l'ennemi.

Jamais de sa vie il n'avait assisté à un tel spectacle.

Il espérait que Shakes et les autres étaient arrivés à bon port. S'ils n'étaient pas déjà à l'embarcadère, il ne voyait pas comment ils pourraient l'atteindre maintenant. Les Drakons étaient en train de saccager New Kandy, transformant les rues en canyons de métal fondu et de débris.

Quelque chose de lourd heurta les vitres au-dessus de lui, et il essuya une grêle de morceaux de verre. Il plaqua une main sur sa bouche et son nez, enfonça d'un coup de pied une porte en métal cabossé, et trouva à s'abriter dans un hall d'entrée abandonné. L'air

déjà saturé de fumée s'emplissait de verre et d'aluminium pulvérisés. Il s'essuya le visage, et s'aperçut qu'une douleur lancinante lui battait dans la jambe. Lorsqu'il se baissa pour resserrer son garrot, sa main remonta trempée de sang.

Ces chasseurs, quels fichus givrés.

Wes empoigna son fusil de précision et visa le Drakon blanc à travers la lunette. La fumée faisait écran, et il craignait de toucher par erreur Nat et son Drakon.

Aussitôt que la poussière se dissipa, il ouvrit la porte en grand et fila dans la rue. Il scruta le ciel, entendit des feulements lointains. Il s'engouffra alors dans une ruelle encombrée de brouillard et de neige, et repéra le Drakon blanc, en vol stationnaire.

Où es-tu à présent, Nat ?

Le garçon se cacha sous une corniche, cherchant à échapper au regard perçant du Drakon qu'Eliza chevauchait, ses yeux bleus lançant des éclairs. D'une secousse sur les rênes, elle le fit monter vers les nuages. Wes perdit la créature de vue. Il entendait le battement de ses ailes, le déchirement torturé de l'acier et des pierres broyées, mais ne la voyait plus. Il dut se contenter de suivre ses feulements et les éboulis de verre et de pierre, le cœur battant à tout rompre, le corps en sueur dans sa combinaison chauffante ; il se consumait.

Il fila dans les rues désertes, dépassant les tables renversées et les stands saccagés, essayant de ne pas perdre la trace du Drakon blanc, sans grand succès. Chaque fois qu'il s'en approchait, la créature prenait un virage soudain ou montait en chandelle pour disparaître en altitude. Wes continua de clopiner d'une ruelle à l'autre, jetant des regards vers le ciel en s'abritant sous les porches, mais ne voyait plus rien.

Il y eut alors un rugissement assourdissant, et entre les nuages il put soudain clairement distinguer les deux Drakons, l'un blanc, l'autre noir. Engagés dans un duel à mort.

Le Drakon blanc ouvrit sa large gueule pour faire disparaître Nat et sa monture dans un ouragan de blancheur. D'en bas, Wes sentit le souffle glacé de la créature blanche, aussi formidable que la flamme du Drakon noir.

Il se retrouva cerné par le froid. Un froid qu'il avait déjà ressenti. Il savait d'où il provenait, qui l'avait créé, et ce sentiment lui était familier : l'impression que les choses n'étaient pas réellement ce

qu'elles paraissaient.

Après toutes ces années, le souvenir n'était pas encore effacé. Il n'oublierait jamais ce moment. La nuit où il avait perdu Eliza. Il y avait eu un incendie, exactement comme celui-ci. Un feu froid, qui vous glaçait jusqu'à la moelle, qui vous givrait le souffle. Et c'est alors qu'il sut.

Ce n'était pas réel. Le Drakon blanc n'existait pas. Rien de tout cela n'existait. C'était encore une des illusions d'Eliza. Elle avait tissé une superbe histoire, façonné un Drakon pour combattre Nat. Son pouvoir avait changé. Il avait grandi. Wes ignorait comment elle avait accompli cet exploit, mais il sentit une évolution. Les ruses d'Eliza, ses illusions, n'étaient plus éphémères. Le Drakon n'était peut-être pas réel, mais même ainsi il avait de la substance. Et ces illusions avaient le pouvoir de tuer et de détruire : les ruines de la ville étaient bien réelles.

Sa sœur la tisseuse. Tisseuse de contes. Tisseuse de mensonges. Elle avait toujours voulu aller plus loin avec son pouvoir, repousser les limites de ses dons, créer des mondes toujours plus mortifères et puissants.

Quand ils étaient petits, elle faisait apparaître des flaques d'eau et il trébuchait dedans, ou bien elle faisait danser des fantômes dans la pénombre de leur chambre. Plus d'une fois elle avait lancé son feu contre des enfants juste pour voir leur réaction, pour les regarder se tortiller et essayer en vain d'éteindre des flammes imaginaires. Elle l'avait piégé lui-même plusieurs fois, lorsqu'il n'était pas attentif, mais elle ne lui avait jamais fait mal. Enfin, pas trop. Tout le monde n'avait pas eu cette chance. Une fois, elle avait donné à une porte en verre l'apparence d'être ouverte alors qu'elle était fermée. Une petite fille, de peut-être huit ou neuf ans, l'avait percutée de plein fouet et s'était retrouvée le visage et les mains en sang.

La nuit où Eliza avait disparu, la nuit de l'incendie, elle lui avait annoncé ce qu'elle comptait faire. *Quelqu'un veut venir te prendre, avait-elle prédit. Mais je ne les laisserai pas faire. Plutôt brûler la maison.*

Il ne l'avait pas crue. Eliza disait tout le temps ce genre de choses. Mais, effrayé et curieux, il avait attendu sans dormir cette nuit-là. Peu après minuit il avait entendu du bruit, une grande confusion, des cris. Une flamme terrible avait illuminé leur chambre, un incendie si lumineux qu'il faisait mal aux yeux.

Mais nulle chaleur. Rien que du froid. Alors, il avait su que ce n'était pas la réalité. Rien de ce qu'elle faisait ne l'était ; cela en avait seulement le goût, l'odeur, l'aspect, mais ce n'était pas réel – du moins, pas du temps de leur enfance. Wes n'avait pas vu sa sœur depuis neuf ans ; elle en avait sept la dernière fois qu'ils s'étaient parlé. Ces années, le temps qu'ils avaient passé loin l'un de l'autre l'avaient changée ; le pouvoir d'Eliza avait grandi. Il s'efforça de se remémorer la nuit de sa disparition, la lumière iridescente, sa chambre, son lit, en flammes. Et à présent, pour la première fois, comme s'il avait jusque-là refoulé ce souvenir – à moins qu'Eliza ne l'ait bloqué –, il se rappela les silhouettes qui étaient venues cette nuit-là, qui étaient venues l'enlever.

La grande femme en blanc qui les avait observés tous les deux de ses yeux tristes.

– Des jumeaux ? avait-elle dit. Je n'en ai pas vu deux dans mon miroir.

– C'est moi, avait alors affirmé Eliza. C'est moi que vous voulez !

Puis soudain ils avaient disparu, et la fillette avec eux.

Ce n'est pas réel. Arrête ça. Arrête-la.

Il pouvait y arriver. Quoi que ce fût, réel ou non, il pouvait y mettre fin. Il pouvait stopper le pouvoir d'Eliza. Il le pouvait déjà enfant, et il y arriverait maintenant.

Il sentit alors la pression se relâcher. Une sonnerie lui vrilla les tympans et un filet de sang rouge s'écoula de sa narine droite. La douleur le submergea, mais il ne céda pas un pouce de terrain, il devait continuer à se battre, à combattre le froid qui menaçait de les emporter tous.

Il n'y avait pas eu assez de temps pour agir, pas un instant pour contrer la frappe du Drakon blanc. *Je ne mourrai pas – pas comme ça*, avait pensé Nat, mais c'était trop tard. Gria était sur elle. Il avait déchaîné une volée de glace, assez froide pour congeler ses os et les rendre cassants comme du verre, mais, juste avant de frapper, le froid s'était arrêté dans les airs et l'avait contournée, comme si elle était protégée par une bulle.

Nat était en sécurité derrière un bouclier qui bloquait la flamme glacée, une barrière impénétrable. La mort blanche retombait sans lui faire le moindre mal, glissant sur l'orbe irisé sans la toucher. Bien que se trouvant au cœur du feu froid, elle n'en était pas affectée.

Elle demeura sur place, fascinée par les flammes, chevauchant son Drakon qui volait sur place au-dessus de la cité. Le Drakon blanc déversait ses flammes dans l'atmosphère, projetant toute sa haine et sa folie dans ce panache blanc qui évoquait un ouragan de glace. Nat ne cilla pas, ne bougea pas. Elle resta assise sans un geste, telle une roche au milieu d'un torrent, tandis que le givre passait comme l'eau autour d'elle.

Et ensuite, elle le vit. Wes, au milieu de la rue, qui la regardait, pâle, les yeux rouges. Un filet de sang coulait de son nez sur sa chemise.

C'était lui, allez savoir comment, qui faisait cela. Il la protégeait du froid, tenait en respect les glaces mortelles.

Le feu froid commença à se ramasser sur lui-même, et ce fut Eliza qui se mit à hurler. Le froid la consumait, et en un instant, aussi vite qu'il avait surgi de l'amulette, son Drakon disparut.

Eliza tomba en chute libre.

Wes vit sa sœur tomber. Il la vit disparaître dans un brouillard de poussière et de fumée. Lorsque son regard atteignit le point de sa chute, il ne vit qu'un tas de gravats, de fragments de marbre, de poussière, de neige et de cendres, vestiges de la bataille. Il se mit à escalader ce monceau en criant son nom.

– ELIZA !

Il fallait qu'il la retrouve. Il ignorait qu'elle tomberait en chute libre lorsqu'il avait contre-attaqué. Il n'avait pas eu le temps de réfléchir. Sa seule pensée avait été de sauver Nat. Il n'avait jamais voulu faire de mal à sa sœur. Il était en colère, furieux et horrifié de découvrir qui elle était devenue, mais elle était toujours sa seule famille. Il ne pouvait pas la laisser là, gisant dans les gravats, oubliée. En dépit de ce qu'elle avait fait, il pensait encore pouvoir l'aider.

Juste avant la disparition de son Drakon, juste avant qu'il ait clairement la victoire en main, qu'il sache que son pouvoir – de quelque nature qu'il fût – allait repousser le froid qu'elle avait créé, elle l'avait appelé.

– Ryan, avait-elle gémi. Ryan, arrête, tu me fais mal. Ryan !

Et cela, c'était la voix de la sœur dont il se souvenait. Eliza, à neuf mois, alors qu'ils partageaient encore un berceau. On dit que les jumeaux ont un langage secret entre eux, et il s'était toujours senti privilégié d'avoir une jumelle. Une sœur ! Ses parents n'étaient pas riches, ils n'auraient pas pu se payer une licence pour un second enfant, mais par chance ils avaient jeté les dés et tiré une paire d'as. Deux enfants.

Eliza, à trois ans, avec ses doigts potelés et son petit rire secret.

– Arrête, Ryan, s'il te plaît, tu me fais maaal !

Wes avait failli céder, failli cesser de la combattre, lorsque soudain il s'était souvenu des paroles de Liannan. *Elle est prête à tout pour te combattre, pour arriver à ses fins.* Même à utiliser son amour pour elle. Il avait emmené son équipe, sa famille à l'autre bout du monde pour la retrouver. Il était parti loin de la fille qu'il aimait pour tenter de réparer ce qui était brisé en elle.

– Personne ne m’a jamais aimée, parce que j’étais différente, parce que j’étais marquée, lui avait-elle dit pendant leur bras de fer.

– Ce n’est pas vrai, Eliza. On t’aimait tous, papa, maman et moi. Tu étais aimée. Seulement, tu ne le voyais pas. Tu n’as jamais compris qu’on ne t’aimait pas *en dépit de* ton pouvoir ; on t’aimait *pour* ton pouvoir. On était fiers de toi. On t’aimait.

Et il avait maintenu la pression sur le bouclier jusqu’à ce que le froid se fissure, jusqu’à ce qu’il ait usé tout ce qui était en son pouvoir pour la détruire. Elle était finie. Eliza n’était plus.

À présent, il se tenait debout sur le tas de gravats où était tombée sa sœur et versait des larmes amères sur sa mort. Il était seul au monde ; il n’avait plus de famille.

Alors, il sentit une brise douce et tiède dans son dos. Il fit volte-face.

Nat était arrivée sur son Drakon.

– Wes ! s’écria-t-elle en se laissant glisser de la selle, tombant presque.

Il courut à elle et elle lui sauta dans les bras. Il la serra si fort qu’il pensa ne jamais la lâcher. Elle se pencha pour l’embrasser et se laissa lentement glisser contre son corps.

– Tu es couvert de sang, observa-t-elle.

Il baissa les yeux. Il y en avait en effet sur sa chemise, son visage, ses mains.

– Ce n’est rien.

– Tu as réussi, souffla-t-elle. Tu nous as sauvés.

Il acquiesça, trop épuisé pour parler. Le vent s’était calmé, mais il neigeait, à présent, et les doux flocons blancs les recouvraient peu à peu.

– Je suis navrée pour Eliza, ajouta Nat.

Il hocha la tête. Il n’y avait rien à ajouter. Elle était sa sœur, il l’avait aimée, et à présent elle n’était plus là.

Nat lui prit la main et l’aida à s’installer derrière elle sur le dos du Drakon.

– Ça va aller ? lui demanda-t-elle en se retournant.

Il marmonna quelque chose.

– On va dire que c’est un oui, répliqua-t-elle avant d’enfoncer ses talons dans les flancs de Mainas.

– Waoh ! Doucement ! lança Wes.

C'était évidemment la première fois qu'il volait à dos de Drakon, qu'il se trouvait si haut dans les airs. *Le monde n'est pas tel que je le connaissais*, songea-t-il.

Au-dessous d'eux, toutes les terres grises lui semblaient rouler et tanguer. La mer et le quadrillage de la ville passèrent doucement sous eux, à des kilomètres de distance. Nat et le Drakon étaient soudain le seul point fixe de l'univers.

C'est peut-être bien le cas, pensa-t-il, tâchant d'oublier son mal de tête et l'écoulement de son sang dans sa gorge.

Il ne savait plus rien.

Sa sœur n'était pas sa sœur, mais son ennemi n'était pas seulement son ennemi, non plus. L'histoire de sa vie s'était disloquée en morceaux. Il tâchait de les rattraper, mais sa tête lui faisait mal, et il y avait tant de sang... Il entendait presque la voix de sa sœur dans sa tête : pas celle de Dame Algeana, mais bien celle d'Eliza.

Essaie. Regarde. Que vois-tu ? Qu'est-ce qui est réellement là ? Il rouvrit les yeux, et il vit. *Tout est plus petit vu d'ici, mais aussi plus vaste. Nous rampons comme des fourmis sur une feuille d'arbre, mais la feuille s'étend jusqu'à l'horizon.*

Baissant la tête, il laissa défiler le vent et la mer.

Il était une créature terrestre, et préférait la terre ferme, sa solidité, ou la mer, car il savait garder son équilibre même quand les vagues remuaient sous ses pieds. Mais ceci... ceci n'était pas la Terre qu'il connaissait. C'était complètement autre chose, quelque chose de nouveau, de différent et de merveilleux.

Il était fatigué, si fatigué... il s'appuya contre le dos de Nat et ferma les yeux.

Il avait réussi. Il avait vaincu Dame Algeana, avait combattu son pouvoir avec le sien. *Mon pouvoir. J'ai un pouvoir.* Pourquoi, et pourquoi maintenant ? D'où cela lui venait-il ?

L'avait-il toujours su, ou était-ce une chose qu'il avait cachée à tous y compris à lui-même, comme le souvenir de la nuit où Eliza avait été enlevée ? Était-ce quelque chose qu'il avait toujours refoulé, ne fût-ce que parce qu'il ne voulait jamais devenir comme elle ?

Il ne pouvait se résoudre à accepter qu'Eliza soit vraiment morte et que ce soit lui qui l'ait tuée. Il n'avait jamais souhaité cela à sa sœur, n'avait jamais voulu lui faire de mal, il avait juste voulu l'empêcher de détruire Nat.

Comme il était las ! Épuisé, harassé, crevé.

Mais il allait bien. Il était avec Nat, et tous deux ne se quitteraient plus. Quoi qu'il arrive, rien ne pourrait les séparer.

Wes la serra fort et se jura de ne plus la lâcher.

La Terre peut continuer à tanguer. J'ai la seule chose qui compte sur cette planète. Pour de bon. Nat ne s'en ira nulle part et moi non plus. C'est fini, ça. Nous sommes inséparables.

Et c'est ainsi qu'ensemble ils volèrent jusqu'au dernier ferry à quai, où les attendaient leurs amis.

Liannan avait enveloppé Faix d'un linceul blanc. Le Drau était aussi beau que le jour où Nat l'avait connu, et, lorsqu'elle mit un genou en terre pour lui faire ses adieux, elle sentit sa présence dans son esprit.

Faix ? Elle lui transmet cette pensée parce qu'elle ne pouvait pas le laisser partir, pas encore. Pas Faix.

J'ai gardé mon énergie pour cela, lui répondit-il, et une image lui vint en tête. Une cité cachée sous la fumée et le brouillard, aux murs envahis par les lianes, des monstres rampant dans ses recoins sombres.

Ceci est la Tour grise cachée dans la Cité Sombre. Tu dois accomplir ce qu'Algeana n'a pas su faire. Tu dois te rendre là-bas et retrouver le Palimpseste d'Archimède. L'enfant de Vallonis doit pouvoir pénétrer la brume afin de rouvrir le livre de vérité.

Porte-toi bien, Anastasia Dekesthalias. Le temps de la glace et du gel est révolu. La Résurrection de la Flamme illuminera le monde, et j'aurais aimé vivre assez longtemps pour voir cela.

– Faix. Je regrette qu'on ait douté de toi.

D'avoir douté de toi, compléta-t-elle en silence.

Inutile de pleurer. Désormais, seul l'espoir doit te guider. Quand tu jetteras de nouveau le sort, tu auras besoin de ceci.

Nat, regardant sa main, y trouva une petite clé grise et l'amulette rouge et or que Faix avait eue autour du cou. Intacte.

Cela aussi, donc, avait été une illusion.

Elle a retrouvé son propriétaire légitime. Elle porte en elle l'arbre de vie. L'un des derniers vestiges d'Atlantis. Va à la Tour grise. Trouve le Palimpseste d'Archimède. Jette le sort de liaison. Fais disparaître la glace, le givre et la corruption. Rallume la flamme. Renouvelle le monde.

Promets-le-moi.

Elle secoua la tête, écrasée par l'idée de faire quoi que ce fût de tout cela sans avoir le Drau à ses côtés.

Tu me manqueras tellement, lui dit-elle comme de très loin. *Ne pars pas. Faix. Pas encore.* Sa vue se brouilla. *Et si je n'y arrive pas ?*

Tu en es capable et tu y arriveras, Nat qui n'a rien d'une petite. *Je*

peux te le promettre.

Sur ces derniers mots, la voix s'éteignit dans sa tête pour la dernière fois. Nat sentit des larmes lui rouler sur les joues.

Au revoir, Faix.

– Désolé, dit Wes. Je sais qu'il était ton ami.

Elle fit oui de la tête. Tant d'amis avaient été perdus aujourd'hui. Elle se souviendrait de tous, inscrirait leur nom sur son cœur, chacun représentant le souvenir d'un vrai sacrifice.

– Où va-t-on ? demanda-t-elle alors que le ferry commençait à se mettre en mouvement.

– Là où tu as besoin d'aller, répondit Wes en la tenant contre lui.

Ils s'accoudèrent tous deux au bastingage et regardèrent la cité du temple brûler au loin.

Nat lui répéta les confidences de Faix.

– Il pense que la reine s'est trompée d'enfant, lui révéla-t-elle. Que c'est toi, l'enfant de Vallonis. Ton pouvoir magique est la capacité de disperser la magie – tu es immunisé contre elle.

– Je serais donc l'inverse de ma sœur ?

Il secoua la tête. C'était leur étrange réalité, à présent. Nat lui toucha la joue.

– Tu seras celui qui pourra récupérer le palimpseste.

Il la regarda avec malice.

– Bon, c'est vrai que j'ai un talent extraordinaire.

– Tu sais ce que ça veut dire ? poursuivit-elle en approchant les lèvres de son oreille.

Il fit signe que non.

– Que toi et moi, nous sommes faits l'un pour l'autre.

Elle se recula, souriante. La fille du Bleu et le garçon de New Vegas.

– Tu vois, Wes ? Tu as tenu ta promesse. Tu es revenu me chercher.

– Tu dis ça parce que tu veux que je t'embrasse encore, la taquina-t-il.

– Et alors ?

– Avec plaisir.

Et il l'embrassa. Il l'embrassait encore lorsque la tragédie survint.

Son visage changea soudain, vira au gris, et son corps fut pris de convulsions incontrôlables. Du sang s'écoulait de ses yeux, de son nez,

de sa bouche, et il s'effondra dans les bras de Nat.

– Ryan ! hurla-t-elle. Ryan, qu'est-ce qui se passe ?

Leurs amis s'attroupèrent autour d'eux. Shakes criait, Liannan s'agitait, Brendon et Roark rattrapèrent Nat lorsqu'elle chancela, déséquilibrée par le poids mort de Wes.

– Allez lui chercher de l'eau ! brailla Roark tandis que Brendon réclamait des serviettes chaudes et que Liannan chantait des incantations de guérison.

Mais Nat, elle, demeurait paralysée par la peur. Car elle savait de quoi il s'agissait. C'était la rétribution. Wes l'avait sauvée du sortilège d'Eliza, mais à quel prix ? La magie prélevait sa dîme. Faix le lui avait appris. La magie n'était pas différente des autres formes d'énergie : une fois utilisée, il fallait la régénérer, faute de quoi elle pouvait se tendre jusqu'au point de rupture. Elle avait ses limites, et Wes avait atteint les siennes.

Elle entendait presque Faix lui parler dans sa tête. *Tout le monde doit payer. Nul n'est exempté. Le soleil se lève et la lune se couche. Le chêne exhale ce que l'oiseau inhale.*

Nat se mit à sangloter, à pleurer à chaudes larmes, tandis que Wes frissonnait et tressaillait, jusqu'au moment où son corps cessa enfin de trembler. Il avait le teint gris, et elle ne voyait pas s'il respirait encore.

Elle avait l'impression que tout, autour d'elle, se déroulait au ralenti. Wes gisait sur le pont du ferry et Shakes lui administrait un massage cardiaque tandis que Liannan lui soufflait dans la bouche.

Ce serait à moi de faire ça, pensa Nat, engourdie. *C'est moi qui devrais lui insuffler la vie.* Mais elle savait, en même temps, que cela ne changerait rien. Que, quoi qu'elle fasse, Wes demeurerait froid et gris.

Cela ne pouvait pas arriver. Pas à Wes, pas alors qu'ils étaient enfin réunis. Elle pouvait le sauver. Elle l'avait déjà fait auparavant. Son amour était plus fort que ceci.

– Tu n'es pas mort. Tu ne peux pas mourir, Wes. Non. Ça ne va pas finir comme ça. Notre histoire n'est pas terminée, dit-elle avec force en tenant son corps inerte dans ses bras.

Mais ils n'avaient pas le temps de pleurer.

– NAT ! hurla Roark en désignant le ciel.

Elle leva la tête. Le Drakon Mainas volait au-dessus d'eux et projetait une bouffée de flammes droit sur le ferry. La proue s'embrasa, et Shakes et Farouk se précipitèrent pour l'éteindre.

MAINAS ! QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES ? ARRÊTE !

Mais alors, elle vit ce qui se passait. Une silhouette en longue robe blanche était à califourchon sur le Drakon.

Eliza. Elle avait trouvé le moyen d'utiliser son pouvoir pour survivre à sa chute et se cacher aux yeux de Wes.

Il existe d'autres moyens de voler le feu d'un Drakon. Eliza sourit.
Embrasse mon frère pour moi, en enfer.

C'était encore une illusion. Forcément. Eliza jouait encore avec leurs esprits, leur faisait croire à une chose qui n'existait pas.

Elle appela Mainas. Mais il n'y eut pas de réponse, et le Drakon noir continua de plonger et rugir, rallumant des feux à mesure que les compagnons de Nat parvenaient à les éteindre.

MAINAS ! VIENS À MOI ! C'était inutile, et tout ce qu'elle entendit dans sa tête fut un bruit blanc, une couverture qui assourdissait tout, comme les appels brouillés de Liannan. Son lien avec le Drakon était compromis. La connexion entre elle et la formidable créature était affaiblie. Que se passait-il donc ?

– La bombe de fer, dit Liannan. Elle a empoisonné ton Drakon, effilochant les liens qui vous unissent. Ça lui a permis de prendre les commandes. Il la prend pour toi.

– Et ce n'est pas le pire de nos soucis, ajouta Shakes en scrutant le ciel.

Un obus explosa en hauteur au-dessus d'eux et un char d'assaut apparut, écrasant les rues dévastées de New Kandy. Les chenilles ralentirent, le moteur se mit au point mort. Une trappe s'ouvrit et une silhouette émergea au sommet.

Un homme en uniforme militaire gris les observa à travers d'épaisses lunettes de protection. Il se débarrassa de son casque et de ses lunettes, et ils se retrouvèrent face à un visage bien connu, aux cheveux courts et blond platine – ce qu'on appelait le « look Drau », à New Vegas.

Avo Hubik, dit Slob. L'ancien trafiquant d'esclaves était retourné dans l'armée. Derrière lui, d'autres soldats approchaient, ainsi que deux autres visages familiers. Daran et Zedric Slaine, arborant tous deux un sourire narquois. Revenus du pays des morts, et prêts à se venger de l'équipe qui leur avait fait du tort. D'autres blindés entrèrent dans les rues tandis qu'une flotte de drones déchirait les cieux.

On avait volé à Nat son Drakon ; Wes était mourant dans ses bras ; et l'armée débarquait pour reprendre sa base.

Tout était à recommencer. Il ne tenait plus qu'à elle de reconquérir la victoire obtenue au prix de tant d'efforts.

Remerciements

Nous tenons à remercier tous les gens merveilleux qui ont rendu ce livre possible, et en premier lieu notre sage et adorable éditrice, Jennifer Besser, et notre éditeur Don Weisbert, ainsi que la géniale équipe de chez Penguin, en particulier l'équipe éditoriale qui nous a aidés à rendre notre manuscrit à temps. Arianne Lewin, Katherine Perkins, Kate Meltzer et Anne Heausler, nous vous remercions du fond du cœur pour votre diligence et votre implication dans la série. Merci d'avoir empêché ces deux glaçons congelés de dégringoler dans le vide. Gros bisous à Elyse Marshall, Anna Jarzab, Shauna Rossano, Emily Romero, Erin Berger, Courtney Wood, Erin Toller, Scottie Bowditch, ainsi que Felicia Frazier et sa super équipe de représentants. Quelle chance de vous avoir à nos côtés !

Merci à nos agents, Richard Abate et Melissa Kahn chez 3Arts, grâce à qui les lumières sont toujours allumées chez nous.

Merci à Steve Stone pour les géniales nouvelles couvertures.

Merci à notre chère amie Margie Stohl pour toutes ses paroles de soutien et pour être simplement brillante à tous points de vue. Merci à tous nos fabuleux amis de New York et de Los Angeles – nous aimerions tous vous citer, mais seule Margie nous a aidés sur le livre. Merci aussi à nos familles.

Merci à nos lecteurs qui ont vibré en lisant l'histoire de Nat et de Wes, merci pour vos tweets, vos GIF, vos Tumblr, vos e-mails, vos mentions « j'aime » sur Facebook, vos avis sur Goodreads et votre enthousiasme fou pour la série. À bientôt pour le grand finale !

D'autres livres

Jus ACCARDO, *Touch*

Jus ACCARDO, *Toxic*

Jodi Lynn ANDERSON, *Peau de pêche*

Jodi Lynn ANDERSON, *Secrets de pêche*

Jodi Lynn ANDERSON, *Un amour de pêche*

Jennifer Lynn BARNES, *Tattoo*

Judy BLUNDELL, *Double jeu*

Candace BUSHNELL, *Le Journal de Carrie*

Candace BUSHNELL, *Summer and the City*

Meg CABOT, *(Une irrésistible) envie de sucré*

Meg CABOT, *(Une irrésistible) envie d'aimer*

Meg CABOT, *(Une irrésistible) envie de dire oui*

Meg CABOT, *Irrésistible ! L'Intégrale*

Meg CABOT, *Ready to rock !*

Susane COLASANTI, *La Pluie, les garçons et autres choses mystérieuses*

Elizabeth CRAFT et Sarah FAIN, *Comme des sœurs*

Elizabeth CRAFT et Sarah FAIN, *Amies pour la vie*

Francisco DE PAULA FERNÁNDEZ, *Dis-moi que tu m'aimes*

Francisco DE PAULA FERNÁNDEZ, *Prends-moi dans tes bras*

Neil GAIMAN, *Coraline*

Neil GAIMAN, *L'Étrange Vie de Nobody Owens*

Neil GAIMAN, *Odd et les géants de glace*

Anna GODBERSEN, *Tout ce qui brille*

Anna GODBERSEN, *Une saison à Long Island*

Anna GODBERSEN, *Un baiser pour la nuit*

Jenny HAN, *L'été où je suis devenue jolie*

Jenny HAN, *L'été où je t'ai retrouvé*

Jenny HAN, *L'été devant nous*

Jenny HAN, *L'été où je suis devenue jolie, L'Intégrale*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Maléfice*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Sacrifice*

Rachel HAWKINS, *Rebelle Belle*

Mandy HUBBARD, *Prada & Préjugés*

Kate KLISE, *Tout finit par un baiser !*

Abby MCDONALD, *Six semaines pour t'oublier*

Sarah MLYNOWSKI, *Parle-moi*

Sarah MLYNOWSKI, *2 filles + 3 garçons – les parents = 10 choses que nous n'aurions pas dû faire*

Sarah MLYNOWSKI, *N'y pense même pas !*

Joanna PHILBIN, *Manhattan Girls*

Joanna PHILBIN, *Manhattan Girls – Les filles relèvent le défi*

Joanna PHILBIN, *Manhattan Girls – En mode VIP*

Joanna PHILBIN, *Une saison goût citron*

Joanna PHILBIN, *Une saison orange amère*

Yvonne PRINZ, *Princesse Vinyle*

William RICHTER, *Dark Eyes*

Jennifer RUSH, *Amnesia*

Jennifer RUSH, *Memento*

Dan WELLS, *Partials*

Dan WELLS, *Fragments*

Dan WELLS, *Ruines*

Pamela WELLS, *Fini les garçons !*

Pamela WELLS, *À nous l'amour !*